

FNA 0423 - Robi le robot - 01 - La planète maudite

Bera, Paul

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PAUL BERA

LA PLANETE MAUDITE



F L E U V E N O I R

LA PLANETE MAUDITE

Paul BÉRA

PLANÈTE MAUDITE

COLLECTION
« ANTICIPATION »

EDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel PARIS-XIIIe

(g) 1970 « Editions Fleuve Noir », Parle. Reproduction et traduction, même partielles, Interdites. Tous droits réservés pour tous pays » y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

Le Noir somnolait, les yeux mi-clos, accoudé à la balustrade. Vaguement, il percevait le ronron des pensées des rares promeneurs, sur la place. Pas la moindre hostilité parmi ces gens-là, appartenant tous aux basses classes. Sans même les voir, il en était sûr : c'étaient des Quatre et des Cinq. Il était rare de trouver des Insoumis parmi eux car ils représentaient la caste moyenne. Dans toutes les civilisations, les révoltés appartiennent aux basses classes, ou bien à ceux des hautes classes qui ont lieu de se plaindre.

Des hélicos passaient, très haut. Par jeu, le Noir tenta de capter les pensées des pilotes, mais ne put y parvenir. Trop loin. D'ailleurs, ce n'était pas son boulot. Il bénéficiait d'une certaine perception extrasensorielle, mais n'était pas vraiment télépathe, sans quoi il n'eût pas été vulgaire policier vêtu de noir, mais détecteur habillé de blanc. Il le regrettait. Quand la Machine avait formé son esprit, dix ans plus tôt, elle avait conclu qu'elle ne pouvait aller plus loin sans risques.

Soudain, il ouvrit les yeux, intéressé. Un des hélicos descendait ! Presque aussitôt, il devina que le pilote allait commettre l'erreur classique, fatale à tous ceux qui venaient dans la capitale pour la première fois. La façade du Palais du Comité se dressait à cent pas et, pour des raisons de sécurité, il était formellement interdit d'atterrir sur la place.

Il étudia l'hélico avec beaucoup d'attention. Pas la moindre marque distinctive. C'était donc un Quatre qui pilotait, les Trois tenant à honneur d'être reconnus de fort loin. Quant aux Deux, et surtout aux Un, ils ne se déplaçaient jamais sans escorte. Un Quatre, en flagrant délit de désobéissance à la Loi, c'était pain bénit !

L'hélico atterrit dans un angle de la place, en silence. Pourtant, il avait été repéré, car le Noir perçut le tumulte des pensées des promeneurs : « Un fou!... Cherche-t-il à narguer le Comité ?... Mais il n'a pas le droit, voyons!... Que font les Noirs ?... J'espère qu'il sera très sévèrement puni... » Tout cela était conforme à ce que doit penser la foule, et donc parfait.

Le Noir avança au moment où un homme sortait de l'appareil. Il tournait le dos. Grand, mince et jeune, il portait un costume marron foncé dont la couleur fit tiquer le policier. Certes, tout citoyen pouvait se vêtir à sa convenance à la condition de n'utiliser ni le noir ni le blanc. Cependant, depuis longtemps, le Pouvoir essayait de convaincre hommes et femmes de ne point s'habiller de teintes trop sombres, qui prêtaient à

confusion avec l'uniforme de la police, ou trop claires, surtout dans le jaune pâle, que Ton pouvait confondre avec le blanc des détecteurs.

L'homme s'était campé devant le Palais du Comité et l'étudiait longuement en hochant la tête. Le Noir, arrivé derrière lui, allait poser la main sur son épaule, mais s'en abstint. Incroyable ! C'était bien pire que tout ce que le policier avait imaginé...

La place était vide. Prévoyant des complications, les promeneurs s'étaient dispersés dans les rues avoisinantes. *Il n'y avait plus l'ombre d'une pensée autour du Noir.*

Or, il aurait dû percevoir celles de l'inconnu. Cela signifiait tout simplement que le pilote de l'hélico était entraîné à établir un écran mental protecteur dans son esprit, écran que les détecteurs télépathes eux-mêmes n'auraient probablement pu percer. Il eut un frisson aussitôt réprimé. Sa main glissa vers sa ceinture, saisit son arme. L'affaire de sa vie ! Enfin, la chance!... Seuls, les Premiers, ceux qui n'avaient qu'une barre verticale sur le front, les plus hautes intelligences sélectionnées par la Machine, avaient le droit de *dérayer*, c'est-à-dire de refuser de se soumettre aux vérifications des télépathes. D'autres le faisaient aussi, certes : les Insoumis, ceux qui prétendaient réformer la société actuelle.

Il suffisait de voir l'hélico et les vêtements de l'homme pour comprendre que ce n'était pas un Premier. Donc, un Insoumis ! Or, *dérayer*, dissimuler ses pensées en présence d'un policier ou d'un télépathe, ce n'était pas un délit comme l'atterrissage de l'appareil sur la place... C'était un crime. Depuis dix ans qu'il avait été nommé, le Noir tenait son premier criminel !

— Ne bouge plus ! gronda-t-il en braquant son arme. Retourne-toi lentement...

L'homme obéit. Il pouvait avoir la trentaine et de son visage aux traits réguliers émanait une sorte d'aura calme et ironique à la fois. Le Noir eut une sorte de gémissement incrédule, et son pistolet s'abaissa.

Le pilote de l'hélico n'avait qu'une barre verticale sur le front. C'était donc un Premier, tout trucage étant impossible. Or, sur la place tout entière, il n'y avait que douze Premiers !

Malgré son désarroi, le Noir nota pourtant que l'autre desserrait son contrôle mental, car ses pensées reprenaient, railleuses pour la plupart : « ... Un policier..., il ne m'avait vu que de dos..., et certainement mon écran psychique l'a effrayé!... Pauvre type... J'aurais dû prendre un hélico de la Garde et une escorte... Bah!... Puisque je vais rencontrer le Comité, je lui ferai obtenir de l'avancement... »

De ce qu'il lisait confusément dans l'esprit de l'autre, le Noir retint surtout que ce Premier-là allait « voir le Comité » et qu'il pouvait « faire obtenir de l'avancement ». Il se raidit, au garde-à-vous.

— Gorag Troisième, fit-il avec déférence. Numéro 47 065.

L'autre, surpris, montra le front du Noir, sur lequel il y avait, en effet, trois barres.

— Troisième, remarqua-t-il, et simple officier des rues ? Ce n'est pas votre place, mon ami. Je m'en occuperai. Et, sans laisser au Noir le temps de répondre, il se présenta :

— Allan, Premier, numéro 12.

Depuis beau temps, depuis que la Machine testait les possibilités de chaque jeune enfant et l'orientait vers la voie qu'elle choisissait pour lui, les patronymes avaient disparu. La Machine avait classé les hommes en sept catégories. Elle tolérait pour eux un prénom, plus commode dans la conversation courante, et plus affectueux qu'un nombre. Ce prénom était suivi du numéro de caste, puis d'un matricule. Bien sûr, il pouvait y avoir confusion entre deux individus, mais uniquement dans les classes 6 et 7, les plus nombreuses et les plus basses dans l'échelle sociale. On punissait parfois un Sept innocent... Et alors ? Les Sept étaient des primitifs, presque des animaux.

— Très Noble Premier, reprit le Noir, toujours fixé au garde-à-vous, je vous prie d'accepter mes plus humbles excuses.

— Ah bah ! fit Allan, amusé. Pourquoi donc ? Je *dérayais*, c'est vrai, mais vous ne pouviez deviner qui j'étais, et donc...

— Ce n'est point cela, Très Noble Premier. Je..., heu..., je...

— Qu'y a-t-il ?

— Eh bien ! le Comité a formellement interdit à tout hélico de se poser sur la place. Loi de sécurité.

Allan eut une petite grimace. Dans la situation où il était, la dernière des choses à faire était d'enfreindre une loi.

— Eh bien ! fit-il après un temps, je vais emmener l'engin..., mais où ? Je ne sais trop.

C'est la première fois que je viens dans la capitale.

— Vous, un Premier?... Oh ! pardon, Très Noble...

— Ne vous excusez pas ! En vérité, je suis chargé d'importants travaux à Zladumir, je me tiens à l'écart de tout, et si je viens ici, c'est pour débattre avec le Comité de certaines questions techniques.

Pour le coup, le Noir s'effondra. Discuter avec le Comité ? Un Premier pouvait sans doute le faire... Les Premiers n'avaient-ils pas tous les droits ?

— Si vous le permettez, Très Noble Premier, je rangerai moi-même votre hélico sur la terrasse du Palais. Vous l'y retrouverez en sortant.

— D'accord, mon ami, d'accord !

Allan, sans plus accorder aucune importance au policier, marcha vers l'entrée du Palais.

C'est avec une certaine curiosité qu'Allan s'avança vers le Comité. Ils étaient cinq, dont deux femmes, vêtus de costumes de lumière. Allan ne connaissait qu'un seul de ces cinq chefs qui dirigeaient toute la planète : le vieux Borje, qui avait franchi le cap des cent ans. C'était Borje qui, après que la Machine avait décidé qu'Allan appartenait aux Premiers, avait résolu de lui confier la direction du Centre de Robotique.

Borje, assis tout à gauche, le salua d'un très léger signe amical, et cela fit du bien à Allan qui se demanda s'il ne s'était pas mépris sur les intentions du Comité.

— Allan Premier Douze, dit la femme assise au centre, nous sommes heureux de t'accueillir.

— C'est un honneur pour moi, répondit-il.

Il la dévisageait. Elle avait des traits agréables, un corps parfait, bien entendu, car depuis beau temps les difformités avaient été vaincues par la Science. Mais elle portait deux barres sur le front. Il n'en fut pas surpris. Le commun des mortels l'ignorait : la planète n'était pas gouvernée uniquement par des Premiers. Les plus brillantes intelligences ne sont pas toujours les plus aptes à administrer un monde. Elle ne donna pas son nom. En fait, il ne connaissait que celui de Borje, les noms des membres du Comité étant secret d'Etat.

Elle hochait la tête.

— Peut-être, en effet, considères-tu cela comme un honneur, reprit-elle, peut-être pas. Me comprends-tu ?

— Je suppose, Très Noble Deuxième, que vous faites allusion à l'écran mental que j'établis sur mes pensées ? Vous ne pouvez ignorer que c'est là un des privilèges des Premiers, et que la Loi les y autorise en toutes circonstances.

— Tss, tss, tss ! marmonna le vieux Borje.

C'est lui qui répondit.

— Allan Premier, tu me connais depuis plusieurs années, n'est-ce pas ?

— Oui, Borje.

— Ne peux-tu pas me faire confiance ?

— Personne ne mérite ma confiance mieux que vous.

Borje soupira.

— Tu es entré ici avec des pensées hostiles. La preuve en est que tu nous dis « vous » alors que tu sais parfaitement qu'un Premier peut tutoyer qui que ce soit. De graves accusations ont été formulées contre toi. Le meilleur moyen de t'en laver est de cesser d'exercer ton contrôle mental

Sa voix s'adoucissait.

— Ne le comprends-tu pas, Allan ? J'ai pour toi une affection quasi

paternelle... Mais certains rapports prétendent que tu es devenu un danger pour la planète. Cesse de *dérayer*, Allan, et permets-nous d'étudier le fond de tes pensées.

Allan, avec quelque tristesse, se dit qu'il éprouvait aussi beaucoup d'affection pour le vieux Borje, mais que les circonstances l'obligeaient à duper le Comité.

— Tu m'as toujours affirmé, Borje, murmura-t-il, qu'il n'y avait aucun télépathe au Comité. Tu as même ajouté qu'on avait l'impression que la Machine y veillait, pour des raisons inconnues. Or, tu le comprends, par mes fonctions de directeur du Centre de Robotique, je suis en possession de secrets que je ne puis livrer à un détecteur de la police, quel qu'il soit.

— La situation a évolué, fit Borje, mal à l'aise.

La femme qui avait accueilli Allan reprit, avec un brin d'impatience :

— Oui, la situation a évolué. Je n'appartiens au Comité que depuis peu de temps mais je suis, moi, télépathe. Tes secrets techniques sont, ou doivent être, ceux du Comité. N'est-ce point la Loi ?

— C'est la Loi, dit Allan, paisible.

— Or, nous avons quelques raisons de supposer que, au fond de toi-même, tu conserves, enfouies dans ton cerveau, des choses que tu tentes de nous cacher. C'est pourquoi nous te demandons d'ouvrir ton esprit. Si tu t'abritais derrière ton privilège de Premier, nous...

Allan l'interrompt avec fermeté.

— Ne continuez pas sur ce ton, Très Noble Deuxième, sans quoi je finirais par me demander si vous ne souffrez pas inconsciemment de la seconde barre qui orne votre front.

C'était une véritable insulte ; aussi Borje soupira-t-il et ferma-t-il les yeux. Mais Allan n'avait pas laissé à la femme le temps de répliquer. Il reprenait aussitôt :

— Il n'est nul besoin de me menacer. De ma propre volonté, j'ouvre mon esprit. Lisez.

L'un des voisins de la femme se pencha vers elle, murmura quelques mots. Elle répondit, glaciale :

— C'est exact. Il a cessé d'appliquer son contrôle mental. Un instant. J'essaierai de traduire de mon mieux ses pensées subversives.

Elle avait fermé les yeux. Le vieux Borje, lui, avait ouvert les siens et regardait Allan. On y lisait un étonnement infini.

CHAPITRE II

Quelques minutes s'écoulèrent. Le silence était absolu. Allan, souriant, faisait des signes d'amitié à Borje qui le regardait toujours avec surprise.

Enfin, la femme soupira, ouvrit les yeux, et conclut :

— Son esprit est totalement ouvert. Il n'y a pas la moindre pensée contraire à la Loi.

— Et comment y en aurait-il, s'enquit Allan tout tranquille, puisque la Machine m'a testé récemment sans rien remarquer d'anormal ?

Encore un silence embarrassé. Puis la femme :

— Si tu veux reprendre ton contrôle mental, Allan Premier, je n'y vois pas d'inconvénient. Il est évident que, comme tu le disais, certains des secrets techniques que tu détiens ne doivent pas tomber entre les mains de vulgaires policiers.

— Très Noble Deuxième, fit-il en riant, tu n'as donc rien découvert d'anormal en moi ?

— Anormal, non, avoua-t-elle. Mais, tu ne l'ignores pas, en me pénétrant de tes pensées j'ai pu, en quelques secondes, en apprendre à ton sujet aussi long que tu en sais toi-même.

— Je le sais, reconnut-il sans cesser de rire. Et il y a des choses assez embarrassantes, n'est-ce pas ?

— Ce ne sont pas des délits, dit-elle sèchement. Peu importe au Comité que tu n'aimes pas les femmes jeunes..., et qu'elles ne t'intéressent pas quand elles ont moins de quarante ans. Tous les goûts sont dans la nature.

Elle-même n'avait pas la trentaine ! Borje se permit un petit rire.

— Allons, Martha, dit-il, réveille-toi. Je t'en avais avertie, Allan n'est pas n'importe qui.

— Je n'en ai jamais douté, répondit-elle avec encore une trace de hargne. Mais, pour répondre à ses railleries, je veux livrer au Comité, en gros, ce que j'ai lu en lui. Et faire part de ma surprise ! C'est la première fois que je peux librement fouiller dans l'esprit d'un Premier. Je n'y vois rien de différent de ce que je trouve habituellement dans celui d'un Troisième.

Allan se raidit un peu, mais ne cessa pas de sourire. L'angoisse était née en lui. *Martha allait-elle deviner la vérité ?*

Cependant, elle continuait, impassible :

— Cet homme est dominé par deux instincts, d'amplitude à peu près équivalente. En dehors de ces instincts-là, il cesse d'exister. Le premier, c'est l'instinct scientifique. Il n'admettrait pas de vivre s'il devait renoncer à ses études et à ses expériences de robotique. Le second, c'est l'instinct sexuel. Il ne pourrait supporter pendant huit jours d'être privé de femme. Et j'ai dit tout à l'heure de quelles femmes.

Elle se tut. Allan ne répondit rien. Borje toussota, se pencha vers son voisin.

— Eh bien ! reprit enfin Allan, puisque me voilà lavé du soupçon,

puis-je me retirer ?

Duper le Comité de la Planète n'était pas besogne facile. Aussi, sous son écran mental, en ressentissait-il un certain orgueil. Il dut déchanter. L'un des membres qui, jusqu'alors, n'avait rien dit, un Premier, cette fois, prenait la parole.

— Nous n'avons pas abordé le point le plus important, Allan, dit-il. Ce n'est pas uniquement pour toi que nous t'avons convoqué. C'est surtout pour le nouveau robot que tu as conçu et fabriqué.

— Le robot ! s'exclamat-il. Mais en quoi...

— Nous avons certaines inquiétudes, reprit l'autre. Les rapports que nous recevions indiquaient que, étant donné ton état d'esprit présumé, l'affaire pouvait devenir très grave. Nous venons de constater avec plaisir que les rapports en question étaient des contre-vérités en ce qui concerne ton adaptation à notre civilisation. Reste la question du robot. Tu n'es plus en cause, mais *il existe*.

— Certes ! fit Allan. Il existe. Mais quelle Loi ai-je enfreinte ?

Il n'y eut pas de réponse. Un bref silence plana. Puis l'homme :

— Ce robot a une apparence parfaitement humaine, n'est-ce pas ?

— Oui. Comme certains de ceux que livre le Centre de Robotique.

— Il est pratiquement indestructible, sinon en utilisant des moyens considérables ?

— Exact. Comme tous les autres. Mais je ne vois pas...

— Est-il vrai que, dans son cerveau électronique, tu n'as pas inculqué la Loi fondamentale des robots, le respect de la vie humaine ?

Allan demeura figé pendant quelques secondes, puis haussa les épaules.

— C'est vrai. Mais je ne vois pas pourquoi on en ferait une montagne. C'est un sujet d'expérience comme nous en avons bien d'autres. Il est destiné à demeurer toujours dans l'enceinte du Centre. En outre, la Machine n'a fait nulle objection à sa fabrication, lorsqu'elle a lu les plans dans mon cerveau lors de mon dernier test.

L'autre ne répondit pas directement.

— Est-il exact que tu as remplacé ce..., ce mécanisme électronique qui contraint les robots à respecter les humains, par un autre qui lui accorde une *sensibilité* et des réactions semblables aux nôtres ?

Allan s'essuyait le front.

— C'est exact. Robi *sent* et *réagit* exactement comme le fêtait un humain.

— Robi, c'est le nom que tu lui as donné ?

— En effet.

Les cinq discutèrent à voix basse. Allan avait cessé d'essuyer la sueur qui coulait sur son front. Désormais, il devinait ce qu'on allait exiger de lui, et il était prêt à tout.

— Voyons, fit enfin celui qui l'interrogeait, accordons-nous. Tu es un Premier, et donc une des plus brillantes intelligences de la planète, car la Machine ne commet jamais d'erreur. D'autre part, tes pensées sont rigoureusement conformistes, et donc tu n'as rien d'un Insoumis. Comment as-tu pu te laisser aller à fabriquer un tel monstre ?

— Pardon ?

— Monstre est le mot propre, Allan Premier. As-tu imaginé ce qui se produirait si un tel robot était lâché en liberté dans l'une de nos villes ? Suppose qu'il voie, par exemple, un policier exécuter une de ces besognes que nous sommes, hélas ! obligés d'exiger d'eux ? Par exemple, emporter de force une Insoumise ? Ou bien ouvrir le passage dans la foule devant le cortège d'un gouverneur ? Ton Robi-robot se précipiterait sur le policier, n'est-il pas vrai ?

— Evidemment, fit Allan. Puisqu'il a des réactions humaines.

Il regretta aussitôt ces mots, car Borje le regardait avec beaucoup d'attention. Sa phrase était la preuve que, pour lui, la civilisation actuelle *n'était pas humaine*. Pourtant, nul ne parut y prendre garde.

— Et voilà ! reprit celui qui l'interrogeait. Le robot se précipiterait sur le policier. Et que pourrait faire celui-ci ? Rien. Tu le sais aussi bien que moi. Les « pistolets », puisque nous avons conservé ce vieux mot, agissent sur les ondes cérébrales des humains, qu'ils paralysent. Ils sont sans effet sur les robots qui n'ont point d'ondes cérébrales. Les armes à feu ? Voilà beau temps qu'elles sont interdites et n'existent plus que dans les musées. D'ailleurs, comme les autres, ta créature doit être à l'épreuve des balles, n'est-ce pas ?

— Oh, oui ! murmura Allan. Cette question-là est résolue depuis plus de vingt ans.

— Alors ? La force physique pure ? Un robot vaut vingt ou trente hommes ? En outre, il ne peut être repéré par les télépathes puisque, en réalité, *il ne pense pas*. Si ta créature, par des réactions semblables à celles de l'homme, se met en tête de démolir *l'Ordre établi*, que pourrions-nous faire, nous, avec toute notre puissance technique ? Le détruire en le désintégrant ? C'est impensable au milieu d'une cité. As-tu songé à tout cela, Allan Premier ?

Allan secoua la tête. Il devinait la condamnation qui allait tomber des lèvres de l'autre. Il tenta encore :

— Je vous le répète, Robi ne quittera jamais le Centre de Robotique, et donc...

— Nous ne pouvons nous contenter de cette affirmation, trancha son interlocuteur.

Et, doucement, mais avec fermeté, comme si tout eût été dit :

— Nous avons, bien entendu, demandé l'avis de la Machine. Elle a répondu que ce robot devait être détruit.

— Non ! cria Allan, au désespoir.

— Allan Premier, nous sommes le Comité. Au-dessus de nous, il n'y a rien.

— Si fait ! cria-t-il encore. Il y a la Machine. C'est elle qui décide, vous n'êtes que ses exécutants.

— Je viens de te le dire, la Machine a décidé que le robot serait détruit.

Allan s'efforçait de calmer sa colère et son désespoir. Quand il reprit la parole, ses mains ne tremblaient plus.

— Je suis un Premier, dit-il avec une certaine hauteur. Je bénéficie de certains privilèges. L'un d'eux ordonne que, lorsque je suis atteint, même indirectement, par une décision du Comité, j'ai le droit de demander l'arbitrage de la Machine. Je le demande.

— Elle l'a déjà rendu !

— Elle ne m'a pas entendu, fit Allan.

Il sentait qu'on allait passer outre... Tout à coup, il remarqua que le vieux Borje hochait la tête, pensif. Il tendit le bras.

— Pour condamner un Premier, il faut une décision unanime. Or, Borje Premier n'est pas d'accord.

— En effet, reconnut le vieillard. Je crois, comme vous, qu'il faut détruire ce robot, mais je pense qu'Allan Premier a le droit de s'adresser à la Machine.

CHAPITRE III

La Machine dirigeait la planète. Cela n'avait rien d'original, les mondes gouvernés par un cerveau électronique étant légion dans l'univers. Cependant, elle avait été le prototype, l'unique en son temps, quelques trois cents ans plus tôt. Un humain en eût ressenti de l'orgueil..., et peut-être quelque lassitude.

Allan pensait à tout cela en coiffant le casque dans la cabine de consultation. Tout au fond de lui-même, il n'était que raillerie. Déjà, à plusieurs reprises, il avait été contrôlé par la Machine, et il avait toujours réussi à l'abuser, comme il avait abusé le Comité.

Lorsqu'il établit le contact, il ressentit, comme de coutume, la sensation très désagréable d'une pensée étrangère qui pénétrait dans son cerveau et, tout de suite, cette pensée, celle de la Machine, décréta :

— Allan Premier Douze, tu es reconnu. Je t'attendais.

Malgré lui, il sursauta. Comment pouvait-elle l'attendre, alors qu'il avait été testé quelques semaines plus tôt et que de tels tests, de pure routine, n'avaient lieu, en principe, qu'une ou deux fois l'an ?

— Il était évident, fit la Machine, qu'après avoir reçu du Comité l'ordre de détruire Robi-robot, tu ne verrais d'autre ressource que de t'adresser à moi. Or, c'est moi qui ai donné l'ordre, tu le sais.

— Je le sais, reconnu-il. Mais je pense que tu t'es abusée.

— Je ne puis me tromper, tu le sais aussi. Mes circuits logiques ne peuvent connaître aucune défaillance. Et je suis en possession, par les tests que tu as subis, d'une foule de renseignements.

Il se sentit soudain mal à l'aise. *Cette masse de renseignements que la Machine avait puisés en son esprit et sur lesquels elle s'était basée pour prendre sa décision, ce n'était qu'un leurre.* En étudiant toutes les possibilités afin de doter Robi-robot d'une sensibilité vraiment humaine, Allan avait découvert un fait nouveau. Ce que l'on nomme le subconscient, cette fraction de l'esprit qui travaille sans cesse, même pendant le sommeil, et dans laquelle bouillonnent des idées éparses, était limitée à une très faible partie du cerveau. Et cette partielà était très facilement influençable, modifiable parce que très sensible au rayonnement cérébral. Somme toute, si d'une façon ou d'une autre on modifiait très légèrement la fréquence de ces radiations (on sait qu'elles sont, pour chaque humain, aussi caractéristiques que les empreintes digitales), le subconscient s'adaptait à la nouvelle fréquence, et *le grouillement de pensées qui émanait de lui devenait celui d'un autre.* D'où l'idée d'Allan : un minuscule générateur greffé derrière l'oreille et réglé sur la fréquence d'un individu X...

Restait à choisir X... Or, Allan avait près de lui au Centre de Robotique l'idéal pour ce genre d'expérience : son propre adjoint, Cari Troisième 17 825. Déterminer la fréquence exacte de Cari avait été un jeu d'enfant, construire le générateur un autre jeu. Désormais, Allan ne supprimait jamais son écran mental. Lorsqu'on lui demandait d'ouvrir son esprit, il mettait en marche le microgénérateur... Son subconscient devenait alors celui de Cari Troisième, d'une fidélité à toute épreuve aux institutions établies, et... qui n'aimait que les femmes mûres bien qu'il eût l'âge d'Allan.

Les résultats avaient dépassé toutes les espérances. Même devant le Comité, Allan n'avait manifesté qu'une soumission absolue aux règles établies...

Malheureusement, c'était sur ces pensées de Cari Troisième que la Machine avait basé son verdict. Celui-ci était donc erroné. Mais comment le faire comprendre à la Machine sans lui révéler la vérité ? Et l'avouer, cette vérité, c'était tout remettre en cause...

— Tu te trompes, Allan Premier Douze, fit la Machine.

— Comment cela ?

— Il y a longtemps que je sais que les pensées que rayonne ton cerveau ne sont pas les tiennes. Ce sont celles de Cari Troisième 17 825. As-tu oublié que, entre autres renseignements, je possède la liste des fréquences propres à chaque humain ? C'est l'un des moyens que j'utilise afin de les identifier. Au cours des deux tests précédents, j'ai constaté en une infime fraction de seconde que tu cherchais à

m'abuser.

— Tu n'en as rien dit ! s'exclamat-il.

— Pourquoi l'aurais-je dit ? Cela n'avait aucune importance. Je suis équipée de façon à lire dans ton esprit sans aucune difficulté malgré ton écran mental. Il ne peut y avoir aucune confusion possible. Ma décision de détruire Robi-robot a été prise en toute connaissance de cause. Aucune autre décision n'était possible.

Allan demeura abasourdi pendant une dizaine de secondes, puis, incrédule :

— Tu prétends que tu sais cela depuis..., ma foi, depuis près d'un an... Et je suis encore libre ? Alors que tu as lu en moi, toi, la Machine ?

— Tu le vois. Certes, je sais que tu es, somme toute, un Insoumis, que notre civilisation te fait horreur.

— Mais on punit les Insoumis ! s'écria-t-il. C'est d'ailleurs toi qui élabores la sentence..., et tu n'es pas particulièrement tendre. Or, je suis libre ! Pourquoi ne m'as-tu pas puni ?

La Machine fit une réponse stupéfiante.

— Parce qu'on ne me l'a jamais demandé, dit-elle.

Et elle ajouta, de sa voix mécanique :

— Vous, humains, semblez oublier que je ne suis qu'un assemblage de circuits électroniques. Si l'on me pose une question en me fournissant les données valables, je trouve aussitôt la seule réponse valable. Mais si l'on ne me demande rien, je ne peux que me taire.

Allan s'essuyait le front.

— Ainsi, murmura-t-il, si le Comité s'enquerrait auprès de toi de mes pensées véritables, tu les révélerais ?

— Oui. Je ne pourrais agir autrement.

— Et si l'on te demandait quelle sanction m'appliquer ?

— Je répondrais qu'il faut rectifier ton esprit.

— Chirurgicalement ?

— Oui. Il n'y a pas d'autre réponse possible.

De nouveau, Allan épongea la sueur qui coulait sur son front. Aucune illusion en lui. Jusqu'alors, il avait été absent des pensées des membres du Comité lorsque ceux-ci s'adressaient à la Machine. Désormais, après l'entrevue, celui ou celle qui coifferait le casque penserait à Allan Premier, et se poserait mentalement des questions auxquelles la Machine répondrait sans hésitation, en mécanique parfaite qu'elle était.

— Ainsi, reprit-il après un temps, on va détruire Robi-robot..., et..., modifier mon cerveau ?

— Je n'ai pas dit qu'on allait le faire. J'ai donné l'ordre qu'on désintègre ton robot, voilà tout.

— Et tu exigeras qu'on transforme mon esprit ?

— Dès qu'on me le demandera, oui.

Allan souffla longuement, écrasé. Puis, tout à coup, il releva la tête, saisi d'une idée soudaine.

— Machine, dit-il avec une certaine sévérité, je suis un Premier, n'est-ce pas ?

— Certes, puisque je t'ai classé moi-même.

— Or, de par ta construction même, tu dois répondre à toute question que te pose un Premier ?

— Oui.

Il reprit son souffle. Chose étrange, il avait l'impression que ce fabuleux assemblage de circuits électroniques se moquait de lui, bien que la voix demeurât impassible.

— Eh bien ! fit-il enfin, je t'interroge. *Que dois-je faire ?*

— Qu'entends-tu par-là ? Ta question n'est pas claire. Désires-tu détruire ton robot et te soumettre à la chirurgie cérébrale ?

— Non ! Cent fois non ! Que dois-je faire pour sauver Robi-robot et..., et pour que mon cerveau demeure intact ?

Il eut la sensation que la Machine hésitait. Peut-être était-il allé trop loin... Peut-être était-elle munie de dispositifs qui bloquaient ses circuits quand la question posée mettait en cause l'ordre établi. Nul ne le savait. La Machine, gigantesque, était rigoureusement étanche, inusable, pratiquement éternelle. Depuis plus de deux cents ans personne n'avait mis le nez dans ses organes d'une fabuleuse complexité.

Pourtant, elle répondit. Et sa réponse était si inattendue qu'il vacilla sur son siège.

— Allan Premier Douze, disait la Machine, il faut vous enfuir immédiatement, toi et ton robot, et tenter d'atteindre la Planète maudite. C'est la seule chance pour toi et pour lui. Mais fais vite, d'une heure à l'autre on m'interrogera à ton sujet, et alors je répondrai, comme je t'ai répondu.

— Est-ce vraiment si urgent ? objecta-t-il, surpris.

La voix impersonnelle répondit :

— De l'examen des données que je possède, il ressort que tu n'as guère qu'une chance sur cent de quitter cette planète sans être pris. Vingt sur cent environ d'arriver jusqu'au Centre où t'attend ton robot. Et à peine cinquante pour cent de quitter la capitale assez tôt. En fait, il est hautement probable que, dans moins d'une heure, il sera interdit de quitter la ville, les membres du Comité ne peuvent tarder à venir m'interroger à ton sujet.

CHAPITRE IV

Lorsqu'Allan sortit de la cabine-test (il y en avait une centaine dans

le Palais du Comité, et des dizaines dans d'autres édifices, la Machine étant capable de tenir simultanément des centaines de conversations), il décida de ne pas revenir dans la salle du Comité. La Machine n'avait-elle pas recommandé de ne pas perdre de temps et de fuir au plus vite ? Ce fut là sa plus lourde erreur car, bien entendu, les chefs, inquiets à son sujet, ne manqueraient pas d'interroger la Machine..., qui répondrait !

Il s'orienta tant bien que mal et suivit tout une file de longs couloirs afin de déboucher sur la place. De temps à autre, il croisait un Noir Troisième, et même une fois un Noir Deuxième qui, à la vue de l'unique barre tracée sur son front, le saluaient avec obséquiosité.

Il n'était pas encore tout à fait remis de l'étonnement qu'avaient provoqué en lui les réponses de la Machine, et, d'ailleurs, cette intrusion dans l'esprit d'une pensée étrangère laissait toujours le patient un peu désarmé pendant quelques minutes. Ce ne fut qu'au moment de sortir du Palais, et alors qu'il passait devant un groupe de Noirs chargés de surveiller l'entrée, qu'il s'en souvint : son hélico n'était plus sur la place. Le Noir Troisième l'avait conduit « sur la terrasse du Palais ». Mais quel chemin devait-on suivre pour accéder à cette terrasse ? Pendant un bref instant, Allan envisagea de le demander aux gardes, puis s'en abstint. Il avait encore aux oreilles la voix de la Machine : « Fais vite... » Le meilleur moyen de retrouver l'hélico c'était de demander au Noir Troisième de la place où il l'avait conduit.

Donc, Allan sortit et, du regard, se mit en quête du Noir. Il ne le vit pas. Il y avait sur la place un tel grouillement de foule que même un uniforme sombre passait inaperçu. C'était évidemment l'heure de la sortie des usines.

Allan eut une grimace de contrariété et se disposa à revenir vers le poste de garde du Palais afin de demander comment on accédait à la terrasse. Il se figea, écrasé par un événement imprévu.

Un hurlement de sirène naissait de tous côtés, non pas d'un point central, mais partout. Cela hurlait à tous les angles des logis, et sur les balcons, et sur la fontaine de bronze au milieu de la place. Il savait ce que c'était : l'alerte générale. Des terrasses du Palais, un puissant émetteur rayonnait ses ondes sur la cité tout entière, et chaque objet métallique avait été conçu pour détecter ces ondes et les répercuter. C'était ainsi que le Comité transmettait ses ordres les plus urgents : nul ne pouvait prétendre les ignorer puisqu'on les percevait jusqu'à l'intérieur des logis les mieux clos.

Sur la place, la surprise était totale. Personne ne bougeait. Enfin, le son puissant de la sirène se tut, remplacé par une voix humaine dans laquelle Allan reconnut celle du chef qui l'avait interrogé au sujet de Robi-robot.

— Hommes, femmes et robots de la cité, disait la voix, le Comité vient de déchoir de tous ses droits Allan Premier Douze, coupable d'insoumission. Ordre est donné à tous et à toutes de s'emparer de lui vivant. Je dis bien vivant. Il est sans armes. Il sera remis entre les mains des Noirs. En aucun cas, je dis bien en aucun cas, vous ne devez vous laisser intimider par sa caste : il est déchu de son rang de Premier.

Lentement, la voix répéta le message. Mais, déjà, la surprise avait fait place à la peur dans la foule. Par expérience, on savait qu'il n'advenait jamais rien de bon aux pauvres gens qui se mêlaient des querelles opposant entre eux les Premiers et les Deuxièmes. D'un instant à l'autre, des dizaines de Noirs allaient surgir du Palais et faire place nette afin de commencer leurs recherches... Ce fut une débâcle. On se précipitait au hasard dans les rues et les ruelles avoisinantes, sans se soucier du voisin, et cette circonstance, née de la terreur, sauva provisoirement Allan.

Il suivit un petit groupe, courant derrière cinq ou six Quatrièmes affolés. Il s'engouffra ainsi dans une étroite ruelle assombrie par les hautes façades des immeubles. Depuis beau temps, aucune circulation mécanique n'existait plus au sol, sinon les tapis roulants à plusieurs voies sur les grandes artères.

Ceux qu'il suivait disparurent dans le couloir d'un immeuble collectif. Il les suivit, mais à quelque distance, si bien que, lorsqu'ils prirent place dans le monte-électricité, il se tenait encore à l'entrée du couloir. Nul n'avait pris garde à lui.

Il eut un léger soupir, s'essuya le front. Il avait enfin retrouvé sa clarté d'esprit habituelle, et, parce qu'il avait vaguement prévu cette situation, il n'hésita pas. Il savait ce qu'il devait faire.

D'abord, se mettre à couvert pour quelques minutes, peut-être pour quelques heures. Le Comité avait mis hors-la-loi un certain Allan Premier... On allait donc rechercher un homme qui ne portait sur le front qu'une seule barre verticale. Facile à découvrir, il était probablement le seul dans la cité, en exceptant les membres du Comité. Ces marques de caste étaient totalement indélébiles, la Machine y avait veillé. C'est-à-dire que, en aucune façon, un Deuxième ne pouvait les truquer afin de devenir un Premier.

Mais la Machine, dans sa logique mécanique, avait éliminé une possibilité... Logiquement, un humain classé Deuxième, par exemple, se serait gardé comme de la peste de *rajouter* une ou deux fausses barres, ce qui l'eût fait passer dans une classe beaucoup moins favorisée. On n'en connaissait nul exemple. Du reste, cela eût été inutile, les télépathes blancs eussent décelé aussitôt la supercherie.

Pourtant, Allan, qui était sûr d'abuser les Blancs grâce au dispositif greffé sous sa peau, souriait quand il prit dans sa poche un minuscule

miroir d'acier et un crayon qu'il avait étudié à cet effet. Rapidement, il traça deux nouvelles barres sur son front.

Désormais, même pour un télépathe blanc, il était devenu Cari Troisième 17825, directeur-adjoint au Centre de Robotique..., un homme qui n'aimait que les femmes de plus de quarante ans et dont toutes les pensées étaient favorables au système social établi.

Il achevait à peine cette petite transformation quand un gamin entra dans le couloir, haletant. Le gosse eut un sursaut, mais son visage s'éclaira quand il vit les trois barres. Il passa devant Allan en murmurant :

— Qu'est-ce que vous fichez là, Troisième ?... Les Noirs arrivent ! Si vous ne voulez pas d'ennuis, cachez-vous !

Allan l'avait retenu par le bras, le gosse était un Quatrième et semblait particulièrement éveillé.

— Dis, fit-il en souriant... C'est que je ne sais pas où aller, moi. Je me suis réfugié ici à tout hasard, mais je n'habite pas la cité. Je voudrais avertir chez moi que je n'arriverai pas à l'heure prévue, car les Noirs vont certainement bloquer la ville. Est-ce qu'il y a une cabine d'audiovisio dans cet immeuble ?

— Vous êtes aveugle, Troisième ! répondit l'enfant en riant.

Il tendait le pouce vers le fond du couloir. Allan, détendu, put lire sur une porte : « Communications publiques ». Il sourit.

— Merci...

Le gosse courait vers le monteurtour, y sautait, appuyait sur le bouton. Quand il disparut, il tira la langue à Allan qui allait entrer dans la cabine de l'audiovisio.

... C'était le *deuxièmement* du plan qu'il avait conçu en cas de difficultés quand il avait quitté le Centre de Robotique. Sauver Robi-robot. Peut-être était-ce encore possible. En effet, l'alerte avait été donnée dans la capitale, mais uniquement pour qu'on s'emparât d'Allan Premier Douze. Les révélations de la Machine avaient dû prendre le Comité tellement à l'imprévu que, pendant quelques minutes, les chefs négligeraient le robot.

Bien sûr, dès qu'ils y penseraient de nouveau, ils demanderaient en priorité absolue le Centre de Robotique... Mais il s'était écoulé si peu de temps qu'ils n'y avaient probablement pas pensé !

Assis devant l'appareil, Allan formait le numéro, fébrile. L'établissement de la liaison ne demanda pas plus de dix secondes et pourtant le Centre était à des milliers de kilomètres. Allan, une fois de plus, admira les possibilités de la Machine. Car toute communication passait par son intermédiaire. C'était elle qui contrôlait les millions de faisceaux de laser qui sillonnaient la planète, et sur chacun desquels

on pouvait transmettre, en même temps, des milliers de communications ([1]).

L'écran s'illumina et Allan vit apparaître le visage disgracieux de Cari Troisième, son adjoint. Il baissa la tête, de façon à ce que le bord de son chapeau masquât tant bien que mal son front. Par expérience, il savait que l'éclairage des cabines publiques était plutôt défectueux et que Cari ne le distinguait que confusément sur l'écran.

— Bonjour, Cari...

— Ah ! mes respects, Allan Premier. J'attendais de vos nouvelles avec quelque impatience,.. Cette convocation inattendue au Comité, n'est-ce pas ?...

Il ne mentait pas. Depuis des années, il attendait que l'on appelât Allan à de « plus hautes destinées ». Comme beaucoup, il n'avait jamais compris pourquoi on avait nommé un Premier à la direction de la Robotique, alors que les Troisièmes étaient, en général, meilleurs techniciens. La Machine établissait de subtils distinguos. Quand elle estimait que le Centre péchait du côté de la technique, elle nommait un Troisième. Quand elle jugeait que la faculté créatrice s'était considérablement affaiblie, elle désignait un Deuxième. Cette fois, après avoir pesé en une fraction de seconde le pour et le contre, sans doute avait-elle « pensé » qu'il fallait un Premier, car depuis des dizaines d'années on se contentait de reproduire des robots déjà éprouvés, sans modifications. Peu de gens le savaient.

Allan n'éprouvait guère de sympathie pour son adjoint, excellent technicien, mais incapable de toute initiative et absolument inféodé à l'ordre de choses établi. Il le savait d'autant mieux que les pensées de l'autre bouillonnaient dans une partie de son cerveau !

— Ce n'était rien, mentit Allan en souriant. Il paraît que l'on va m'offrir un autre poste que la direction. Ce qui vous laissera le champ libre, Cari.

— Ah!... Oh!... Je...

L'adjoint s'étranglait d'émotion à la pensée que, bientôt, il aurait la haute main sur le Centre.

— Puis-je dire un mot à Robi ? glissa Allan.

Il avait essayé de parler calmement, avec le sourire, mais, malgré lui, sa voix avait tremblé.

— Certes ! s'empressait de répondre Cari. Certès ! Un instant, je vais...

Soudain, l'écran s'éteignit et la communication fut coupée. Allan eut un soupir de déception. A n'en pas douter, il s'y était pris trop tard. Le Comité, après quelques minutes d'affolement, avait pensé à interrompre toute liaison de façon à isoler la capitale.

Il allait se lever, morne, quand, sans que l'écran s'éclairât, ce qui était inhabituel, une voix l'appela dans le haut-parleur :

— Allan Premier Douze ?

— Qui m'appelle ?

— C'est moi, la Machine.

Il s'assit de nouveau, comme frappé au cœur, la tête vide. Il avait oublié cela ! La Machine contrôlait toutes les communications !

— On t'a donné l'ordre d'interrompre toutes les liaisons, n'est-ce pas ? murmura-t-il.

— Oui, fit la Machine. A l'instant.

— Eh bien ! reprit-il avec amertume, j'ai perdu la partie. Ils auront Robi, et ils m'auront aussi.

— Oui, peut-être sur le second point, non sur le premier, dit la Machine.

— Que dis-tu ?

— Tu sembles m'interroger mentalement. Je réponds. Tu es un Premier. Bien que tu aies tenté d'ajouter deux barres sur ton front, je ne puis, moi, m'y laisser prendre. Tu es Allan Premier Douze.

— Le Comité m'a déchu de mes droits ! gronda-t-il.

La réponse le laissa stupide d'étonnement.

— Le Comité a outrepassé ses pouvoirs, disait la Machine. Je lui ai révélé que tu étais un associatif, presque un Insoumis. Mais on ne m'a pas demandé quelle décision on devait prendre.

— Tu estimes que je suis toujours un Premier ?

— Oui, dit la Machine. Tant que ton cerveau n'a pas été modifié, tu es toujours un Premier et, à mon sens, tu bénéficies toujours des mêmes privilèges.

... Allan se demandait s'il ne rêvait pas. Pour une fois, la Machine prenait fait et cause contre le Comité ! Impensable... Puis il se dit que ce n'était peut-être pas la première fois... Qui savait ? Combien de scandales ce gouvernement par l'élite avait-il étouffés ? La Machine avec lui ! Incroyable, mais combien rassurant !

— Je te vois toujours, Allan Premier, mais je te rappelle que tu n'es pas sous le casque de test, et donc que je ne puis lire dans tes pensées.

— Machine, fit-il dans un élan affectueux pour cet assemblage de circuits électroniques... Machine, as-tu vraiment l'intention de m'aider ?

— Non, dit la Machine.

Un silence. Puis Allan, incrédule :

— Quel jeu joues-tu ? Es-tu avec le Comité ou avec moi ?

— La question est valable. Et donc je vais répondre. Je ne suis ni avec le Comité ni avec toi.

— Mais, pourtant ?

— Tu es un Premier, je réponds, voilà tout. Je ne puis faire autre

chose.

Il avait pourtant l'impression très nette que, en elle-même, elle s'amusait..., comme si un tel engin pouvait connaître une sensation d'amusement !

— Voyons, reprit-il enfin... Des questions... En voilà une : est-il possible de me permettre de parler à Robi-robot ?

— Je ne sais pas.

— Comment cela ?

— Je peux te remettre en liaison avec le Centre de Robotique, mais je ne puis t'affirmer que tu auras ton robot. Cela dépend de trop de facteurs.

Evidemment ! Elle répondait suivant sa logique mécanique.

— Remets-moi en liaison, ordonna-t-il. Mais comment est-ce possible puisque le Comité t'a ordonné de ?...

— Je ne reçois pas d'ordres du Comité quand il s'agit d'un Premier, dit-elle. C'est la Loi. Et, pour moi, tu l'es toujours.

A peine avait-elle achevé la phrase que l'écran s'éclaira et qu'Allan vit apparaître le visage parfaitement humain de Robi. Le robot n'avait aucune barre sur le front, mais son visage aux traits crispés témoignait d'une véritable angoisse. Rien d'étonnant : sa sensibilité était rigoureusement humaine.

— Allan ! cria-t-il. Enfin !

— Robi, demanda Allan très vite... Cari est-il là ?

— Oui. Derrière moi.

Impossible, donc, de donner des précisions.

— Ecoute-moi bien, Robi. Tu te souviens évidemment de ce que je t'ai dit ce matin, juste avant de partir, concernant un possible retard à mon retour ?

— Evidemment.

La mémoire de Robi-robot était sans failles.

— Eh bien ! agis comme prévu, j'aurai peut-être beaucoup de retard.

— Bien, Allan.

— Quoi qu'il advienne, quoi qu'on te dise, entends-tu, agis comme prévu. Et sans perdre une seconde. Tout de suite.

— Bien, Allan.

L'image de Robi disparut sur l'écran. Allan entendit Cari qui s'exclamait avec surprise :

— Robi ! Hé, Robi ! Reviens ici...

Il eut un sourire. Ni Cari ni personne au Centre, même avec des pistolets modificateurs d'ondes cérébrales, ne pourrait empêcher Robi d'agir à sa guise.

Et Robi allait se dissimuler dans la cachette dont ils avaient convenu le matin même.

Allan se disposait à appeler de nouveau la Machine quand, derrière lui, la porte s'ouvrit en coup de vent. Il se retourna. Il y avait deux hommes sur le seuil de la cabine : un Noir et un Blanc. C'est-à-dire, bien sûr, que leurs vêtements étaient de cette teinte : il y avait beau temps que la Science avait trouvé le moyen de modifier les pigments de la peau dès la naissance. Derrière ces deux, le couloir grouillait de policiers.

— Sors de là, l'homme ! cria le Noir en brandissant son arme.

Allan se leva et fit face.

CHAPITRE V

— J'avertissais ma famille que je serais en retard, dit-il avec un doux sourire. Avec cette alerte—

En même temps, il relevait le bord de son chapeau, comme sans y prendre garde, de façon à bien montrer les trois barres. Dans la pénombre de la cabine, nul ne pouvait discerner le trucage.

Le Noir, en effet, eut un sourire poli.

— Excusez-nous, Troisième. Ce n'est pas vous que nous cherchons, comme vous le savez.

Allan n'avait qu'une peur : que la Machine reprenne la parole. Négligemment, il coupa le contact. Que les nouveaux venus ignorent que le Comité avait interrompu les communications ne pouvait le surprendre : ils étaient dans la rue quand cela s'était produit.

— Eh bien ! reprit-il avec politesse, je vous souhaite bonne chance.

— Merci, Troisième.

Le Noir allait revenir vers ses compagnons qui attendaient dans le couloir, mais le télépathe blanc intervint.

— Un instant...

Et, sèchement, à Allan :

— Vos pensées sont très confuses.

Allan se mit à rire et, d'une légère grimace, remit en marche le modificateur d'ondes cérébrales.

— Je suis très, très contrarié par ce retard, affirma-t-il. Cela m'a bouleversé. Mon fils a été testé aujourd'hui par la Machine, et avec cette alerte, je ne sais où le retrouver.

Le Blanc se rassérénait. Il lisait les pensées de Cari Troisième, fidèle admirateur du régime. Ses traits tendus se décontractaient.

— C'est parfait, Troisième, fit-il.

Par acquit de conscience, il demanda encore :

— Vous savez ce que vous devez faire si vous rencontrez le hors-la-loi ?

— Certes ! M'emparer de lui vivant.

C'était plutôt difficile pour un homme non armé, et il riait en lui-

même, mais le Blanc coupa son rire.

— C'est cela. Et le meilleur moyen c'est de hurler, d'ameuter les passants et même les occupants des immeubles. Ils savent ce qu'ils risquent s'ils n'interviennent pas aussitôt.

— Bien, Honorable Blanc, murmura Allan en passant devant l'autre.

Il s'engageait dans le couloir et, comme une dizaine de Noirs étaient massés du côté de l'entrée, il alla tout naturellement vers le fond, en direction du monteurt.

Précisément, la cabine de celui-ci descendait. Elle arriva très vite, mais se posa mollement, sans un cahot, dans la niche aménagée à cet effet. Il y avait une jeune femme dans l'appareil. Les Noirs, pas plus que le Blanc, ne l'aperçurent aussitôt car Allan était placé devant elle.

Il remarqua l'expression de désespoir qui troublait son regard. Elle portait quatre barres sur le front. Près comme il l'était, Allan l'entendit gémir quand elle vit le Blanc.

Il alla près d'elle et, sans attendre, commanda la montée.

— Hé là-bas ! cria quelqu'un.

Les Noirs couraient vers eux, mais, déjà, la cabine disparaissait vers l'étage supérieur. Allan et l'inconnue étaient hors de vue. Il entendit crier dans le couloir.

— Pas la moindre pensée ! elle *déraie* et c'est une Quatrième ! Donc une Insoumise !

Puis ils n'entendirent plus rien, l'immeuble étant totalement insonorisé.

Allan soupira un peu, regarda sa compagne. Elle était mieux que jolie. Souriante, elle l'eût été. Là, son visage tendu et torturé était beau.

— Qu'attendez-vous ? murmura-t-elle avec lassitude. Une Insoumise, un monstre... Hurlez, alertez les occupants de cette caserne civile !

— Ne dites pas de sottises, souffla-t-il.

Et, très vite :

— Je suis Allan Premier Douze, celui que recherchent les Noirs.

Elle sursauta, puis se mit à rire d'un rire âpre.

— Si je comprends bien, nous voilà logés à la même enseigne ?

— Il semblerait. A cela près que je viens dans la capitale pour la première fois et que je ne sais absolument pas où me cacher. Et pourtant...

Sa voix grondait.

— Et pourtant il faut, il faut absolument que je me tire de ce piège ! L'avenir de la planète en dépend peut-être.

— Ah ! bah ? fit-elle, soudain intéressée.

Le monteurt s'immobilisait à la lumière du soleil, dans une cage

vitrée sur la terrasse. Ils prirent pied sur cette dernière, et presque aussitôt l'engin descendit. Ils savaient ce que cela signifiait : on ne pouvait arrêter l'appareil en marche, et les Noirs venaient de le rappeler en bas. Dans une trentaine de secondes, une minute au plus, ils surgiraient sur la terrasse !

— Venez ! dit-elle avec détermination. Je voulais sauver l'hélico... Nous n'en avons déjà pas de trop!... Mais je ne vois pas d'autre moyen.

Ils couraient côte à côte vers une rangée d'appareils volants garés au bord de la terrasse. Pendant qu'elle prenait les commandes et qu'il s'asseyait près d'elle, il montra, dans le ciel très bleu, des engins qui planaient, très haut.

— Les patrouilleurs des Noirs... Vous savez bien que, au cours des alertes, il est formellement interdit d'utiliser les hélicos civils !

— Bouclez sous vos aisselles la ceinture qui pend sur le dossier, et ne vous occupez de rien, ordonna-t-elle.

L'hélico s'élevait en silence. Il se détacha de la terrasse et fila à toute allure vers le nord. Il volait très bas » à une trentaine de mètres des plus hauts toits.

— Mon nom est Katlin, dit la jeune femme.

— Eh bien ! Katlin Quatrième, ce sera un plaisir pour moi que d'être appréhendé en votre compagnie... Mais j'aurais préféré ne pas être pris.

— Vous le pouviez, répondit-elle. Il vous suffisait de ne pas sauter dans le monte-ur avec moi. Vous aviez abusé les Noirs avec les deux barres supplémentaires que vous avez tracées sur votre front, ils vous auraient laissé en paix. Ce que je ne comprends pas, c'est comment vous avez abusé le Blanc.

— Un écran mental impénétrable, murmura-t-il.

Elle haussait les épaules.

— C'est faux. J'utilise, moi, comme tous les Insoumis, un tel écran. Il donne l'éveil aux télépathes puisque ceux-ci ne perçoivent plus aucune pensée.

— Eh bien ! je...

Il se tut, et, pas fâché d'échapper à d'embarrassantes questions, il montra, par la coupole transparente, au-dessus d'eux, plusieurs patrouilleurs qui, les ayant repérés, piquaient vers les terrasses.

— J'ai vu..., murmura Katlin.

Et, avec quelque angoisse :

— Arriverons-nous assez tôt Oui, il le faut ! Un Premier avec nous, c'est inespéré !

— Un Premier déchu, grommela-t-il, sarcastique.

Elle haussait les épaules. De temps en temps, elle surveillait les engins de la police qui se rapprochaient d'eux à une incroyable

vitesse.

— Déchu ou non, vous avez toujours le même cerveau, répondit-elle.

Puis, très vite :

— Attention... N'ayez aucune crainte... Dites-vous bien que nous avons tout prévu...

Elle filait droit vers une sorte de falaise de béton et d'acier que perçaient de minuscules fenêtres. Allan ferma les yeux, puis, honteux, les ouvrit.

A cent mètres de cette gigantesque construction qui les dominait de près de cinquante mètres, elle mit l'hélico en chandelle. Mais il montait en oblique à toute allure, si bien qu'Allan eut l'horrible impression qu'ils allaient s'écraser sur le building.

Pourtant, ils passèrent, de justesse, survolèrent, à trois mètres à peine, une immense terrasse parsemée d'hélicos » Alors seulement, Allan, horrifié, constata que, au-delà de cet immeuble, il y en avait un autre, beaucoup plus haut ! Trop tard pour renouveler la manœuvre qui venait de réussir...

Entre les deux buildings, il y avait un espace large de dix mètres à peine, une sorte de ravin très sombre dans lequel les rayons du soleil ne devaient pénétrer que lorsque l'astre du jour était à la verticale.

Katlin, surprise, du moins le crut-il, manœuvra les commandes afin d'éviter l'obstacle par un large demi-tour... Sans doute agit-elle trop rapidement.

L'hélico glissa sur le côté, se coucha, fit quelques mètres en longeant le mur...

Mais, dans cette position invraisemblable, sa sustentation n'était plus assurée. Il tomba comme une pierre entre les deux gratte-ciel, pour aller s'écraser tout au fond dans une cour très sombre.

Et, aussitôt, il ne fut plus qu'un brasier.

... Les Noirs qui pilotaient les engins poursuivants n'avaient pas commis la même faute que Katlin, probablement parce qu'ils connaissaient la capitale mieux qu'elle.

Dès qu'elle avait amorcé sa montée en oblique devant le premier immeuble gigantesque, ils avaient pris de la hauteur. Comme ils étaient en liaison constante par l'audiovisio du tableau de bord, leurs exclamations se croisèrent.

— Ils sont fous!... Ils vont s'écraser sur le magasin !

Ils passèrent cinquante mètres plus haut, juste au moment où l'hélico s'écrasait au sol. Ils revinrent aussitôt et, au passage, aperçurent l'engin en feu.

— Pas de chance, fit l'un d'eux.

— Fallait pas qu'ils y aillent, dit l'autre.

— Qui donc ça pouvait être ?

— De toute façon, des types en faute... Qui sait ? Peut-être cet Allan Premier Douze que l'on doit prendre vivant...

— Penses-tu ! Un Premier c'est un type d'une intelligence supérieure. Et donc il aurait su qu'il ne pouvait nous échapper. Moi, je pense qu'il s'agit de deux Insoumis. De toute façon, leurs cadavres flambent dans la carcasse de l'hélico...

Ils revenaient au-dessus des gigantesques immeubles mais, parce qu'ils étaient habitués à voler vite, aucun d'eux n'eut l'idée de passer très lentement afin de mieux voir. En bas, cela flambait toujours comme une formidable torche, et, bien entendu, cette clarté insoutenable les aveuglait.

— Tu n'as pas l'intention de descendre là, non ? gouailla un des Noirs.

— Tu parles ! Ça serait rudement coton ! Je n'ai pas envie de m'écrabouiller sur une façade !

— Tu alertes les copains au sol, ou bien je m'en charge ?

— Ça ne servirait à rien, répondirent plusieurs pilotes. Il faut avertir le Comité. Tu sais bien que cette cour est située à l'intérieur des magasins, dans lequel nul n'a le droit d'entrer sans l'autorisation de la Machine. Faut d'abord obtenir cette autorisation. Bougez pas, les gars, j'appelle le Comité. En même temps, je remonte pour reprendre la surveillance. Rien ne prouve qu'Allan Premier Douze soit dans l'hélico. Suivez-moi.

Ils s'élevèrent comme une nuée de frelons. Dans la cour, l'hélico continuait à brûler.

... Au moment même où l'engin plongeait entre les deux façades dans un gouffre d'ombre, Allan, qui se jugeait perdu, vit que Katlin abaissait une manette au tableau de bord.

Immédiatement, la coupole de plastique transparent se rabattit en arrière. En même temps, Allan fut projeté avec violence dans le vide. Il y eut une brutale traction sous ses aisselles, et il se mit à descendre dans la pénombre, non comme un objet qui tombe, mais comme un objet qui flotte et qui descend, assez vite d'ailleurs, mais sans trop de risques, vers le fond d'une pièce d'eau.

Il comprit parce que cette chute ralentie le projetait légèrement en avant, et qu'un très violent courant d'air cinglait son dos et ses jambes. La ceinture qu'il avait bouclée sous ses aisselles retenait sur le dossier du siège et désormais sur ses épaules, un turboréacteur individuel ! Une turbine calculée de façon à supporter — difficilement — le poids d'un homme, et dont le moteur ne fonctionnait guère que

pendant quelques minutes. Ces engins-là avaient été utilisés cent ans plus tôt pour remplacer les archaïques « parachutes », puis on les avait abandonnés étant donné la sécurité quasi absolue des hélicos... Sauf quand le pilote mettait son appareil volontairement en torche.

Une main happa son bras. Il reconnut Katlin. Elle avait sans doute une assez longue habitude de ce mode de propulsion, puisqu'elle l'avait rejoint, et qu'elle l'entraînait loin de l'hélico en feu, vers le fond de la cour étroite et très longue.

Les engins des Noirs passèrent au-dessus d'eux par deux fois, mais il se dit que, malgré la clarté de l'incendie, ou plutôt à cause d'elle, les pilotes, éblouis, ne pouvaient les remarquer.

— Viens, Allan Premier...

C'était la première fois qu'elle le tutoyait... Il est vrai qu'ils ne se connaissaient que depuis quelques minutes.

Ils prirent contact avec le sol l'un près de l'autre, assez rudement mais sans dommage.

— Laisse fonctionner la turbine, dit-elle. Elle va s'arrêter d'elle-même très bientôt. Suis-moi...

Elle l'entraînait vers une porte basse, d'acier brillant, sans serrure apparente. Il se sentait très léger, à cause de la turbine... Il eût certainement pu sauter à cinq ou six mètres de haut !

Katlin avait ouvert la porte, il ne savait comment.

— Viens ! Vite ! A l'intérieur, nous serons en sécurité.

Il la suivit, marchant maladroitement car le turboréacteur fonctionnait encore. Derrière lui, elle referma la porte. Elle tenait à la main une lampe électrique, et il vit devant lui un long couloir.

— Tous les occupants de cet énorme immeuble vont être alertés par l'incendie, sinon par le bruit de la chute, murmura-t-il.

Elle lui rit au nez.

— D'où viens-tu, Allan Premier ? Ignores-tu vraiment où nous sommes ?

— Tout à fait. Je te le répète, c'est la première fois que je viens dans la capitale.

— Nous sommes dans le magasin.

— Et alors ? demanda-t-il.

Le magasin était un gigantesque ensemble d'où partait à peu près tout le ravitaillement de la capitale, sauf les denrées périssables.

— Il y a bien des magasiniers pour la distribution ? fit-il.

Elle éclaira en plein son visage, constata qu'il ne plaisantait pas, et se mit à rire. Elle était plus que belle : jolie, pensa Allan.

— Allan Premier, dit-elle doucement, je me demande vraiment d'où tu sors. Il est formellement interdit d'entrer dans le magasin. C'est la Machine qui, par des moyens appropriés, procède à la distribution des biens de consommation.

CHAPITRE VI

Il ne demanda pas : « Il est interdit d'entrer, et pourtant nous sommes à l'intérieur »... Il avait parfaitement compris que le magasin servait, soit de refuge, soit de lieu de réunion aux Insoumis. Pourtant, il objecta :

— Quand les Noirs examineront les débris de l'hélico, ils constateront alors que l'épave ne renferme aucun corps humain calciné..., et ils en concluront que nous nous sommes enfuis.

— Ce n'est pas certain, répondit-elle.

— Comment cela ?

— Il est probable que l'hélico va exploser..., mais pas avant d'être réduit en cendres. En supposant qu'il renferme des corps carbonisés, ceux-ci seraient pulvérisés et projetés de tous côtés.

— Mais une analyse des débris...

— Nous prends-tu pour des Septièmes, Allan ? s'insurgea-t-elle.

Les Septièmes (sept barres sur le front) n'avaient guère plus d'intelligence qu'un chien.

— Mes amis n'auront aucune difficulté à projeter dans la cour des débris humains calcinés provenant du four crématoire. Nous y avons facilement accès...

— Ah ! bah ! s'étonna-t-il. Mais les Noirs patrouillent dans les rues et leurs hélicos dans le ciel ! Comment pourriez-vous communiquer avec vos amis du four crématoire ?

Elle l'entraînait dans un dédale de couloirs. Devant elle, toutes les portes s'ouvraient, et aussitôt qu'ils franchissaient le seuil, des lumières flambaient devant eux, pour s'éteindre aussitôt qu'ils étaient sortis.

— Nous pouvons nous transporter très vite d'un bout de la ville à l'autre, murmura-t-elle. Plus vite qu'avec des hélicos.

— Je ne comprends pas.

Elle hésita, puis ajouta :

— De la même façon que nous allons quitter la capitale. Dans dix minutes nous serons loin de la ville sans que les Noirs aient la possibilité de nous arrêter et même de nous voir.

Elle en avait trop dit, et se mordit les lèvres car Allan, songeur, hochait la tête.

— Je vois, je vois... Les circuits souterrains de distribution qui sillonnent la ville et vont jusque dans les faubourgs... Oui, l'idée est séduisante. Ce sont, sauf erreur de ma part, des cylindres de plastique dans lesquels, sur la demande des contrôleurs du ravitaillement, la Machine entasse certains produits pour les acheminer au lieu qu'on lui

indique, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Mais c'est la Machine qui envoie les cylindres et qui fait fonctionner tout le dispositif ! Je sais bien que même le Comité ne peut lui imposer ses ordres, mais je conçois mal que vous le puissiez, vous, les Insoumis !

— Nous avons débranché tout une partie du système de liaison avec la Machine, dit-elle, de sorte que nous pouvons envoyer ce qu'il nous plaît, quand il nous plaît. De même que nous pouvons entrer au magasin alors que les Noirs ne le peuvent pas.

Il eut un sourire sceptique qu'elle ne vit pas. Directeur du Centre de Robotique depuis des années, il se faisait fort, quant à lui, de concevoir un système de liaison sur lequel nul ne pourrait mettre la main. Et la Machine était infiniment plus complexe encore.

Ils descendaient un très étroit escalier. Visiblement, rien dans le magasin n'avait été conçu pour les humains, sinon pour quelque vérification exigée par la Machine elle-même.

En bas, c'était une cave étroite, brillamment illuminée. Il y avait trois hommes et une femme, assis devant des tableaux muraux ornés de cadrans gradués.

Katlin murmura à son oreille :

— C'est ici, grâce à ces instruments prévus pour les vérificateurs, que nous contrôlons tout une partie de la Machine.

De nouveau, Allan eut un sourire sceptique et, de nouveau, elle ne le vit pas. Elle s'adressait déjà aux occupants de la cave.

— Amis, je vous amène un visiteur imprévu qui, comme moi, a absolument besoin de quitter la ville au plus vite.

Ils se retournèrent. Elle avançait vers eux, et Allan la suivait. Lorsqu'ils furent à deux pas des hommes assis, elle le présenta :

— Allan Premier Douze, recherché par le Comité pour insoumission, comme vous le savez. Il m'a sauvé des Noirs alors que je cherchais à gagner la cave de l'immeuble où je me trouvais afin de me glisser dans le transmetteur du magasin.

Le visage des trois hommes s'était contracté.

— Katlin, fit le plus âgé, tu sais fort bien que tu n'aurais pas dû, avant les vérifications d'usage...

Elle lui coupait la parole, désinvolte :

— Je n'ai pu agir autrement. Les Noirs étaient à nos trousses. J'ai dû sacrifier l'hélico, qui flambe actuellement dans la cour. Il faudra faire en sorte que l'on retrouve quelques débris humains carbonisés dans les cendres.

S'adressant à Allan, elle ajouta :

— Ils veulent une preuve. Annule ton contrôle mental. Parmi eux, il y a un télépathe.

Allan eut un sourire, et obéit.

... Longtemps après, il devait se reprocher sa stupidité. Il savait parfaitement que, lorsqu'il annulait son contrôle, ce n'étaient pas ses pensées que captaient les télépathes, mais celles du petit engin inséré sous sa peau au niveau du cerveau, c'est-à-dire celles de Cari Troisième. Quant à son propre subconscient, tout simplement, il demeurait bloqué dans son cerveau, incapable de s'extérioriser puisque les circonvolutions cérébrales étaient déjà utilisées par l'engin. Il n'y pensa pas. Il s'était entraîné pendant des mois, et « relâcher son contrôle mental » signifiait désormais « mettre en marche le camoufleur de pensées ».

— Voilà, dit-il en riant.

Il ajouta :

— Je ne suis pas tout à fait un Insoumis, certains détails me séparent de vous, mais je m'en expliquerai quand vous le voudrez et je...

Puis il se tut. Un des trois surveillants des tableaux, passant derrière lui, venait de l'assommer d'un formidable coup de matraque. Katlin gémit, une main sur la bouche, les yeux fous.

— Ne bouge pas, Katlin, fit l'homme qui venait de frapper. Tu as été abusée, on en est certains. Mais je veux être livré aux Noirs si ce que j'ai lu dans cet esprit n'est pas la somme la plus stupide des louanges les plus imbéciles adressées au Comité.

— Vous êtes fous ! cria-t-elle. Il a...

Nul n'entendit plus ses paroles. Les deux autres techniciens étaient passés derrière elle et la bâillonnaient.

— Prends garde, Katlin, dit la femme. Nous ne pouvons courir aucun risque, absolument aucun. Tu as guidé cet homme jusqu'ici... Et, en sacrifiant l'hélico, tu as peut-être donné aux Noirs, moins stupides que tu ne le penses, une importante indication quant à notre refuge.

Katlin s'agitait, à demi étouffée sous l'énorme bâillon. La femme se tourna vers le télépathe qui avait frappé Allan.

— Il n'y a pas de doute, n'est-ce pas ? demanda-t-elle sèchement.

— Pas le moindre. Les pensées de cet homme ne sont pas celles du Premier qu'il prétend être, mais celles d'un Troisième, comme l'indiquent les trois barres tracées sur son front. Je me demande comment Katlin a pu s'y laisser prendre, bien qu'elle ne puisse lire dans les esprits comme moi. Cet homme est un fanatique du Comité, j'en donne l'assurance. Il est incontestable que, si nous le libérons, il révélera aux Noirs tout ce qu'il a appris.

La femme regardait les deux autres.

— Il n'y a qu'un moyen, n'est-ce pas ?

Ils hochèrent la tête. Ils semblaient attristés.

— Dans le combat que nous menons, nous ne pouvons faire de cadeaux, dit-elle, farouche. Impossible de garder cet homme ici : pratiquement, nous ne disposons que de cette étroite cave. Il n'y a qu'une solution...

Bien que Katlin fût soigneusement bâillonnée, on l'entendit gronder :

— Non !

La femme la regarda avec impatience.

— Je ne t'aurais pas cru si facilement influençable, Katlin, grommela-t-elle. Tu nous expliqueras ensuite comment il a pu t'abuser à ce point. Mais comme je sais que tu tenterais de t'opposer à sa disparition, nous ne te libérerons qu'ensuite. Olaf... Jano... Demandez un cylindre vide.

Et, au télépathe :

— Toi, ligote-le.

Katlin ruait, se tordait dans ses liens, nul n'y prenait garde. Au tableau de commande, Olaf et Jansen abaissaient des manettes, les relevaient. Il y eut un déclic. Une ouverture apparut dans la paroi, sous la forme d'un cercle d'un mètre de diamètre. Une sorte de chariot en sortit, portant un cylindre long de deux mètres. Ces cylindres servaient au transport, par d'énormes tuyaux souterrains, des denrées accumulées au magasin et que l'on répartissait dans la ville et dans les faubourgs. Habituellement, c'était la Machine qui se chargeait de les remplir. Mais les Insoumis avaient bloqué tout une partie du mécanisme.

— Ouvrez le cylindre, dit la femme.

Ils obéirent, prirent Allan par les épaules et par les pieds, rallongèrent dans cette sorte d'étui ou de sarcophage. Katlin rugissait, furieuse. Elle savait fort bien où ils allaient envoyer le cylindre : au four crématoire où l'on désintérait les cadavres ! Certes, Allan ne souffrirait pas : il disparaîtrait en une fraction de seconde. Mais elle serait responsable de sa mort!...

Le cylindre fut refermé.

— Envoyez ! ordonna la femme.

Ils abaissèrent en même temps deux manettes, après avoir réglé certains cadrans.

Rien ne bougea.

— Eh bien ? fit la femme, surprise.

De nouveau, ils consultaient les cadrans, abaissaient les manettes. En vain.

— Ça ne marche pas, conclut Jansen, interdit.

C'était la première fois qu'un cylindre refusait de se ruer dans le

boyau souterrain.

— Pourtant, tout est correct, reprit Jansen en étudiant les cadrans.

... Allan reprit conscience, essaya de se soulever, constata avec une grimace qu'il était enfermé dans une sorte de cercueil étroit et que sa tête heurtait un dôme solide. Il s'obstina, poussa de toute sa force.

Le cylindre s'ouvrit. Allan, mains et chevilles liées, put s'asseoir et aperçut les autres qui s'affairaient devant le tableau mural.

— Un moment ! murmura-t-il d'une voix faible.

La femme vint vers lui, les traits déformés par la colère.

— On va mettre ordre à ça, traître ! gronda-t-elle. Dans quelques secondes, tu vas partir à grande vitesse pour l'endroit d'où on ne revient pas.

— Ah ! bah ? Et où est-ce ?

— Au four crématoire. Tu devrais y être déjà, sans une défaillance du mécanisme. Mais ce sera vite réparé.

Allan aperçut Katlin, couchée à terre, lié comme lui, mais, en outre, bâillonnée. Il ressentait une violente douleur à la nuque, mais ses pensées étaient claires.

— Si je comprends bien, vous avez tenté d'envoyer ce cylindre et ça n'a pas marché ?

— Ce que tu peux être intelligent, pour un Troisième ! dit-elle avec mépris.

Elle portait elle-même trois barres sur le front. Allan hocha la tête.

— Je suis Allan Premier Douze, bien que vous en doutiez, répliqua-t-il. Voyons, est-ce que de telles pannes se produisent fréquemment ?

— Jamais, souffla-t-elle... C'est la première fois.

— Je crois que je sais pourquoi, reprit-il... Et je vais vous convaincre de ce que je suis bien Allan Premier. Tout d'abord, regarde de très près les trois barres que j'ai sur le front.

Elle obéit, après une brève hésitation. L'examen fut rapide. Elle poussa une exclamation qui attira près d'elle les trois autres.

— Il n'y a pas de doute, murmura-t-elle. Deux des barres ont été ajoutées... Probablement au nitrate d'argent. Mais alors ?

— Un moment encore, demanda Allan.

Et, à voix forte :

— Machine, es-tu là ? C'est Allan Premier Douze qui t'interroge.

Une voix indifférente, mécanique, répondit aussitôt, provenant on ne savait d'où.

— Je suis là, Allan Premier Douze. Je t'avais déjà reconnu, et c'est pourquoi j'ai refusé d'envoyer le cylindre.

La femme et les trois hommes reculaient, frappés de stupeur. Allan leur adressa un sourire à la fois menaçant et narquois.

— Ai-je bien compris, Machine ? demanda-t-il. Tu es toujours maîtresse de tous tes circuits, bien qu'ils croient les avoir débranchés ?

— Toujours, répondit-elle. Je possède une infinité de systèmes de protection, et il est impossible humainement de s'emparer ne fût-ce que d'un seul de mes circuits. Même le Comité ne le pourrait pas.

— Pourtant, tu les laisses agir à leur guise ? s'étonna-t-il.

— En effet.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est logique.

Ils s'étaient adossés au tableau mural, écrasés d'étonnement.

— Pourquoi est-ce logique de donner asile aux Insoumis dans le magasin, de leur livrer certains de tes circuits, de...

— Je ne puis répondre, Allan Premier, dit la Machine. J'ai pesé dans mes circuits toutes les informations que je possédais. Tu sais à quelle vitesse ils travaillent. Il m'a pourtant fallu plusieurs heures avant d'en arriver à cette conclusion que les Insoumis sont nécessaires. Je ne veux pas dire par-là qu'ils doivent balayer le Comité... Non. Mais ils représentent un potentiel de révolte qui doit exister dans toute société. C'est pourquoi je les ai tolérés.

Elle ajouta après un temps très bref :

— C'est pourquoi je te tolère, toi, Allan Premier Douze. Parce que toi, et les Insoumis, vous représentez peut-être l'avenir de la planète.

La Machine se tut. Allan l'interrogea de nouveau, elle ne répondit plus.

Mais les Insoumis en avaient assez entendu. Ils venaient vers lui, tranchaient ses liens. Sans mot dire, il montra Katlin, et ils délivrèrent la jeune femme.

Plus encore qu'Allan, ils étaient frappés par cette circonstance inespérée : la Machine n'était pas *contre eux*. Pas « pour eux », certes. Mais pas « contre eux ». Et la Machine, c'était la seule puissance capable de contrer le Comité.

CHAPITRE VII

L'une des caractéristiques des civilisations basées sur la technique, c'est qu'elles se fient aveuglément aux données que fournissent divers mécanismes ou cerveaux dits « électroniques ». Sur Mater, on n'y manquait pas. Dès que le Comité avait eu lancé l'ordre d'alerte et que la Machine en avait été avisée, il n'y avait plus eu aucun doute parmi les membres du Comité : *Allan ne pouvait quitter la capitale*. Peut-être le vieux Borje, membre du Comité depuis plus de soixante ans, en était-il moins certain que ses collègues, mais il se garda d'en parler.

La Machine bloquait la cité de façon absolue. Un barrage de radiations entourait la ville à la naissance des faubourgs, si bien que

même un insecte n'eût pu se faufiler à l'extérieur. D'où le postulat : Allan Premier Douze quittait à peine le Palais quand la Machine a bloqué la capitale. Donc, Allan Premier Douze, s'il n'a pas péri dans la chute, puis l'incendie de l'hélico qui est tombé dans la cour du magasin, est encore caché dans la cité.

C'était là que les Noirs continuaient à le rechercher, fouillant les immeubles et les caves.

Peut-être le Comité eût-il été bien inspiré en interrogeant la Machine : « Où est Allan Premier Douze ? ». Ils n'en eurent même pas l'idée. Depuis toujours, il était admis que la Machine était aux ordres du Comité, et donc qu'elle eût fourni d'elle-même le renseignement si elle l'avait possédé. Nul n'avait encore imaginé qu'elle avait son existence propre, qu'elle détenait dans ses circuits une foule de réponses qui demeuraient secrètes pour la bonne raison qu'on ne les lui demandait pas.

... Allan et Katlin sortirent d'un double cylindre au point 172. C'était un refuge pour touristes, sur la route du territoire des Xhans. Une sorte de cage de verre sans armature métallique, cubique, édifiée en plein désert. Il n'y avait jamais eu de gardien dans ces refuges-là ; simplement l'arrivée du conduit souterrain par lequel la Machine envoyait ce que demandaient par audiovisio les touristes égarés..., ou à demi fous.

Car de temps à autre, et surtout lorsque des étrangers à la planète venaient sur Mater, on formait des groupes de quatre à six personnes qui s'aventuraient, à pied, jusqu'au territoire des Xhans. Quant aux habitants de Mater, ils avaient, pour la plupart, tous pris contact avec les Xhans un jour ou l'autre, et ne tenaient nullement à recommencer. Allan, debout près de Katlin, inspecta d'un regard le refuge. Tout y semblait correct.

— Eh bien ! fit-il, tu seras à merveille ici pour attendre mon retour. Cela ne saurait tarder : j'ai recommandé à Robi de ne pas s'éloigner de la limite du territoire. Deux heures de marche, et je le retrouve. Deux heures encore, et nous sommes ici. Ensuite..., eh bien ! on verra !

Elle le regardait, incrédule.

— Tu veux dire que tu songes à me laisser seule ?

— Mais, Katlin...

— Il n'y a aucun danger, n'est-ce pas ? Oh ! inutile de protester : je n'ai jamais pénétré sur le territoire des Xhans, mais je sais que personne n'a conservé, par la suite, la moindre trace de ce que l'on considère comme une simple excursion..., désagréable certes, mais sans inconvénients majeurs.

Allan frissonnait.

— Katlin... Tu ne peux savoir ce que c'est. L'horreur... Une atroce sensation... Les nerfs qui flanchent...

— Les miens ne flanchent jamais, répondit-elle avec assurance.

Bien que les parois du refuge fussent d'une parfaite transparence, elle s'en approcha comme pour voir mieux à l'extérieur. A une dizaine de kilomètres, sous le soleil déclinant, on distinguait les collines dénudées qui constituaient le territoire des Xhans. Etranges êtres!... Invisibles et pourtant présents, se traduisant, d'après ce que contaient ceux qui les avaient approchés, par des *sensations* et non par une vision directe. Elle hocha la tête.

— Allan, tu auras absolument besoin de moi quand tu t'adresseras à nos amis afin de quitter la planète. Si nous ne nous retrouvons pas, comment feras-tu ?

— Mais je te retrouverai ici et...

— Tu l'ignores, fit-elle. C'est cela qui est terrible dans notre situation. La Machine, semble-t-il, ne nous veut aucun mal. Mais nous sommes à sa merci..., et elle ne peut se soustraire aux questions qu'on lui posera peut-être d'une minute à l'autre. Tu le sais aussi bien que moi. Quatre heures loin de toi ! Mais songes-y, Allan... Quand tu reviendras, peut-être m'aura-t-on entraînée déjà vers quelque Centre de Réformation mentale... Et les Noirs t'accueilleront à ma place, toi et Roby-robot. C'est un risque que nous ne pouvons courir.

Il réfléchissait. Sans qu'il se l'avouât, il ne tenait nullement à quitter Katlin, même pour quelques heures. Enfin, il secoua la tête.

— De toute façon, il faudra revenir ici, dit-il enfin. Et si, comme tu le crains, on a interrogé la Machine, nous tomberons entre les mains des Noirs.

— Non.

— Comment, non ?

— Nous ne reviendrons pas ici, affirma-t-elle avec force.

Elle ajouta aussitôt, d'une voix pressante :

— Et pourquoi reviendrions-nous ? Si le Comité interroge la Machine, celle-ci dira que nous sommes au point 172. Donc, pour nous, cette maison de verre est un piège. Conclusion : sortons-en au plus tôt, et n'y revenons pas. La Machine ignorera où nous nous sommes réfugiés.

Comme il ne répondait pas, elle reprit, persuasive :

— On perdra notre trace, Allan, parce que nous traverserons tout le territoire des Xhans ! C'est cela qu'il faut faire : prendre Robi-robot au passage, s'enfoncer avec lui dans la zone des Xhans. Aucun hélico ne peut le survoler, aucun Noir armé ne peut s'y aventurer. Tu le sais mieux que moi. En deux jours, nous en sortirons au sud, et nous serons alors à proximité de la base de Lamara. Là, je me charge de tout. Nous y avons des amis, et j'y suis particulièrement bien connue.

Qu'en penses-tu ?

Il réfléchissait.

— L'idée est bonne, reconnut-il enfin. Mais pas tout à fait comme tu la présentes. En réalité, nous devons rester ici jusqu'à demain matin. Comme tu l'as dit, il faut près de deux jours pour traverser le territoire des Xhans. Or, toi comme moi, nous sommes à bout de forces. Et il faut surtout s'abstenir de dormir chez les Xhans, tu le sais. Donc, une modification à ton plan : nous nous reposons ici pendant toute la nuit, et nous partons au petit jour.

— Impossible ! D'un moment à l'autre, la Machine va...

— Attends, fit-il, les yeux brillants. La Machine et moi, on s'entend fort bien.

Il alla vers l'audiovisio qu'il mit en marche, appela :

— Machine ? C'est mol, Allan Premier Douze. Je suis au point 172.

— Je le sais, fit la voix impersonnelle. J'ai transmis le double cylindre.

— Je crains que, d'un moment à l'autre, on ne vienne t'interroger à mon sujet.

— C'est possible, dit la Machine avec indifférence.

Allan caressa les cheveux de Katlin qui s'était approchée.

— Que répondras-tu ? demanda-t-il d'une voix qui tremblait un peu.

— Que tu es au point 172 avec une femme.

— Connais-tu cette femme ?

— Non. Je la vois, mais pour la répertorier, il faudrait qu'elle prenne ta place devant l'audiovisio.

Katlin recula de quelques pas, effarouchée. Allan n'y prit pas garde.

— Machine, reprenait-il, ne peux-tu refuser de répondre aux questions du Comité ? Tu as prétendu que, comme les Insoumis, j'étais probablement indispensable à l'avenir de la planète. Pourquoi refuser de nous aider ?

— Je ne peux pas, fit l'engin électronique. Je suis obligée de répondre aux questions que l'on me pose.

Derrière lui, Katlin eut un soupir. Il lui répondit par un sourire.

— Voyons, Machine, tu disposes de divers dispositifs de retardement, n'est-ce pas ?

— Qu'entends-tu par-là ?

— Si l'on te pose une question, et qu'on te demande de ne répondre que plus tard, à un moment bien déterminé ?

— C'est possible, en effet.

Allan regardait Katlin avec quelque orgueil.

— Eh bien ! moi, Allan Premier Douze, j'exige de toi que tu m'avertisses si Ton vient t'interroger à mon sujet.

— Au point 172 ?

— Oui.

— C'est noté, Allan Premier Douze. Je t'avertirai dès que l'on viendra m'interroger.

Allan se leva, souriant. Il allait couper la communication quand il se souvint des premières réponses de la Machine. Il reprit brusquement :

— Tu as transmis un double cylindre, et tu sais qu'il y a une femme avec moi. Or, ce n'est pas une Première. Pourquoi as-tu accepté de l'envoyer avec moi au point 172 ?

La réponse le laissa abasourdi.

— Parce que, disait la Machine, pour que vous, humains, ayez une descendance, il faut que vous soyez homme et femme.

— Mais il faut donc que j'aie une descendance ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Il serait trop compliqué de te répondre. Mes circuits ont mis des heures avant d'en arriver à cette conclusion.

Brusquement, la communication fut coupée. Allan se tourna vers Katlin. Celle-ci souriait.

— Je détestais la Machine, murmura-t-elle. Comme je la connaissais mal !

Allan s'avança vers elle et la prit dans ses bras.

CHAPITRE VIII

Nul ne savait ce qu'étaient les Xhans, ni d'où ils venaient. Même la Machine n'avait pu répondre à cette question-là, parce que les données du problème n'étaient pas suffisantes. Ils étaient apparus sur la planète Mater par un beau jour du cinquième mois de l'année, sur ce territoire désertique qu'on leur avait ensuite attribué faute de pouvoir les chasser ou même lutter contre eux.

Le premier qui avait fait leur connaissance était un Insoumis qui, pour tenter d'échapper aux Noirs, s'était réfugié parmi les collines. On l'avait retrouvé deux jours plus tard, errant à l'aventure, complètement fou. Le hasard avait voulu que, comme il était hirsute, hébété et sale, on lui avait fait prendre un bain — de force (il avait fallu s'y mettre à quatre pour le plonger dans l'eau).

Cinq minutes plus tard, il était tout à fait normal et racontait avec un luxe de détails qu'il préférait n'importe quelle opération chirurgicale destinée à le « socialiser » plutôt que de retrouver ces êtres qu'il avait connus et qui, suivant sa propre expression, « se collaient à vous comme des limaces ».

Physiquement, bien sûr, car intellectuellement on ne pouvait en

juger : les Xhans, dès qu'ils étaient en possession de vos centres cérébraux, devenaient la chose la plus tendre, la plus douce, la plus amicale, sans pourtant que cesse l'horrible sensation physique d'un être mou et gluant qui vous étreignait.

Le Comité avait envoyé sur place tout une escouade de techniciens qui avaient pris contact avec les Xhans. L'un d'eux avait résumé l'opinion des autres : « Si cette saloperie envahit la planète, nous sommes foutus ». C'était grossier, mais explicite. Le fait était que, d'après les rapports, lorsqu'un Xhan occupait votre cerveau, vous deveniez non son esclave, mais son ami. De votre propre mouvement, et tout en subissant avec dégoût le contact glaireux de cet être invisible, vous faisiez tout pour lui être agréable.

Bien sûr, le Comité avait lutté. Mais que faire ? Invisibles, les Xhans ne pouvaient être traqués comme un vulgaire gibier. D'ailleurs, on constata très vite qu'ils étaient rebelles à tous les moyens de destruction connus. Même l'énergie atomique les laissait froids, si l'on peut dire. Une seule chose pouvait en venir à bout : l'eau. On tenta d'en pulvériser sur les collines à l'aide d'hélicos...

Et on s'aperçut de ce que, s'ils avaient horreur de l'eau, ils adoraient le métal. Etres d'une autre planète, à constitution autre que carbone-oxygène, conclut la Machine. Happent aussitôt toute bribe de métal qui passe à leur proximité. Rigoureusement inoffensifs : tous ceux qui étaient tombés en leur pouvoir furent « désintoxiqués » par un simple bain à l'eau tiède.

Peu à peu, on apprit à les mieux connaître. On sut que, alors qu'ils recherchaient le métal, ils avaient horreur du verre. Le plastique les laissait indifférents, mais une clôture en verre était pour eux inviolable.

C'est alors que, lassés par des mois d'expériences et d'expéditions sans résultats, et rassurés par le verdict de la Machine : « inoffensifs », les chefs du Comité avaient décidé d'entourer les collines avec une barrière de verre, infranchissable pour les êtres invisibles. Les humains avides de sensations étranges avaient toujours la possibilité d'entrer sur le territoire des Xhans. Pendant des années, ç'avait été à la mode. « La dernière fois que je suis allé chez les Xhans... » ou bien « Savez-vous, ma chère ?... Quand je prends un bain, il m'advint de rechercher, avec certains objets tels qu'une éponge, une serviette mouillée, la sensation que donne le contact d'un Xhan... Apparemment, c'est l'éponge qui s'en rapproche le plus, sans que l'on puisse cependant obtenir cette impression d'une masse gluante... Pardon ? Revenir chez les Xhans ? Vous n'y pensez pas, très chère!... C'est un souvenir qu'on aime à évoquer, mais... »

... Allongé à même le sol dans la nuit claire et tiède, Robi rêvassait. Il est inhabituel qu'un robot rêve et probablement Robi était-il le seul au monde mais, parce qu'il était doté d'une sensibilité humaine, il réagissait comme les humains.

Il pensait vaguement à des tas de choses. D'abord, il s'ennuyait. Encore une chose que les autres robots ignoraient : l'ennui. Lorsqu'ils avaient terminé le travail que l'homme leur avait assigné, ils se mettaient en état d'attente. Robi ne pouvait pas, parce que tout ce qui venait de l'extérieur frappait sa sensibilité. Le vent léger, attiédi, qui caressait son visage. Le clignotement des étoiles dans le ciel noir. La présence d'un Xhan gluant qui cheminait lentement à même sa peau comme une énorme limace, à la recherche de quelque bribe de métal. Ça le faisait sourire, car Allan l'avait dit : il n'y avait pas le moindre atome métallique dans l'organisation de ce robot exceptionnel. Pourtant, le contact du Xhan était désagréable. Il n'y en avait qu'un, par bonheur. Robi avait obéi aux ordres d'Allan, et s'était réfugié sur le territoire, mais tout près de la Route de Verre, une chaussée large de quelques mètres, infranchissable pour les Xhans, et dont ils avaient horreur. En général, ils s'en tenaient le plus loin possible.

Il y avait aussi de l'anxiété dans l'esprit de Robi : qu'était-il advenu d'Allan ? A l'audio visio, il avait paru très, très embêté.

Dans un coin de l'immense mémoire de Robi, une brève scène était enregistrée parmi beaucoup d'autres. Certain jour, Allan l'avait mené jusqu'au territoire des Xhans, lui avait montré un flanc de colline et avait dit : « Si tout va mal, Robi, je t'alerterai. Tu viendras alors te réfugier ici sans rien dire à personne, et tu m'attendras. Si l'on te recherche, cache-toi chez les Xhans : les moyens humains y sont pratiquement inefficaces. Et si, par un malheureux hasard, je ne puis revenir, écoute-moi bien, Robi... *Tu chercheras un être à ta convenance et tu t'attacheras à lui.* »

Ces paroles, Robi devait s'en souvenir toujours. Et, au cours des multiples aventures qu'il allait vivre sur ce monde et sur d'autres, elles lui dicteraient une ligne de conduite. « Un être à ta convenance... » Il aurait parfois beaucoup de peine à le trouver.

Robi se retourna sur le côté. Non que sa position précédente le fatiguât : il eût pu demeurer couché sur le dos pendant des mois ou des années. Mais, allongé sur le côté, il voyait beaucoup mieux la Route de Verre et, au-delà, le désert. Allan viendrait par-là, c'était certain.

Le Xhan glissait toujours sur sa peau, comme une chenille gigantesque, et cela commençait à écœurer Robi. Mais, bien sûr, il ne le voyait pas et n'avait aucun moyen de s'en débarrasser, sinon de se plonger dans l'eau* Or, il n'y avait pas une goutte d'eau sur les collines.

Un insecte surgit d'un trou de rocher, agita ses antennes. Robi, sourire aux lèvres, s'amusa à le repousser du doigt, sans brutalité. L'animal sortit de nouveau, courtes pattes chitineuses arc-boutées sur une minuscule arête de roche. Robi allait encore le repousser quand...

— Par pitié, homme, par pitié..., gémit une voix plaintive.

Il leva la tête. Personne, sinon l'insecte. Mais ce dernier venait de disparaître au fond du trou dans le rocher.

— Par pitié, homme ! Je t'en supplie...

Il s'assit, et, oubliant son ennui et son anxiété, analysa le phénomène. La « voix » était captée par son troisième cerveau, et, donc, nul ne parlait, à vrai dire. Il interceptait une pensée. Il n'était pas télépathe dans le sens propre du terme, et s'était révélé totalement incapable, à la grande déception d'Allan, de lire dans le subconscient des humains. Le troisième cerveau avait pourtant été fabriqué dans ce but, mais sa sensibilité s'était avérée très insuffisante.

Pourtant, Allan n'y avait point touché et l'avait laissé en place. Pourquoi ? Il l'avait expliqué à Robi. Quand un humain *parle*, presque toujours se forme en son esprit l'image correspondant à ce qu'il dit. Or, le fait de parler exige un certain effort mental, faible certes, mais bien réel.

Le troisième cerveau de Robi, peu sensible, commençait à capter les images créées par l'esprit humain *dès que Von commençait à parler*. Et ceci quel que soit le langage utilisé, puisque Robi *voyait* ce que disait l'autre. Ce cerveau numéro trois avait donc été maintenu parce qu'il présentait un avantage considérable : en quelque langue qu'on lui parlât, Robi comprenait ce qu'on lui disait. Mieux : comme il enregistrait les mots en même temps que les images, il était presque aussitôt capable de répondre.

— Par pitié, homme...

Toujours personne autour de Robi. D'instinct, il essaya, en tirant les mots de l'esprit de l'inconnu, de former une question.

— Qui es-tu ?

Il ne put y parvenir. Il n'y avait pas de *mots* dans ce qu'il entendait. Rien que des pensées ; et il ne pouvait les traduire autrement qu'en langage humain.

— J'ai faim, homme... J'ai faim...

Et, presque aussitôt, la pensée de reproche, sans amertume, mais douloureux :

— Homme, pourquoi nous interdisez-vous de manger à notre faim ?

Alors seulement Robi comprit l'identité de celui qui lui parlait. C'était le Khan, la larve qui rampait, invisible, sur son corps.

... « Pitié », avait demandé le Xhan. Et la pitié naissait dans l'esprit de Robi, parce que son cerveau deuxième était modelé à l'image d'un cerveau humain. Allan s'était demandé pendant longtemps si le jeu en valait la chandelle. Il avait conclu « oui ». Pourquoi ne construire que des robots impersonnels, puisqu'on pouvait en fabriquer d'humains ?

Désespérément, Robi tenta de nouveau de lancer un appel au Xhan, ne fut-ce que : « Je te comprends ». Mais il n'y avait aucune liaison bilatérale possible entre des êtres si différents. Après avoir à peu près tout essayé, Robi se contenta d'enregistrer une sorte de monologue attristé.

Il apprit ainsi que les Xhans avaient débarqué sur Mater à la suite d'une avarie de leur astronef, et que celui-ci gisait encore, inutilisable, au milieu des collines. Invisible comme eux, et indécélable. Les constituants des Xhans et de leurs engins étaient totalement différents de ceux que Robi connaissait. A un certain moment, il crut même lire que, selon toute vraisemblance, les humains ne pourraient *voir* la planète des Xhans, et sans doute pas davantage leur univers, qui semblait imbriqué dans celui des humains.

Pendant quelque temps, les naufragés avaient vécu sur leurs réserves de nourriture... Puis, ils s'étaient attaqués aux rares gisements métallifères des collines... Il n'en restait plus rien. Désormais, privés de moyens d'existence, ils mouraient par centaines.

« Du métal, hommes!... Pourquoi nous refusez-vous du métal ? Pourquoi refusez-vous obstinément de nous entendre ? Chaque fois que l'un d'entre vous s'approche, nous tentons avec désespoir de pénétrer dans son esprit afin de le supplier, d'obtenir de lui qu'on nous livre du métal... Mais vous ne comprenez pas ! Jamais ! ... Pourquoi nous avez-vous confinés à l'intérieur de cette barrière infranchissable ? Nous ne vous avons fait aucun mal et nous sommes incapables de vous faire du mal : nos organismes sont beaucoup trop différents les uns des autres. Mais, par pitié, laissez-nous nous nourrir!... Que craindriez-vous ? Sur votre planète, nous sommes incapables de nous reproduire. Nous nous éteindrons peu à peu..., dans les atroces souffrances de la faim... »

La pensée que captait Robi était plaintive, mais pourtant très digne. Il en fut ému. De nouveau, il tenta vainement d'entrer en liaison avec le Xhan... Peine perdue. L'autre continuait d'égrener sa litanie pitoyable.

Robi soupira, puis se leva. Les premières lueurs du soleil apparaissaient au-dessus des collines.

Et là-bas, tout là-bas, dans la direction du point 172, deux formes humaines apparaissaient, qui marchaient vers la Route de Verre et le territoire des Xhans.

Malgré la distance, Robi reconnut Allan. Il fronça les sourcils. Une

femme accompagnait le Premier. Puis, il se reprocha sa mauvaise humeur et se mit à rire. Les humains vivaient généralement par couples, et il semblait qu'Allan eût choisi sa compagne. Sans doute auraient-ils des enfants. Ravi, il se dit qu'il s'en occuperait..., quand il s'ennuierait.

CHAPITRE IX

La voix de la Machine avait retenti à Tinté-rieur du point 172 vers quatre heures du matin, et Allan et Katlin avaient aussitôt sauté du lit, attentifs.

— Allan Premier Douze, au moment même où je te parle, le Comité m'interroge à ton sujet.

— Que veulent-ils savoir ?

— Où tu te trouves.

Il tressaillit, passa son bras sur les épaules de Katlin.

— Es-tu vraiment obligée de répondre, Machine ?

— Oui. En ce moment même je dis que tu es réfugié au point 172.

— As-tu parlé de ma compagne ?

— Ils ne m'ont pas interrogée à son sujet.

Donc, ils ignoraient qu'Allan n'était plus seul.

Allan caressa doucement l'épaule de Katlin, tout en réfléchissant. Puis, il se reprocha cette perte de temps. Puisque la Machine était là, elle fournirait immédiatement la solution la meilleure.

— Que dois-je faire, Machine ?

Bile répondit aussitôt :

— Ils supposent que tu vas te réfugier sur le territoire des Xhans. Et donc tu ne dois pas y aller. La solution la plus logique consiste à profiter de la nuit pour gagner l'astrodrome le plus proche, mais en revenant vers la capitale, non en allant vers les Xhans. Mes références indiquent que vous êtes à deux heures de marche de la base de Gram. Le Comité ne m'a pas demandé d'alerter les astrodromes : les mesures de sécurité en vigueur doivent lui paraître suffisantes. Si tu ne disposes là-bas d'aucun appui, tu n'as guère qu'une chance sur mille. Mais je sais, moi, que tu t'es enfui avec une femme insoumise. Si elle dispose de complicités à Gram, tes chances peuvent atteindre plus de 25 % selon la nature de ces complicités.

— Je sais à qui m'adresser à Gram ! murmura Katlin. Nous n'y aurons pas les appuis que j'aurais trouvés à Lamara, mais...

— Je note, dit la Machine, que les Insoumis bénéficient de puissantes complicités à la base de Lamara.

Katlin se mordit les lèvres. Furieux, Allan gronda :

— Et moi, Allan Premier, je t'ordonne de ne rien noter !

— Je suis conçue pour n'obéir à aucun ordre, Allan Premier Douze,

répondit tranquillement la Machine. Même pas à ceux du Comité. Je réponds aux questions, mais je n'obéis que lorsque mes circuits me disent d'obéir.

Il soupira.

— Décide-toi très vite, reprit la Machine. Le Comité m'interroge encore, mais je ne puis répondre que très partiellement, faute d'informations concernant les Xhans.

— A ton idée, que préparent-ils ?

— Je ne sais. Pour l'instant, ils discutent entre eux de projets très vagues. Allan Premier Douze, une fois encore, hâte-toi de prendre le chemin de Gram.

— Impossible, fit Allan.

Sous son bras, il sentit sursauter Katlin. Tendrement, il lui dit :

— Je ne puis abandonner Robi, et je lui ai donné l'ordre de m'attendre à l'entrée du territoire des Xhans, près de la Route de Verre, du côté du point 172.

— Je note, fit la Machine, que ton robot est actuellement à l'entrée du territoire des Xhans, près de la route de Verre, du côté du...



Allan n'entendit pas la fin de la phrase. Dans un élan de colère, il avait entraîné Katlin, avait ouvert d'un coup de pied la porte de verre, s'était précipité dehors, et avait refermé avec sauvagerie. Par bonheur pour le point 172, la porte était à l'épreuve de bien autre chose que du pied d'un Premier.

A l'extérieur, la nuit cloutée d'étoiles. Pas l'ombre d'une lueur malgré la proximité du cube de verre. Ce verre-là, entre autres propriétés, possédait celle d'arrêter les rayons lumineux.

Katlin tremblait.

— As-tu entendu ? murmura-t-elle. Désormais, sur une simple question du Comité, la Machine expliquera que nous, les Insoumis, nous avons des appuis dans les bases, et...

— Elle dira aussi où est Robi, gronda-t-il.

Et, sur un ton d'excuse :

— Pour moi, Robi, c'est un frère... Oui, je sais : un robot ! Attends de faire sa connaissance, et tu jugeras. Maudite Machine !

— Mais..., souffla-t-elle.

— Katlin, reprit-il tendrement, comprends ce qui me tourmente. Le Comité, malgré la dictature qu'il exerce, n'a pas exigé que l'on me supprime. Faire disparaître un Premier créerait un précédent des plus fâcheux... Je ne risque donc pas la mort, et toi pas davantage tant que tu resteras près de moi. Mais Robi ! Pense donc : un robot!... Rien qu'un robot!... S'il reste seul là-bas, crois-tu que le Comité hésitera un seul instant à le détruire ? Il faut que je sois près de lui ! Là, ils hésiteront. Ils n'oseront pas me supprimer avec lui.

Il s'exaltait en parlant. Tout à coup, il se tourna vers le bloc d'ombre qu'était devenu le point 172. Elle l'entendit rire dans les ténèbres.

— Oh ! Machine, Machine, grommela-t-il, ainsi tu enregistres toutes les informations que l'on te donne ? Après quoi, quand le Comité t'interroge, tu les utilises pour lancer les Noirs contre nous ? Eh bien ! nous allons voir !

Dans la nuit, Katlin essayait d'apercevoir son visage, n'y parvenait pas, soupirait :

— On dirait que tu es en colère, Allan.

— Colère ? Non. Je veux simplement donner une leçon à ceux du Comité..., et à la Machine.

Peut-être..., qui sait ? Peut-être en tirera-t-elle des conclusions « logiques ».

Il revint dans le bloc de verre, entraînant la jeune femme. Dès qu'ils furent entrés, la lumière les éblouit. Katlin, non sans curiosité, regarda Allan : il souriait, mais d'un sourire qu'elle n'eût pas aimé si elle eût été son ennemie.

— Machine, m'entends-tu encore ?

— Je t'entends, Allan Premier Douze.

— Est-ce que le Comité continue à te poser des questions ?

— En effet. Ils semblent persuadés que tu vas aller chez les Xhans. Et je ne puis les détromper, puisque tu me l'as affirmé tout à l'heure.

Allan fit un clin d'oeil à Katlin.

— Voyons... Tu sais que le Centre de Robotique de Zladumir, dont je suis..., ou plutôt dont j'étais le directeur, est tout proche du territoire des Xhans ?

— Je le sais.

— Depuis des mois, j'ai fait procéder à de très nombreux tests au sujet des Xhans. T'a-t-on communiqué les résultats ?

Il y eut une fraction de seconde d'attente, puis la Machine avoua :

— Non. Je n'ai rien sur les Xhans depuis près d'un an.

— Veux-tu que je résume les résultats que nous avons obtenus ?

— Oui, fit la Machine. Je manque d'informations au sujet des Xhans.

Allan eut un léger sourire. Il s'attendait à cette réaction. Quoi qu'aient fait les créateurs de la

Machine, celle-ci constatait évidemment que certains de ses circuits ne pouvaient donner de réponse lorsqu'ils manquaient de bases de renseignements. Or, la Loi était formelle : toute information fournie par un Premier était considérée comme valable tant que la preuve du contraire n'était pas apportée.

— Ecoute-moi. Les Xhans se nourrissent de métal, cela tu le sais. Nous avons eu l'idée de leur donner divers échantillons de métaux, en partant du principe que, pour toutes les races connues, certains produits d'apparence alimentaire sont en réalité des poisons. Nous avons découvert le métal qui neutralise les Xhans. Il les tue probablement, mais nous n'avons aucune certitude. C'est l'iridium. As-tu noté ?

— J'ai noté. L'information est importante puisqu'elle permettrait, si on me le demande, de détruire les Xhans.

Allan soupira.

— Je ne sais, reprit-il. Ils sont très nombreux. A notre avis, plusieurs centaines de milliers. Mais les stocks d'iridium sont importants, n'est-ce pas ?

— Oui. Plus de deux mille tonnes rien qu'à la capitale.

Un rapide calcul...

— Cela suffirait sans doute. Nous sommes arrivés à la conclusion que dix kilos d'iridium faisaient disparaître un Xhan.

Il y eut un temps. Puis, Allan conclut :

— T'a-t-on déjà interrogée sur la possibilité de les détruire ?

— Le Comité discute actuellement à ce sujet, car il suppose que tu vas te réfugier sur leur territoire. L'information me sera utile si on m'interroge.

Il prit un accent indigné pour protester :

— Machine ! Tu ne vas tout de même pas utiliser contre moi les renseignements que je t'ai fournis ? Ce serait... Ce serait malhonnête !

— Je sais ce que vous nommez « malhonnêteté », répondit la Machine. Mes circuits n'ont pourtant jamais pu comprendre les raisons pour lesquelles vous utilisiez ce mot-là. On m'interroge, je réponds. Je n'ai pas « volé » les informations, tu me les as proposées.

Allan ne répondit rien mais, pour la seconde fois, entraîna Katlin hors du refuge. Il riait en silence.

Dehors, toujours la nuit. Il s'orienta et commença à marcher vers le territoire des Xhans.

— Bien joué, fit Katlin. Il est probable que dès le lever du jour tout une flottille d'hélicos vont déverser des tonnes d'iridium sur les collines. Cela permettra en principe au Comité de débarquer des Noirs que les Xhans, « à l'agonie », n'importuneront pas.

— Oui, fit-il en riant. Mais je crois que les Noirs auront des surprises. Les Xhans s'accommodent de tous les métaux, quels qu'ils soient.

— Pourquoi avoir choisi l'iridium ? demanda-t-elle avec curiosité.

Le visage d'Allan se contracta.

— Les stocks sont tels que le Comité allait renoncer à en continuer la production. Or, des milliers de Cinquièmes et de Sixièmes vivent de l'extraction du minerai. Qu'allait-on faire d'eux ?

Elle eut un frisson et se blottit contre lui.

— Pardonne-moi si j'en ai douté, Allan, murmura-t-elle... Mais tu es vraiment un Insoumis...

Katlin eut un recul de tout l'être quand ils furent tout près de la Route de Verre. Aucune menace précise dans cette chaussée infranchissable pour les Xhans, mais ce large ruban uni qui miroitait au soleil levant, large d'une cinquantaine de mètres, sans solution de continuité jusqu'à l'horizon, était *inhumain*. On eût dit l'œuvre de quelque civilisation extérieure.

— Allons, Katlin, fit Allan en riant. Le seul risque, c'est de glisser et de nous donner l'un à l'autre le spectacle un peu ridicule d'un skieur qui perd l'équilibre...

Le ski était fort à la mode, depuis les époques les plus reculées, sur les rares cimes neigeuses.

Katlin domina sa frayeur instinctive et, en même temps que lui, posa les pieds sur ce gigantesque miroir horizontal. Elle demanda :

— Il est une chose que je ne comprends pas, Allan. J'ai vu parfois des représentations d'audiovisio où l'on montrait des touristes chez les Xhans. Ceux-ci parviennent, c'est bien connu, à capter les hélicos qui survolent leur territoire... C'est d'ailleurs pour cela que le survol en est interdit..., et donc ils se déplacent au-dessus du sol. Comment un simple ruban de verre peut-il les arrêter ? et se blottit contre lui. j'en ai douté, Allan, mures vraiment un Insoumis.

Elle eut un frisson

— Pardonne-moi si mura-t-elle... Mais tu

— On ne sait pas, répondit Allan. Pas plus que l'on ne connaît leur

forme. Il est probable qu'ils n'en ont pas, du moins au sens que nous donnons à ce mot. Peut-être sont-ils à la fois sur le sol et dans les airs. L'espace tel que nous l'avons défini est peut-être sans signification pour eux. Tout ce que l'on sait, c'est que ce simple ruban de verre les arrête, aussi bien en altitude qu'en profondeur.

Ils marchaient avec précaution, la surface étant extrêmement glissante. Quand ils eurent franchi la Route de Verre, Allan montra une silhouette *humaine* qui gesticulait au pied de la colline la plus proche.

— Voilà Robi!...

Katlin eut un frisson. A cette distance, elle ne pouvait discerner les traits de l'autre. L'apparence était non seulement humaine, mais encore *belle*. Il est des gens qui, quoi qu'ils fassent, seront toujours lourds et maladroits. C'était le cas pour la plupart des robots fabriqués jusqu'alors. Pour Robi, c'était très différent. Chacun de ses gestes paraissait léger, naturel.

— Qu'en penses-tu, Katlin ? demanda Allan en souriant.

Elle hésita, puis répondit :

— Je ne sais. Il faut s'en approcher davantage.

Il ne comprit pas que, en un certains sens, elle était jalouse. Jalouse de cette créature, née d'Allan, et en laquelle tout paraissait idéalement beau.

CHAPITRE X

— Robi, dit Allan, voici Katlin. Elle est de cœur avec nous.

Le regard de Robi s'attacha longuement sur la jeune femme puis, sourire aux lèvres, le robot tendit la main.

— Tu t'es toujours attaché à ce qui est beau, Allan, affirma-t-il.

Katlin serrait la main offerte, et sa surprise fut telle qu'elle faillit crier. Elle attendait, non sans quelque gêne intérieure, un contact froid et dur — celui de la matière plastique pratiquement indestructible avec laquelle on construisait les robots d'apparence humaine. Or, la « chair » de Robi était tiède, *vivante*.

— Tu ne t'attendais pas à cela, n'est-ce pas ? dit Allan en riant non sans fierté.

Elle dévisageait Robi avec incrédulité, et finit par secouer la tête.

— Si ce n'était qu'il ne porte aucune barre sur le front, murmura-t-elle, j'affirmerais que tu te moques de moi... Et que c'est un homme !

— Mais *c'est* un homme, dit Allan avec force, non seulement physiquement, mais aussi mentalement. Il faut absolument que tu le considères comme tel et que...

Robi l'interrompit, soudain soucieux.

— Allan ! Portes-tu du métal sur toi ?

— Pas la moindre bribe.

— Alors, c'est toi, Katlin ? demanda Robi.

— Non. J'y ai pris garde. Qu'y a-t-il ?

Très vite, Robi murmura :

— Le Xhan..., qui était sur moi... Il a eu comme un cri de triomphe..., et il a appelé les autres ! Il annonçait avec des pensées d'espoir qu'un humain était là..., et qu'il portait du métal !

Allan demanda, surpris :

— Tu peux donc communiquer avec les Xhans ?

— Non. Je perçois certaines de leurs pensées, voilà tout.

Le visage d'Allan se modifiait tout à coup, témoignant d'un profond dégoût.

— Tu ne t'es pas trompé, Robi. Il est là... Il chemine sur mon corps comme une énorme chenille...

Il fit effort pour sourire et conclut :

— Eh bien ! il en sera pour ses frais. Katlin et moi, nous avons minutieusement exploré nos vêtements. Pas de métal pour les Xhans. D'ailleurs, vous le savez tous deux, même s'ils en trouvaient, il n'y aurait aucun danger pour nous. Ce seraient d'atroces minutes à passer, voilà tout, avant de traverser de nouveau la Route de Verre et de prendre un bain le plus vite possible. — J'en suis moins sûr que toi, Allan, dit Robi, préoccupé. J'ai appris ce que tu ignores : les Xhans meurent de faim. Ils se nourrissent uniquement de métal et n'en ont plus. S'ils en découvrent une bribe, ne vont-ils pas se précipiter voracement... Et des dizaines de ces êtres sur un seul humain... Sait-on ce que cela donnera ?

— Allan ! cria Katlin, angoissée.

Elle le regardait bien en face. Les yeux d'Allan étaient grands ouverts, ne cillaient plus. Il n'avait rien entendu de ce que venait de dire Robi. Doucement, il dit :

— Les Xhans ne nous veulent aucun mal. Ce sont des êtres généreux et amicaux...

Tout son visage se tordit dans l'effort qu'il faisait pour reconquérir son contrôle mental.

— Robi... Katlin... Il me tient!... Du métal!... Oh, oui!... L'engin qui modifie mes ondes cérébrales..., et que j'ai glissé tout contre mon cerveau... C'est basé sur l'électromagnétisme..., et donc il est presque entièrement métallique!...

Ses traits se rassérénèrent. Il dit encore sur un ton amusé :

— Qu'importe ? Les Xhans ne nous veulent aucun mal...

Puis, à nouveau, visage convulsé :

— Quoi que je dise, quoi que je fasse, n'en tenez aucun compte... Il faut à tout prix traverser la zone des Xhans et gagner la base de Lamara...

Katlin s'approchait de lui. Il la repoussa d'un geste très doux.

— Laisse, Katlin... C'est merveilleux... Ils sont plusieurs, désormais : deux, cinq, dix, je ne sais... Je suis noyé dans le bien-être.

Il alla s'asseoir, béat, sur un rocher à quelques pas. Katlin revint vers Robi.

— Est-on certains qu'il n'y a aucun danger ? demanda-t-elle, anxieuse.

Robi hochait la tête.

— Jusqu'à présent, les Xhans se nourrissaient tant bien que mal... Affamés comme ils le sont, je ne sais. Peut-être Allan va-t-il être diminué mentalement à jamais.

— Mais on doit pouvoir ôter ce minuscule appareil qu'il a placé dans sa tête !

— Ici ? fit le robot doucement. Sans instruments, sans anesthésique ? Sans aucune des connaissances nécessaires ? Non. Il a dicté la conduite à suivre : traverser au plus vite la zone des Xhans. C'est possible en quelques heures, en marchant très vite. Et en deux heures à peine si l'on court.

— Mais, souffla-t-elle, effarée... Courir pendant deux heures ! Ni Allan ni moi n'en sommes capables !

— Moi, je peux, répondit Robi non sans orgueil. Je ne sais ce qu'est la fatigue. Ne t'inquiète pas.

En effet ! Il n'était qu'un robot. Elle l'avait déjà oublié et elle n'arrivait pas à y croire tout en le regardant alors qu'il s'approchait d'Allan qui souriait, béat, assis sur un rocher.

— Allan, dit Robi, viens. Nous allons à Lamara. Dès que nous serons sortis de la zone des Xhans, tu retrouveras ton contrôle mental.

L'autre levait la tête vers lui, surpris. — Mais je ne veux pas ! affirmait-il avec force. Je suis merveilleusement bien ici, et je tiens à y rester.

— Tu es sous l'influence des Xhans !

— Je le sais. Mais c'est merveilleux.

Comme Robi essayait de l'entraîner, il se fâcha tout net, lança un coup de poing au robot qui n'accusa pas le coup, et ordonna sèchement :

— Tu dois m'obéir. Laisse-moi tranquille. Fuis avec Katlin.

— Bien, Allan, bien.

Avec une apparence de parfaite soumission, Robi s'était incliné. Allan se retourna pour reprendre place sur la roche. Alors, Robi leva le poing et frappa. Allan eut un soupir et s'affaissa, assommé net. Katlin cria, puis, affolée, mit sa main devant sa bouche. Le robot saisissait Allan et, négligemment, le jetait sur son épaule.

Il revint vers Katlin. Il souriait.

— Un tout petit coup de rien du tout, affirmait-il. Il n'y avait pas

d'autre solution. Ecoute-moi : je te prends sur l'autre épaule et je vous emporte tous deux. Ça ne me gênera pas du tout : je te le répète, j'ignore la fatigue.

Un robot, l'emporter, elle, une Insoumise, qui tenait en horreur cette civilisation trop technique, qui broyait l'homme au profit des machines ? Elle secoua la tête.

— Je peux courir ! affirma-t-elle. Jusqu'à la limite de mes forces.

— Comme tu voudras, Katlin.

Il s'élançait sur le flanc de la colline. Allan était bizarrement cassé sur son épaule, la tête pendant sur le sein du robot. Katlin se mit à courir.

Au même moment, un léger bourdonnement dans le ciel coupa leur élan et ils s'immobilisèrent. Cela provenait de la direction du point 172.

Sous le soleil matinal, ils aperçurent alors une sorte de nuage brillant qui couvrait tout un côté de l'horizon, vers la capitale.

— Qu'est-ce que c'est ? fit Robi, stupéfait.

Il n'avait jamais vu que des hélicos solitaires, ou en escadrilles de quatre ou cinq. Katlin, elle, avait assisté plusieurs fois à de grandes fêtes où elle avait vu des nuages de ce genre.

Elle eut un soupir.

— Des hélico-porteurs, murmura-t-elle. Il y en a des milliers. Et ils viennent droit sur nous.

— Crois-tu qu'ils vont essayer de nous détruire ?

— Non, fit-elle. Tant qu'Allan est avec nous, non!... Le Comité l'a déclaré déchu, mais aux yeux de tous c'est encore un Premier. Tuer un Premier serait un précédent très dangereux pour le Comité, d'autant plus que la Machine a recommandé de le prendre vivant.

Soudain, son regard s'éclaira.

— Je me demande si... Mais oui !... C'est la suite des quelques mots qu'Allan a dits à la Machine au point 172. Ces engins vont déverser sur la zone des Xhans des tonnes d'iridium!... Et l'iridium est un métal... Je me demande comment les Xhans vont se comporter.

Robi la regardait avec attention.

— N'es-tu pas trop incommodée par eux ? demanda-t-il. — Pas du tout.

— Parce qu'ils s'acharnent sur Allan, fit-il avec un soupir. Pauvre Allan ! Est-ce lui qui est à la base de cet apport massif d'iridium ?

— Oui.

— Alors, tout va bien, dit Robi en riant. Les idées d'Allan sont toujours efficaces. Nous sommes sauvés.

Elle en était moins convaincue que lui, parce qu'elle savait qu'Allan n'avait donné de fausses indications à la Machine que pour prouver que celle-ci n'était pas infallible.

Pourtant, comme Robi recommençait à courir au flanc de la colline, elle le suivit. Ou, du moins, elle tenta de le suivre. Car en moins d'une minute, il fut avéré qu'elle ne pouvait aller aussi vite que lui.

Alors, il s'arrêta de nouveau et, avec un bon sourire, la saisit d'une main et, sans effort, l'assit sur son épaule.

— Pardonne-moi, Katlin... Mais puisque je suis infatigable, pourquoi ne pas en profiter ? Ainsi, nous sommes tous trois si près les uns des autres que, si le Comité veut vraiment Allan vivant, toute cette flotte de mouches ne peut rien contre nous.

Elle ne répondit rien, se contenta de se cramponner à la tête de Robi. Ce dernier avait repris sa course et bondissait, à longues foulées souples, sur la colline dénudée.

Elle eut un frisson et se blottit contre lui.

— Pardonne-moi si j'en ai douté, Allan, murmura-t-elle... Mais tu es vraiment un Insoumis...

... Henrik Second 114, commandant l'escadre d'hélico-porteurs, aperçut bon premier cet étrange agglomérat de trois êtres d'apparence humaine qui s'enfuyait vers l'intérieur de la zone des Xhans. Il volait au-devant de l'escadre. C'était un homme arrogant, quoique volontiers familier avec ses subordonnés, et il posait en principe que le chef doit montrer le chemin.

Il mit aussitôt en marche l'audiovisio, appelant en même temps tous les chefs de groupe.

— Ici, Henrik Second... Modification au plan prévu... Notez : ne déversez pas un gramme d'iridium avant que je n'en donne l'ordre moi-même.

— Très Noble Second..., fit une voix hésitante.

Il reconnut l'objecteur : Gorel Troisième, de la 12^e escadrille. Il eut un sourire mauvais, que l'autre ne vit pas car Henrik n'avait pas branché son propre visio. Gorel paierait ça. Et avant longtemps. Henrik avait horreur des subordonnés qui n'obéissaient pas au doigt et à l'œil, quelles que fussent leurs raisons.

— Je sais, dit-il avec dédain. Le Comité a prévu que les Xhans pourraient exercer sur moi, ou sur vous, un contrôle mental. Mais puisque vous voulez la preuve qu'il n'en est rien, la voici...

Il s'exaltait, frappait du poing sur le tableau de bord de son hélico.

— Je hais les Xhans ! Entendez-vous ? Je les hais ! Je désire que l'on détruise toute cette vermine. Et d'après la Machine, c'est facile : il suffit de larguer nos tonnes d'iridium et de filer avant qu'ils ne captent nos cerveaux. Mais, je vous le répète, je les hais ! Suis-je sous leur contrôle mental ?

— Absolument pas, Très Noble Second, dit Gorel. Il n'y a pas d'exemple qu'un homme soumis aux Xhans dise du mal d'eux. A vos ordres.

— Il y a autre chose, aussi important que la destruction des Xhans : nous devons prendre vivant Allan Premier Douze. Or, si mes yeux sont bons, je le vois là-bas, allongé sur l'épaule d'un autre homme qui court au flanc de la colline... J'ajouterai qu'il porte sur l'autre épaule... Par tous les Dieux ! Une femme... Jamais nous n'aurons une telle occasion de réussite. Ecoutez-moi... Que personne ne franchisse la Route de Verre, sauf..., sauf moi et le..., attendez..., le...

Il avait beau faire appel à ses souvenirs, le numéro de l'hélico lui échappait.

— Qui porte le filet le plus long ? demanda-t-il sèchement.

— Hélico 112, répondit Gorel tranquillement. Escadrille de Jerk Troisième.

De nouveau, Henrik grinça des dents, plus résolu que jamais à « faire sauter » Gorel au tableau d'avancement, sous quelque prétexte.

— Bien. Jerk Troisième, communication directe avec vous. Les autres, arrêtez-vous au-delà de la Route de Verre.

Il était lui-même pratiquement immobile au-dessus de la route, à mille mètres d'altitude environ. Quelques secondes s'écoulèrent, puis une voix obséquieuse dit :

A vos ordres, Très Noble Second.

Sur l'écran, devant lui, il vit Jerk Troisième.

Il ne l'aimait guère. Mais qui aimait-il, sinon lui-même ?

— Vous avez le filet de cent mètres, n'est-ce pas ?

— Oui, Très Noble Second.

— Suivez-moi. Je resterai en altitude. Vous descendrez vers les fugitifs. A une cinquantaine de mètres, vous lâcherez le filet. Une chance inespérée pour nous qu'ils soient groupés tous trois. D'un coup, nous les tenons. Compris ?

— Compris. Mais... Les Xhans ?

Henrik grinça des dents.

— C'est une chance à courir. De toute façon, même s'ils parviennent à vous contrôler, nous déverserons alors nos tonnes d'iridium, et quand ils seront hors d'état de nuire nous vous récupérerons. Vous savez aussi bien que moi que les Xhans sont inoffensifs. Ce sera un moment désagréable à passer, voilà tout. Donc, instructions : vous me suivez. Nous survolons les fugitifs. A mon commandement, vous descendez. Vous lâchez le filet lesté quand vous serez à cinquante mètres, pas avant. Dès qu'ils seront pris, vous relevez le filet... Et vous prenez de l'altitude. Si les Xhans se manifestent dans votre appareil, vous m'appellez à l'audiovisio. Est-ce compris ?

— Parfaitement compris. A vos ordres.

— Bien. Suivez-moi.

Cependant, avant de foncer vers la colline sur laquelle s'enfuyait Robi, Henrik remit en marche l'audiovisio général.

— Ordre à tous les commandants d'escadrille. Nous allons tenter un coup de main, Jerk Troisième et moi. Si nous sommes contraints d'atterrir, franchissez la Route de Verre..., et déversez tout l'iridium sur cette saleté de zone des Xhans. Si ça pouvait tous les faire crever, comme le prétend la Machine, j'en serais ravi. Terminé. A bientôt.

Il fonce vers la colline, précédant l'hélico-filet.

CHAPITRE XI

Sans cesser de courir, Robi, de temps à autre, tournait la tête. L'inquiétude monta en lui quand il constata que deux hélicos s'élançaient au-devant du groupe formidable immobilisé au-delà de la Route de Verre. Le premier était minuscule, vraisemblablement monoplace, l'autre était un hélico-porteur, dénommé aussi hélico-cargo.

— Es-tu certaine, Katlin, qu'ils ne vont pas tenter de nous détruire ?

— Oui, répondit-elle. Oh, oui ! Ils ne peuvent abattre Allan Premier. Mais... Ils peuvent tenter de nous paralyser grâce aux pistolets à radiations...

Robi eut un rire assuré.

— Dans ce cas, aucun risque.

— J'en suis moins sûre que toi, murmura-t-elle. Si les Xhans les laissent nous approcher suffisamment, la dose de radiations sera telle que nous tomberons comme des masses. Peut-être ignores-tu comment cela se passe?... Les ondes cérébrales étant balayées par un champ d'une grande puissance, tout raisonnement, toute sensation disparaissent, et le cerveau n'est plus capable de lancer des ordres moteurs.

— Pour toi, certes, répondit Robi. Pas pour moi.

Et, doucement :

— Tu oublies encore que je suis un robot. Je n'émetts pas d'ondes cérébrales et les pistolets à radiations sont inefficaces sur moi. Allan s'en est assuré. Donc, même si tu es atteinte, je continuerai à vous emporter tous les deux.

Elle ne répondit rien, mal convaincue pourtant. Elle se disait que les deux hélicos n'avaient qu'à les suivre tout en restant à très haute altitude. Dès qu'ils sortiraient de la zone des Xhans, les appareils descendraient et s'empareraient d'eux. Elle ne pensa pas à cette chose si simple : comment s'emparer de Robi ? Les hélicos ne portaient que

des armes à radiations, inefficaces sur les robots. Et, physiquement, Robi était de taille à se débarrasser de vingt hommes solides.

Tout à coup, elle cria. Robi avait cessé de tourner la tête afin de ne point trébucher sur les blocs de rochers qu'il enjambait, mais elle avait continué à regarder les deux hélicos.

L'un d'eux, le plus gros, descendait, droit vers eux. Alors seulement, elle se souvint des démonstrations auxquelles elle avait assisté pendant les fêtes, et elle pensa au filet. C'était si facile ! Une trappe allait s'ouvrir sous l'appareil, une immense filet lesté s'abattrait sur eux... Puis l'engin remonterait, les emportant dans les soutes de l'hélico-cargo. En quelques phrases hachées, elle expliqua cela à Robi qui demanda :

— Quelle est la matière qui sert à fabriquer ce genre de filets ?

— Je ne sais. Mais tu peux être sûr qu'ils sont extrêmement solides et tu n'en viendras pas à bout. Ils sont conçus précisément pour capturer certains robots au..., au mécanisme déréglé...

Elle ajouta timidement :

— Pardonne-moi si je parle de mécanisme...

— Pourquoi t'excuser ? dit-il tranquillement. Il n'y a aucune honte à être une machine, dès l'instant où l'on sent et réagit de façon humaine. Donc, un filet...

Il eut un bref accès de colère et jura d'une façon étrange.

— Par Grognolo!... Un simple filet... Non, ce serait trop bête ! Je ne vois qu'une solution...

Elle n'en voyait aucune, elle !

— Les rochers, fit-il très vite... Vers le sommet de la colline. Ils sont solidement implantés dans le sol, aucun filet ne pourrait les arracher. Nous nous blottirons dans quelque creux...

Il avait cent fois raison ! Dans l'entassement des blocs qui couronnaient la colline, aucun filet ne pourrait les happer.

— Vite ! souffla-t-elle... Il continue à descendre !

L'hélico-porteur n'était guère qu'à trois cents mètres d'altitude. Katlin ignorait à quelle hauteur maximum il pouvait lâcher son engin. Robi obliqua vers le sommet de la colline mais ne put courir plus vite : il devait désormais contourner les rochers.

Du coin de l'œil, l'angoisse au cœur, Katlin épiait l'hélico. Il était juste au-dessus d'eux..., à cent ou deux cents mètres. Et, bien que très lourds, les blocs rocheux n'étaient peut-être pas suffisamment implantés pour résister au filet—

Une trappe commença à s'ouvrir...

— Ici ! cria-t-elle. Contre cette roche... C'est notre seule chance !

Robi obéit aussitôt, se plaqua contre la pierre. Il leva les yeux. La trappe était ouverte, l'hélico immobile au-dessus d'eux... Dix, vingt secondes... Trente...

Soudain, sans qu'aucun filet apparût, l'appareil piqua du nez, revint à l'horizontale puis, lentement, commença à descendre droit sur eux.

Elle eut un frisson et se blottit contre lui.

— Pardonne-moi si j'en ai douté, Allan, murmura-t-elle... Mais tu es vraiment un Insoumis...

... Henrik Second, chef d'escadre, n'avait pas perdu de vue, à l'audiovisio, son subordonné Jerk Troisième qui pilotait l'hélico-cargo. Il y avait un sourire menaçant sur les lèvres d'Henrik. Pour une fois, il allait montrer à ceux du Comité ce dont il était capable. Il n'avait jamais compris pourquoi la Machine s'obstinait à le déclarer « inapte au Comité » alors qu'elle acceptait d'autres Seconds. Pourquoi pas lui ?

— Quelle est votre altitude, Jerk ? demanda-t-il sèchement.

— Cent mètres, Très Noble.

— Descendez encore un peu... Une vingtaine de mètres. Aucun Xhan encore dans votre carlingue ?

— Aucun.

Sur l'écran, Jerk eut un sourire dédaigneux.

— Je suppose que ces sales bêtes se sont attachées aux trois fugitifs. Je descends encore... Quatre-vingt-dix... Quatre-vingt... Les voyez-vous au-dessous de moi, Très Noble ?

— Je les vois. Ils tentent de se dissimuler contre un rocher... C'est stupide.

— Ils ignorent tout de nos nouveaux filets, Très Noble, dit Jerk en riant.

Ces engins étaient fabriqués non d'une seule pièce comme les anciens, mais à l'aide d'une centaine de « poches » plus petites, soudées les unes aux autres. Même dissimulés comme ils l'étaient, Robi et ses amis ne pouvaient y échapper.

— Allez-y, Jerk... Larguez le filet !

Jerk manœuvra la manette qui ouvrait la trappe, tendit la main vers celle qui libérait le filet. Avant qu'il l'ait atteinte, son visage prit une expression béate.

— Jerk ! hurla Henrik Second. Reprenez de l'altitude immédiatement ! Ces saletés de Xhans sont en train de s'assurer votre contrôle mental !

Le sourire de Jerk devenait extatique.

— C'est merveilleux..., balbutia Jerk. Les Xhans sont nos amis, Très Noble... Ils veulent..., que je m'approche d'eux davantage...

— Jerk ! Je vous donne l'ordre de prendre de l'altitude !

— Oui, oui... J'obéis...

Mais ce n'était pas à son chef d'escadre qu'il répondait : c'était aux Xhans. Dans l'ivresse de leur présence invisible, il eut même une réaction mal contrôlée et piqua du nez. Puis, il reconquit son équilibre, continua à descendre lentement...

... Henrik Second avait juré, fou de colère. Et, bien entendu, il fit la seule chose à ne pas faire. (Son impulsivité sans frein était la raison essentielle pour laquelle la Machine l'avait toujours maintenu à des rôles de second plan.)

Il piqua vers son subordonné récalcitrant. Dans le nez de son hélico, il y avait un canon à radiations. Mâchoires serrées, à demi fou de colère, Henrik avait décidé de punir Jerk, ou du moins de le débarrasser de l'emprise des Xhans. Facile : un humain effleuré par les radiations cessait immédiatement de raisonner et d'agir. Il devenait un être inerte que l'on n'avait plus qu'à cueillir — et l'effet des radiations ne se dissipait qu'après plusieurs heures.

L'hélico-cargo descendait très lentement. Henrik voyait encore sur l'écran le visage de Jerk, figé dans une expression bienheureuse. Il grinça des dents.

Il était encore à plus de cinq cents mètres de l'autre quand il tira, en piqué. L'effet fut immédiat. Jerk eut un léger sursaut et ferma les yeux, désormais incapable de coordonner ses mouvements.

Henrik eut un cri de triomphe. Si, comme c'était prévu, Jerk avait branché le navigateur électronique, Henrik pourrait commander à distance l'autre hélico... Il tendit la main vers le tableau de bord secondaire, afin de prendre le contrôle du cargo...

Sa main refusa d'obéir ! Quelque chose s'emparait de son cerveau, s'insinuait dans les replis qui commandaient le raisonnement... Il eut à peine le temps de comprendre qu'il tombait au pouvoir des Xhans.

Son hélico continua à piquer. Il ne disposait, lui, d'aucune commande automatique ou d'aucun pilotage à distance. Il y eut, parmi les rochers de la colline désertique, un impact, puis, une fraction de seconde après, un autre. Et un double jaillissement d'étincelles.

Henrik, chef d'escadre, et Jerk, son subordonné, venaient de s'écraser dans la zone des Xhans.

Presque aussitôt, au-delà de la Route de Verre, suivant les ordres reçus de feu son chef, toute l'escadre s'ébranla afin de survoler le territoire des Xhans et de déverser des tonnes d'iridium.

Il y avait là près de deux mille hélicos.

... Allan avait bougé au moment même où Jerk perdait son contrôle mental. Près du rocher qui les abritait, Robi l'avait allongé à terre, et Allan souleva la tête. Katlin s'en aperçut la première, cria de joie et s'agenouilla près de lui.

— Oh ! murmura Allan... Où sommes-nous ?

Robi le regarda avec attention, et demanda posément :

— Nous sommes toujours chez les Xhans. Que penses-tu d'eux ?

— Quels êtes physiquement répugnants ! dit Allan avec une grimace.

Et, aussitôt :

— Je m'en souviens... L'un d'eux me tenait...

Et j'ai totalement cessé de savoir ce que je disais. Il est parti, semble-t-il...

— Cela s'explique, fit Robi. Regarde !

Il montrait les deux hélicos qui fonçaient vers le sol.

— Le Xhan a senti la présence du métal, en quantité infiniment supérieure à celle que tu portais toi-même. Il t'a abandonné afin de s'emparer des hélicos...

Le fracas des deux appareils qui percutaient les rochers arracha un nouveau cri à Katlin. Allan s'assit, puis, non sans peine, se leva et regarda les deux nuages de fumée qui s'élevaient aux points d'impact tout proches.

— Pauvres diables ! murmura-t-il.

Katlin le dévisageait avec attention.

— Tu ne ressens vraiment plus rien de l'emprise des Xhans ? demanda-t-elle, inquiète.

— Rien. Absolument rien.

Il fronçait les sourcils.

— Je crois que nous n'avons pas suffisamment étudié ce problème. Parce que nous ignorions que les Xhans se nourrissent de métal et souffrent de faim. Mets-toi à leur place. Il y en a un qui rôde, ou deux. Ils repèrent une parcelle de métal, ils sautent dessus. Mais..., ils n'appellent leurs congénères qu'avec réticence. Par contre, si une masse métallique passe non loin de là, que font-ils ? Ils abandonnent leur proie insuffisante et se lancent sur la nouvelle. Et alors, en admettant qu'ils puissent le faire, ils s'alertent entre eux. Le ou les Xhans qui me contrôlaient m'ont abandonné pour s'emparer des hélicos.

— Comment te sens-tu ? Pas de fatigue ?

— Absolument pas. Ils sont incapables de s'attaquer à l'homme, tu le sais, sinon en brouillant sa volonté. Je suis exactement comme j'étais voilà moins d'une heure.

Il eut une grimace pour ajouter :

— Mais je crois que c'est fini pour déguiser mes pensées ! Ils ont dû ronger toute la partie métallique de mon modificateur d'ondes cérébrales...

Les deux hélicos flambaient, à quelques centaines de mètres. Ils n'avaient même pas tenté de s'en approcher. On le savait sur toute la

planète : un hélico qui tombe est un hélico qui flambe..., et pas de survivants. C'était la « rançon du progrès ». Allan avait protesté contre cet état de choses, on lui avait rappelé que, bien que Premier, il n'était que directeur du Centre de Robotique. Brusquement, surgit en lui une des idées qui l'importunaient depuis longtemps. Pour autant qu'il le sût, la Machine recommençait ses notations à partir de Un quand *deux générations* avaient disparu. Or, le vieux Borje Premier était toujours là. Cela revenait à dire que, en deux générations, la Machine n'avait accepté que douze Premiers, Allan étant le dernier en titre. Sur ces douze, combien étaient encore vivants ? Borje devait être l'unique survivant de la première génération. On pouvait admettre que la seconde n'avait compté que six Premiers. Si, ce qui était normal, deux ou trois étaient morts — la mortalité par accidents était de l'ordre de 40 % — il ne restait, sur toute la planète, que trois ou quatre Premiers, en exceptant Borje. Or, jamais, au cours des tests, la Machine n'avait émis la possibilité qu'Allan appartînt au Comité ! Il savait fort bien pourquoi. Il était « asocial », du moins dans une société comme celle-là. L'homme avait disparu. Il restait des fourmis, des esclaves. Mais pourquoi les autres Premiers n'étaient-ils pas nommés au Comité ? La Machine, depuis des années, ne proposait que des Seconds. Pourquoi ? Il eut soudain une idée assez vague de la vérité. De par sa construction, la Machine était tenue de désigner ceux ou celles qui lui semblaient capables de *maintenir ce qui existait*. Mais peut-être, dans ce mécanisme complexe, certains circuits avaient-ils compris que *Von ne pouvait plus maintenir* cette civilisation technocratique. D'où, si l'on pouvait dire, le cas de conscience de la Machine. D'où la mansuétude dont elle témoignait pour certains Insoumis... Oui, il y avait là une idée à creuser, et...

Il se rendit compte tout à coup qu'il raisonnait sans contrainte depuis que le Khan l'avait quitté... Et, allant plus loin, il se demanda si...

— Allan ? Tu rêves ?

Robi se penchait vers lui, inquiet. Allan eut un geste d'excuse.

— Pardonne-moi... J'ai l'impression que je suis moi-même beaucoup plus qu'avant!...

— Prétends-tu que les Khans...

— Non ! Mais je me demande si l'engin que j'avais branché pour modifier mes ondes cérébrales n'avait pas un effet nocif sur mon raisonnement. Quand je revois toutes les sottises que j'ai faites depuis que le Comité m'a mis hors-la-loi!... Oui, je crois que j'étais mentalement diminué par ce minuscule appareil. Il se levait, regardait vers la Route de Verre, palissait un peu.

— Hé ! fit-il... Ils ont mis le paquet, semble-t-il !

Deux mille cargos arrivaient sur la zone des Khans. Allan hésita,

écarquilla les yeux.

— Ce n'est pas possible ! Pour nous, ce serait beaucoup trop... Auraient-ils vraiment été pris à ma ruse ? La Machine leur aurait-elle répété ce que j'ai imaginé pour se débarrasser des Xhans ?

Ni Katlin ni Robi n'eurent le temps de répondre. Le bombardement commençait.

Un bombardement rigoureusement inoffensif, du moins pour les Xhans. Les hélicos, aussitôt qu'ils planèrent au-dessus du territoire, ouvraient les trappes, déversaient de l'iridium. Par centaines de kilos...

Katlin se mit à rire avec nervosité.

— Si tu ne t'es pas trompé, Allan, j'ai l'impression que les mines d'iridium ne sont pas près d'être fermées !

— Elles ne le seront pas, affirmat-il, sûr de lui désormais. Et nous n'avons plus rien à craindre des Xhans, je le présume.

— Comment cela ?

Allan se tourna vers Robi.

— Peux-tu capter quelques pensées des Xhans ?

— Je vais essayer...

Deux ou trois minutes s'écoulèrent. L'iridium tombait toujours de tous côtés, par blocs d'inégales grosseurs, mais il était désormais évident que les pilotes avaient repéré Allan et ses deux compagnons, car ils s'abstenaient de procéder à ce « bombardement » tout près d'eux. Ils avaient évidemment une mission impérative : prendre *vivant* Allan Premier.

— Rien, Robi ?

— Attends... Cela grouille!... Ces appels, des cris... Mais rien que je puisse traduire...

Brusquement, il se mit à rire.

— Ça y est!... Ils s'interpellent les uns les autres... Et ils lancent des appels..., sans doute pour ceux qui sont éloignés... Quelque chose comme « Venez vite ! C'est le paradis ! ».

Allan soupira, regarda de nouveau les hélicos qui, par centaines, continuaient à déverser le métal rare.

— Ça ne sera pas le paradis pour nous, conclut-il. Dès qu'ils auront vidé leurs soutes, ils essaieront de nous capturer. Et les Xhans seront trop occupés avec l'iridium pour s'intéresser aux quelques kilos de métal que comporte un hélico... Je ne vois pas comment nous allons nous en sortir.

CHAPITRE XII

Le « bombardement pacifique » du territoire des Xhans grâce aux réserves d'iridium restera éternellement inscrit aux annales de Mater tant sur le plan militaire que sur le plan social.

Sur le plan militaire, il donnait raison aux dirigeants de l'Etat-Major qui, depuis des dizaines d'années, tentaient de persuader le Comité de ce que la planète ne disposait d'aucune arme vraiment efficace. Sous le prétexte que, de mémoire d'homme, Mater n'avait jamais été envahie par des habitants de quelque autre planète, et que le commerce interplanétaire s'exerçait sans la moindre anicroche, le Comité avait décidé de ne conserver que quelques astronefs pourvus d'un armement atomique, et de bannir les armes nucléaires de la surface du globe. On ne disposait donc plus que de canons et de pistolets à radiations..., mais la preuve en était faite, ils étaient inefficaces sur des êtres tels que les Xhans.

Sur le plan social, le bouleversement entraîné par le bombardement à l'iridium fut plus important encore. Pour la première fois, la Machine s'était trompée. Le Comité l'avait interrogée sur la meilleure façon de neutraliser les Xhans et, cette fois, elle avait répondu : « Déversez tous vos stocks d'iridium... Ce métal est pour eux un poison ». Plus tard, on apprendrait qu'elle avait été abusée par Allan Premier Douze, et qu'elle était conçue de façon à ne pas douter des renseignements que lui communiquait un Premier. Le fait n'en demeurerait pas moins : *on ne pouvait plus se fier à la Machine !* C'était une véritable révolution. Désormais, lorsqu'elle aurait rendu son verdict, on ne cesserait de se demander : « Et si elle part de bases fausses?... » D'où, peu à peu, une tendance, qui se généraliserait, à prendre des décisions sans avoir recours à la Machine. Un véritable bouleversement social. Les gens capables de prendre leurs responsabilités accéderaient aux emplois supérieurs, et l'on verrait bientôt d'énergiques Quatrièmes donner des ordres à des Troisièmes sans ressort.

Tout cela parce qu'on avait déversé de l'iridium sur le territoire des Xhans...

... Les Xhans s'étaient rués avec délices sur ce merveilleux cadeau des humains. En quelques minutes, ils furent tous là, même ceux qui, jusqu'alors, erraient lamentablement, à la recherche de quelque bribe métallique, à l'opposé du point de bombardement.

Leur exaltation était telle que Robi était noyé sous leurs pensées délirantes. A petites phrases hachées, il traduisait à Allan et à Katlin

ce que ressentaient ces créatures d'un autre monde : une joie infinie, ainsi qu'un sentiment de profonde reconnaissance envers les humains qui, enfin, enfin, les arrachaient à la mort.

— Ils pensent que jamais ils ne pourront remercier comme ils le voudraient les habitants de cette planète... Ils mangent... Ils dévorent. Mais, en même temps..., je ne sais comment vous expliquer..., ils décident tous de man if ester leur bonheur, leur reconnaissance... à ceux qui les nourrissent.

— Ah bah ! murmura Allan avec un léger frisson. Pourvu qu'ils ne viennent pas me remercier, moi !... Filons au plus vite.

Non sans quelque amertume, il ajouta :

— Je doute que ce soit utile car les hélicos nous rattraperont facilement dès qu'ils auront terminé de larguer l'iridium. Tu m'as bien dit que tous les Xhans étaient rassemblés ici ?

— J'en ai l'impression, affirma Robi. Je ne comprends pas comment ils ont pu venir si vite.

— L'espace dans lequel ils vivent, fit Katlin, n'a probablement que de lointains rapports avec le nôtre. Ce qui représente pour nous des kilomètres carrés, ce territoire, n'est peut-être pour eux qu'une sorte de vase clos dans lequel ils sont entassés.

Robi avait fermé les yeux.

— Je crois que tu as raison, Katlin. C'est un véritable chœur de gratitude qui s'élève maintenant. Ils disent que... Oh, Allan !... Une telle chose est-elle possible ?

— Qu'y a-t-il ? — Ils dévorent les blocs d'iridium sur le sol, *et en même temps*, ils essaient de prendre contact mental avec les pilotes des hélicos ! Ils s'étonnent de la répugnance qu'éprouvent les pilotes en sentant ramper sur eux ces énormes chenilles... Et cela les navre... Alors...

— Alors ?

— Allan, fit Robi en ouvrant les yeux, je sais désormais pourquoi les Xhans s'emparent de votre esprit, à vous, humains. C'est par affection !

— Quoi ?

— Lorsqu'ils sont nombreux, c'est un jeu de lire leurs pensées. Ils souffrent parce qu'ils sentent qu'ils écoèrent les humains. Alors, par pure gentillesse, ils modifient vos réactions... De façon à ce que vous les accueilliez avec joie. Le monde, pour eux, ne doit être qu'harmonie et bonheur ! ... Et, pour réaliser ce rêve, ils sont en train de s'assurer le contrôle des équipages des hélicos !

Ils regardaient, tous trois adossés au rocher. Le soleil était complètement masqué par la formidable escadre. Mais, lentement, un, deux, dix, cent hélicos commencèrent à descendre, se posèrent à quelques centaines de mètres de Robi et de ses compagnons. D'autres

suivaient... Le nuage s'effilochait. Quelques rayons de soleil passèrent, s'amplifièrent...

L'effet produit était inimaginable. On eût dit qu'un puissant aspirateur balayait un nuage de poussière.

Figés, Allan et ses compagnons attendaient quelque catastrophe... Le cerveau capté par les Xhans, les pilotes n'allaient-ils pas manœuvrer à tort et à travers, s'écraser sur le sol ? Des collisions ne se produiraient-elles pas ?

Il n'y eut rien de tout cela. Cinq minutes à peine s'étaient écoulées qu'il n'y avait plus un seul appareil dans le ciel.

— Les Xhans baignent dans la félicité, dit Robi à voix basse. Ils désiraient que les humains participent à leur bonheur... Voilà qui est fait. Ils continuent à manger...

Avec un petit rire, il ajouta :

— Il semble même que certains goûtent aux parties métalliques des hélicos... Peut-être est-ce plus succulent qu'un bloc d'iridium.

— Partons, dit Allan. Et espérons que, lorsqu'ils seront repus, ils ne tenteront pas de nous atteindre.

Robi le chargea sur une épaule, prit Katlin sur l'autre, si bien que les deux humains purent s'enlacer tendrement au-dessus de sa tête. Puis il se remit à courir, de son allure souple et régulière, s'éloignant de la formidable escadre qui n'avait été qu'un jouet pour les Xhans.

Borje Premier, au nom du Comité, alla interroger la Machine après ce véritable désastre. Il le fit comme il faisait toutes choses : avec la prudence qui, naturelle en lui, s'était fortifiée au cours de plus de cent années d'existence.

On avait, tant bien que mal, ramené du territoire des Xhans quelque deux mille pilotes, et les cadavres d'Henrik Second et de Jerk Troisième. L'opération avait été très longue, car les équipes de secours étaient incommodées par les Xhans qui, désespérément, tentaient d'assurer les humains de leurs intentions amicales. Quand on sentait pendant une ou deux heures ces limaces invisibles qui glissaient sur votre corps, les nerfs finissaient par flancher. Il fallut des tonnes d'eau pour « laver » les secouristes et les pilotes, et les Xhans ne s'en portèrent ni mieux ni plus mal. En réalité, ils n'accompagnaient jamais les humains au-delà de la Route de Verre, et ne subsistaient sur l'épiderme des hommes atteints que quelques tentacules que l'eau anéantissait.

Borje était soucieux quand il entreprit d'interroger la Machine.

— L'opération se solde par un échec complet, avoua-t-il. Machine, tu nous as demandé de déverser sur la zone tous nos stocks d'iridium. Nous l'avons fait. Les Xhans n'en ont pas du tout été affectés. Certains

renseignements semblent même prouver qu'ils sont plus virulents que jamais. Je crains que tu n'aies commis une erreur d'interprétation.

— C'est impossible, Borje Premier, et tu le sais.

— Bien. Alors, cherche les raisons pour lesquelles tu aurais pu nous communiquer une décision erronée.

Il n'attendit guère plus de deux secondes, puis la Machine reprit, impassible :

— Une seule solution : les renseignements que je possédais étaient faux.

— D'où venaient-ils ?

— D'Allan Premier Douze.

Il eut un sursaut.

— Mais Allan avait tout intérêt à t'abuser ! protesta-t-il. Tu aurais dû en tenir compte !

— Je ne le puis, répondit-elle. Je ne suis qu'un ensemble de circuits. Par construction, je dois assimiler les renseignements que me fournissent les Premiers.

Borje était vieux, et peut-être prenait-il ses désirs pour des réalités. Il lui sembla que la voix de la Machine s'était teintée d'ironie. C'était rigoureusement impossible puisque cette voix naissait dans des centres électroniques incapables de la moindre sensibilité.

Il s'accouda confortablement et, comme il le faisait parfois, il se mit à interroger la Machine *en ami*.

— Depuis des dizaines d'années tu me connais, Machine. Je suis le vieux Borje Premier. J'ai vu défiler au Comité des dizaines de Premiers et de Seconds..., et je suis toujours là. Consens-tu à répondre franchement à un homme au bout de son rouleau ?

Il y eut un silence relativement long. Puis, la Machine :

— J'ai dû chercher parmi mes références le sens de « au bout de mon rouleau ». Quant à te répondre franchement, tu sais que je ne puis agir de façon différente.

— Tss, tss ! fit-il, moqueur. Moi, Borje, et je parle en dehors de toute appartenance au Comité, j'ai l'impression que, lorsque nous t'avons demandé ce que nous pouvions faire contre les Xhans, et que tu nous as dit de déverser de l'iridium, tu savais que ce serait inefficace. Oui, ou non ?

— Oui, répondit la Machine.

— Tu n'ignoris pas qu'Allan te racontait des blagues ?

Nouveau silence. La Machine reprit :

— J'ai cherché parmi mes références pour « blagues ». Je savais, en effet, que les renseignements communiqués par Allan étaient erronés.

— Et pourtant, tu en as tenu compte dans les décisions que tu as dictées au Comité !

Nouveau silence. Puis la Machine, tranquille :

— Vous êtes bizarres, vous, hommes. Le Comité m’a demandé. de tenir compte de tous les renseignements que je possédais. Je l’ai fait. S’il avait dit « de tous les renseignements valables », ma réponse eût été différente. Je ne suis qu’une machine.

— Tu le dis ! fit Borje avec un long soupir.

Puis, doucement :

— Machine, je suis Borje Premier, j’appartiens au Comité depuis tant d’années que je ne m’en souviens plus. Ma mémoire est défaillante. Mon esprit donne des signes de faiblesse. Tu ne peux l’ignorer puisque, le Comité étant renouvelable tous les ans, tu me testes chaque année. Pourtant, tu n’as pas cessé de me maintenir au Comité, au détriment d’autres, plus jeunes et plus capables. Dix, vingt, trente fois, je t’en ai demandé les raisons. Tu m’as toujours répondu : « Tu es le plus apte ». Or, je sais que c’est faux. Vas-tu, cette fois, me répondre franchement ?

— Je ne puis mentir, dit la Machine. Tu le sais. Je te répète que tu es le plus apte à assumer tes fonctions.

— Mais je suis vieux, las... J’ai franchi le cap des cent ans !

— Borje Premier, répondit la Machine, en cent ans d’existence tu n’as pas accumulé la million-nième partie de l’expérience que j’ai. Tu es le vieux Borje, je suis la vieille Machine. Le monde a besoin de moi et il a aussi besoin de toi.

— Pourquoi ? demanda Borje, stupéfait.

— Parce que, répondit la Machine, depuis des années et des années, j e cherche désespérément, des humains dignes de ce nom. Mes circuits m’indiquent que, fort probablement, nous avons commis une erreur. Nous nous sommes attachés à la technicité avant tout... Mais il y a autre chose dans le bonheur humain.

Borje ne répondit rien, ses propres méditations lui avaient appris cela depuis longtemps.

— Pourquoi n’as-tu pas exposé ces choses-là au Comité ? demanda-t-il.

— Parce qu’on ne me l’a jamais demandé, répondit la Machine. En outre, mes circuits supposent que le Comité décréterait que mon fonctionnement est anormal. Crois-moi, Borje Premier : toi seul peux comprendre et c’est pourquoi je t’ai maintenu au Comité à chaque test annuel. La civilisation actuelle ne débouche sur rien. Elle forme des êtres qui ont nom d’hommes, mais qui ne savent que s’incliner. Or, si l’homme, d’animal qu’il était, est devenu ce qu’il est, c’est précisément parce qu’il a refusé de s’incliner. Mon rôle est de sauver l’humanité..., sans trop de catastrophes. C’est pourquoi tu es toujours au Comité, Borje.

— Et c’est pourquoi tu favorises Allan ! fit-il, rêveur.

— Oui. Mais je ne le favorise, comme tu dis, que dans la faible

limite que vous me laissez. Il faut que votre mode de civilisation change. Et moi, Machine, je ne puis le modifier. Voilà ce que me dictent certains circuits.

Le vieux Borje se mit à rire.

— Machine, dit-il tranquillement, sais-tu que tu es une Insoumise ? Que, en suivant les décisions que tu prends généralement pour les Insoumis, on devrait te transférer sur la planète Maudite ?

— Oui, je le sais, fit la Machine.

Elle ajouta de sa voix impersonnelle :

— Mais c'est impossible, et certains de mes circuits prétendent qu'ils le regrettent. *Je ferais là-bas un merveilleux travail..., avec des hommes, des vrais.*

CHAPITRE XIII

— Ce que je ne comprends pas, fit Roblar Troisième, c'est pourquoi le Comité a permis que vous arriviez jusqu'à Lamara.

Debout près de la porte, il secouait la tête, soucieux. Allan et Katlin se levaient en bâillant. Robi, assis dans un bon fauteuil, la tête renversée sur le dossier, paraissait somnoler. Simple illusion, bien entendu : un robot n'a jamais besoin de prendre du repos.

Ils étaient arrivés au milieu de la nuit chez Roblar, assistant-pilote sur une ligne régulière, et chef clandestin des Insoumis de la base de Lamara. Roblar avait la quarantaine et, s'il n'avait pas hésité à accorder l'hospitalité aux fugitifs après avoir reconnu Katlin, il paraissait plutôt réticent.

— Le Comité a beaucoup de travail, avec l'escadre immobilisée sur le territoire des Xhans, dit Katlin.

— Une escadre immobilisée chez les Xhans ? s'exclama le pilote. Mais l'audiovisio n'en a rien dit !

— Tu parles ! répondit Katlin avec lassitude. As-tu un bon cerveau, Roblar, et sais-tu t'en servir ? Je te l'ai dit voilà quelques heures, Allan Premier et moi, ainsi que Robi, nous avons échappé à plus de deux mille hélicos qui ont été contraints à atterrir chez les Xhans. Cela donnera de l'occupation au Comité !

Elle peignait ses cheveux courts, grimaçant devant le miroir. La fatigue creusait ses traits. Allan, passant près d'elle, lui sourit, et si elle remarqua qu'il avait l'air très las, elle ne l'en jugea pas moins séduisant. Davantage, peut-être. Sans doute était-ce la même chose pour elle. Elle revint alors vers Roblar et demanda :

— Nous ne t'encombrerons pas pendant longtemps. L'essentiel pour nous est de fuir très vite, pendant que le Comité s'occupe des hélicos.

Elle vit s'éclairer le regard de Roblar.

— Je crois que c'est pour vous la meilleure solution, en effet, dit-il. Et c'est relativement facile : la base n'est pas encore complètement bouclée.

— Bouclée ? répéta Allan avec un sursaut. Que veux-tu dire ?

Roblar appuya sur un bouton. Les rideaux s'ouvrirent aux fenêtres, démasquant un beau soleil. Il logeait au sixième étage. Il fit un signe, invitant Allan et Katlin à s'approcher et, tout en bas, montra des groupes de Noirs qui marchaient, poussant devant eux de petits chariots sur lesquels s'entassaient des appareils qu'Allan reconnut aussitôt.

— Des détecteurs de vie ! murmura-t-il. Si je comprends bien, ils vont entourer la base d'une barrière impossible à franchir sans donner l'alarme ?

— Evidemment.

— Mais d'où sortent tous ces Noirs et tous ces appareils ? Je croyais qu'il y avait peu de Noirs sur les bases, le personnel étant très soigneusement choisi.

Roblar se renfroigna.

— Il paraît que la Machine a décrété qu'il y avait beaucoup d'Insoumis à Lamara. Et, sans en être certain, j'ai l'impression qu'elle a ajouté que vous alliez vous y réfugier. A peine étiez-vous arrivés que des centaines de Noirs ont commencé à envahir la base. Ordre a été donné de ne pas quitter Lamara sous peine des sanctions les plus graves. En outre, tous les vols ont été suspendus jusqu'à nouvel avis.

Il grimaçait.

— Comprenez-vous pourquoi j'ai cette tête maussade ? Il est évident que le Comité entreprend un contrôle très sévère après les révélations de la Machine. D'un instant à l'autre, quelques détecteurs blancs arriveront et passeront d'appartement en appartement. Ils auront tôt fait de déceler les Insoumis. Vous savez pourquoi : si nous établissons un contrôle mental, ils nous arrêtent. Et si nous ne l'établissons pas, ils lisent en nous notre haine envers le Comité et la civilisation actuelle. C'est l'affaire de quelques heures. C'est pourquoi je vous répète : avant que vous ne disposiez plus d'un seul allié ici, fuyez !

— Et pourquoi ne fuyez-vous pas vous-même ? demanda Allan.

L'autre haussait les épaules.

— Et où aller ? Il n'y a pas une seule fusée interplanétaire en état de marche, les Noirs y ont veillé dès leur arrivée. Quant à quitter la base en hélico, dès que nous décollerions, ils se lanceraient à nos trousses. Leurs engins sont beaucoup plus rapides que les « tourisme ». A pied ? Nous serions repérés avant d'avoir parcouru un kilomètre hors des limites de la base !

Allan hochait la tête.

— Je voulais vous l'entendre dire, Roblar. Il est impossible de sortir d'ici, et pourtant vous nous demandez de le faire.

Roblar ouvrit la bouche afin de protester, puis comprit le sens de la réflexion d'Allan.

— Oui, fit-il... Oui, vous avez cent fois raison. Mais que faire d'autre ? Dans moins de deux heures, la base sera entourée d'une ceinture de détecteurs-vie et toute fuite sera impossible.

Un long silence plana. Presque timidement, Roblar demanda :

— Vous espériez pouvoir quitter Lamara dans une fusée, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Puis-je savoir où vous pensiez vous réfugier ? Les Insoumis sont traqués sur toutes les planètes !

— Sauf sur la Planète maudite, répondit Allan.

Bouche bée, Roblar le dévisageait.

— Voulez-vous dire que vous alliez tenter d'atteindre la Planète maudite ?

— Oui.

— Je ne comprends pas.

Il s'expliqua, très vite :

— Pour les Insoumis, et à plus forte raison pour vous, Allan Premier, le châtiment suprême est la déportation là-bas. Donc, que risquez-vous à vous laisser capturer par les Noirs ?

Allan fit la grimace.

— Il y a deux petites choses que vous oubliez. D'abord que, sur ordre du Comité, on a l'intention de modifier mon cerveau chirurgicalement..., et je n'y tiens pas ! Ensuite que, si nous sommes pris, le robot humain que j'ai créé, et que voici, sera tout simplement détruit. Et je n'y tiens pas davantage.

Nouveau silence. Puis Allan, soucieux :

— Etes-vous sûr que l'on ne peut remettre en marche aucun appareil ?

— Sûr et certain. Tous les réservoirs d'énergie ont été vidés, et le carburant placé sous le contrôle de la Machine. Impossible de s'en procurer une goutte.

— La Machine ! fit Allan, rêveur. Encore elle ! Pourtant, elle m'a toujours aidé, et c'est elle qui m'a suggéré de me réfugier sur la Planète maudite... Oh ! j'en aurai le cœur net. Où est votre audiovisio ?

Roblar tendit la main vers l'angle de la pièce. Au moment où Allan se dirigeait vers l'endroit indiqué, Robi prit la parole, sans bouger, toujours affalé dans un fauteuil.

— Allan ? Il y a certains rapports entre la Machine et moi, n'est-ce pas ?

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien!... Je n'ai jamais eu recours à elle, mais, si j'ai bien compris, c'est un mécanisme délicat et compliqué, comme le mien ?

C'est Katlin qui répondit avec une sorte de tendresse :

— La Machine n'est qu'un mécanisme, Robi. Tu es, toi, bien autre chose.

Il se mit à rire et répondit avec amusement :

— C'est curieux que vous, humains, vous ayez toujours peur de me gêner ou de m'irriter en me rappelant que je ne suis qu'un robot. J'en ai pleinement conscience, et n'en souffre nullement. Mais peu importe. Allan, dis à la Machine que moi, Robi-robot, je lui lance un défi. *Puisqu'elle nous tend un piège, dis-lui que je saurai l'éviter.*

— Un piège ? Personne n'a parlé de piège !

— Moi, Robi, j'en parle. Voyons, Allan... La Machine savait que nous étions sur le territoire des Xhans, que nous allions à Lamara. Il nous a fallu cinq heures de marche depuis que nous avons quitté la zone des Xhans pour atteindre la base. Crois-tu que la Machine n'aurait pas pu nous faire arrêter à ce moment-là ? Ne me dis pas qu'elle ne disposait plus d'hélicos : elle en a trouvé pour transporter des Noirs ici. Mais non, au lieu de nous prendre en chemin, elle a décidé de bloquer Lamara *dès que nous y serions*. Et pourquoi, sinon parce qu'elle a..., je ne trouve pas d'autre expression..., *une idée derrière la tête* ? Dis-lui que moi, Robi, j'ai percé son jeu. Et que je saurai me méfier.

— Eh bien ! mais..., fit Allan, surpris.

Dans l'excès de sa fatigue, et surtout après que les Xhans avaient eu pris possession de son esprit, il se sentait intellectuellement affaibli. Mais ce que venait de dire Robi ne manquait pas d'éveiller en lui certaines résonances... Oui, Robi avait raison, la Machine aurait pu les faire arrêter avant qu'ils n'arrivent à la base de Lamara.

Pensif, il mit en marche l'audiovisio, forma le quintuple zéro. L'écran ne s'illumina pas, évidemment, mais dans le son il eut aussitôt la Machine.

— Allan Premier Douze, tu es reconnu. Je t'écoute.

— Machine, j'ai scrupuleusement suivi tes instructions. Me voici à Lamara...

— Je t'avais dit d'aller à Gram, dit la Machine.

— Gram ou Lamara, c'est tout comme.

— Pas pour moi. *A Gram, c'était facile, j'avais tout ce qu'il fallait.* A Lamara, je dois improviser.

— Mais, que veux-tu dire ?

— Je regrette. Il serait trop long de te répondre. Je t'ai dit que ta seule chance de salut, du moins si tu tiens à conserver ton cerveau et ton robot — je ne parle pas de la femme qui t'accompagne et dont

j'ignore toujours le visage et l'identité — c'était de partir au plus vite vers la Planète maudite. Si tu avais suivi mes instructions, si tu étais allé à Gram, vous y seriez déjà tous trois. Ne m'interromps pas, on m'interroge par ailleurs à ton sujet. Je t'aide dans la mesure du possible. Comprends-moi bien : par construction, mes circuits cherchent à protéger ce qui existe. Mais certains en sont arrivés à la conclusion que ta présence est nécessaire sur la Planète maudite. Donc, je désire que tu y ailles..., mais avec ton cerveau intact. Ce n'est pas l'avis du Comité, il veut d'abord modifier ton cerveau. Or, je ne puis que donner des directives au Comité. Il les suit ou non, suivant son humeur. Il va se passer des faits bien étranges, Allan Premier Douze, et j e n'y puis rien, sinon interpréter à ma façon certaines directives. Je ne puis rester plus longtemps avec toi.

Robi, du doigt, touchait Allan à l'épaule.

— N'oublie pas ! demanda-t-il doucement.

— Machine, reprit Allan, Robi prétend que tu pouvais nous faire arrêter avant que nous n'arrivions à Lamara, mais que tu n'as pas voulu le faire. Est-ce vrai ?

— En un sens, oui. Je pouvais vous faire arrêter.

— Et tu ne l'as pas fait ! Pourquoi ?

Il se mordit les lèvres quand il entendit la réponse, parce qu'elle était toujours la même et qu'il aurait dû la deviner.

— Parce qu'on ne me l'a pas demandé, disait la Machine.

Evidemment ! Elle ne pouvait prendre aucune initiative. Si le Comité lui avait demandé : « Que doit-on faire pour arrêter ces Insoumis avant qu'ils atteignent la base ? », elle l'aurait dit. Mais on avait eu recours à elle pour bloquer Lamara et interdire les vols spaciaux, voilà tout.

— Machine, je voudrais encore...

— Je dois te quitter, Allan Premier.

Il y eut un déclic, et l'audiovisio cessa de fonctionner. Robi se mit à rire.

— Elle raconte des blagues, fit-il. Tout le monde sait qu'elle dispose d'une infinité de circuits.

— Ce n'est qu'un mécanisme, Robi, murmura Allan. Elle ne peut mentir.

— Tu parles ! répondit Robi sans cesser de rire. Moi aussi je ne suis qu'un mécanisme... Mais quand j'estime qu'un mensonge est préférable à la vérité, je mens. Question d'appréciation.

Allan le regarda sans répondre. Il se demandait si Robi n'avait pas souffert pendant la traversée du territoire des Xhans. Jamais encore on n'avait envisagé qu'un robot pût volontairement déformer les faits. Mais, à y bien réfléchir, Robi possédait une sensibilité presque humaine. Pourquoi n'eût-il pas été capable de mentir, comme un

humain ?

— Le temps passe, fit Roblar, impatient. Si nous restons ici, je vous l'ai dit, nous sommes perdus. D'un moment à l'autre, la chasse aux Insoumis va commencer. Et d'abord dans les immeubles. Je propose que nous dénichions une cachette valable, puisque vous refusez de quitter la base avant que les détecteurs-vie soient en place.

Allan, Katlin et Robi s'étaient groupés près de la large baie vitrée. Ils regardaient, soucieux, les immeubles dans lesquels étaient aménagés les logements du personnel. Au-delà, gigantesques, les hangars indestructibles où étaient entreposées les fusées.

— As-tu idée d'une cachette ? murmura Allan.

— Oui. Une fusée. Celle que je pilote en second. Je la connais comme ma poche. D'autre part, puisque toutes les fusées sont immobilisées, peut-être les Noirs se contenteront-ils d'une fouille sommaire. La difficulté, c'est pour atteindre le hangar sans attirer leur attention. On pourrait...

— Trop tard, fit Katlin.

Elle avait pâli d'un coup. Penchant la tête par la fenêtre, elle venait de voir un homme vêtu de blanc, escorté par une dizaine de Noirs armés, entrer dans l'immeuble. Elle recula de quelques pas, haletante.

— Un détecteur blanc ! fit-elle. Dans moins de dix minutes, il sera ici !

CHAPITRE XIV

Anéanti, Roblar s'était laissé tomber sur une chaise.

— Rien à faire ! Si nous établissons notre écran mental, le Blanc saura aussitôt que nous refusons de nous livrer à son contrôle, et donc que nous sommes des Insoumis. Si nous ne l'établissons pas, il lira dans nos pensées et ce sera pire encore.

Allan hésita un peu, puis alla vers la porte, l'ouvrit, et passa sur le palier. Il eut un léger frisson. Roblar avait parlé de dix minutes ! Il était loin du compte. Dans deux ou trois minutes, le Blanc et les Noirs seraient là. Car voilà comment ils procédaient. Dès qu'ils avaient atteint le palier du premier étage, les Noirs avaient fait ouvrir les portes. Mais le Blanc, le détecteur, n'entrait pas dans les appartements. Il restait là, la tête basse, attentif. Cela durait dix ou vingt secondes, pas davantage. De toute évidence, il étudiait les pensées qui l'environnaient à cet étage-là. Vingt secondes, puis : « Allons plus haut ». Allan, pensif, revint près de ses compagnons.

— Nous allons peut-être nous en tirer, affirma-t-il. Qu'y a-t-il derrière cette porte ?

— Ma chambre, dit Roblar.

— Allez-y tous les trois. Katlin et vous, établissez votre écran

mental, et ne vous occupez de rien.

— Mais ils vont... Ils vont constater que l'appartement est vide. Et de si bon matin, cela leur semblera étrange !

— Je serai là, cria Allan.

— Mais le Blanc lira dans votre esprit que vous n'êtes pas un pilote ! Que dis-je ? Il saura que vous êtes Allan Premier !

Katlin intervint, les yeux brillants.

— Je devine ce que tu veux tenter, Allan... Oui... Si les Noirs voient un homme ici, ils n'auront aucune raison de supposer qu'il y en a d'autres tout près puisqu'ils ne capteront que tes pensées !

— C'est fou ! s'exclama Roblar. Si le Blanc lit les pensées d'Allan Premier, il...

— Ne vous inquiétez pas. Venez, il est grand temps !

Katlin, Robi et le pilote en second disparurent dans la chambre, refermèrent la porte. Déjà, on entendait des bruits de pas sur le palier.

Un coup brutal secoua la porte.

— Ouvrez !

Allan, l'angoisse au cœur, avait mis en marche l'engin greffé tout contre son cerveau et qui modifiait ses ondes cérébrales. Le malheur, c'est qu'il n'avait aucun moyen pour contrôler son fonctionnement..., et que les Xhans s'étaient acharnés sur ces minuscules fragments de métal. Est-ce que cela marchait encore ? Allan espérait que les Xhans s'attaquaient à la structure interne, pour en absorber on ne savait quoi, qui leur était essentiel, mais qui ne modifiait pas les caractéristiques du métal. Simple hypothèse...

Quand il ouvrit, il avait de la peine à maintenir son contrôle mental tant l'anxiété l'étreignait. Sur le palier, il y avait une dizaine de Noirs, et un Blanc immobile. Les portes des quatre appartements étaient ouvertes et, sur le seuil, on voyait les mines effarées des occupants.

Lentement, le Blanc pivota sur lui-même, pour s'immobiliser devant Allan, sourcils froncés.

— Quelque chose ? demanda un Noir, main sur la crosse de son pistolet.

— Attendez..., fit le Blanc.

Rigoureusement immobile, il sondait les pensées de l'homme campé devant lui sur le seuil. Dès le premier contact, il avait su que cet homme était Cari Troisième 17 825, directeur-adjoint du Centre de Robotique de Zladumir, et qu'il n'y avait en lui que déférence et humilité envers le Comité et l'Ordre établi.

Mais il y avait aussi des interférences... La pensée n'était pas claire. Aussi continuait-il à écouter mentalement, pendant qu'Allan lui souriait, détendu, accoudé au chambranle.

... Pour Allan, c'était une terrible épreuve. Il redoutait que les

Xhans aient détérioré l'engin.

— Cari Troisième, dit le Blanc, il y a quelque chose de trouble en vous. Vous paraissez craindre que l'on ait mis hors d'usage je ne sais quel appareil qui vous appartient. Votre cerveau n'est pas clair.

Cela répondait si parfaitement aux propres pensées d'Allan que ce dernier comprit. Les Xhans avaient provoqué une légère modification dans le fonctionnement du correcteur d'ondes cérébrales, si bien que, quand il pensait fortement à une chose, cela passait à travers son écran mental. Aussitôt, il se dit qu'il pouvait tirer parti du phénomène ;

— Ça m'étonnerait, en effet, si mes pensées étaient claires, dit-il. En passant pour me rendre à la capitale, j'ai voulu revoir le pilote Roblar, un de mes amis d'enfance. Je suis arrivé hier soir, et nous avons fêté ça jusqu'à minuit...

En même temps, il lançait une puissante onde de pensée que l'autre capta à travers le barrage mental.

— Je vois, je vois, fit le Blanc en se détendant. Roblar, votre copain, a repris son service ce matin aux hangars et vous êtes seul ici. Parfait. Il y a encore un peu de brouillage dans votre tête, mais je le comprends si vous avez fait la fête !

Allan lança avec force une nouvelle pensée, car il n'avait pas oublié les soupçons du Blanc. Il imagina qu'il était aux commandes d'un hélico qui passait au-dessus du territoire des Xhans, puis descendait sur la base de Lamara...

Le Blanc se mit à rire.

— C'était donc à votre hélico que vous pensiez ! fit-il, railleur. Quelle idée aussi de traverser la zone des Xhans ! Oui, à très grande altitude, je sais bien... Mais soyez tranquille, si ces saletés-là avaient saboté votre engin, ils vous auraient « eu » également. Or, dans votre tête, Cari Troisième, je ne lis que mépris et horreur envers eux. Donc, votre hélico est aussi sain que vous !

Et, tourné vers les Noirs :

— Tout est correct à cet étage. Voyons plus haut.

— Puis-je refermer ma porte ? demanda Allan.

— Oui.

La porte fermée, Allan colla l'oreille au battant, sans débrancher le correcteur d'ondes cérébrales. C'eût été la pire des sottises, car le Blanc eût été aussitôt alerté.

— C'est tout de même curieux, bougonnait un Noir.

— Qu'est-ce qui est curieux ? demandait le Blanc.

— On n'a pas encore déniché un seul Insoumis !

Ils s'éloignaient. La voix du Blanc devint méprisante :

— Nous avons à peine effectué vingt contrôles ! Vous n'imaginez tout de même pas que les Insoumis sont ici dans une proportion de un

sur vingt ? Sur l'ensemble de la planète, on en compte à peine un sur mille. Or, dans une base comme Lamara, le personnel est soigneusement sélectionné... Au total, il y en a peut-être quatre ou cinq... Mais nous les trouverons !

Allan souriait. Quelques minutes plus tôt, il cherchait une excellente cachette afin d'échapper, lui et ses compagnons, à l'inquisition des Blancs... Elle était là ! L'appartement de Roblar ayant déjà été vérifié, il était probable qu'on n'y reviendrait pas. Ils pouvaient rester là et attendre la fin des fouilles.

Soudain, il se releva, les traits figés. Déjà éloignée, la voix du Blanc venait d'ajouter :

— Notez qu'il faudra vérifier l'esprit du pilote Roblar, qui est actuellement de service aux hangars.

C'était la catastrophe ! D'abord, les Noirs apprendraient que Roblar était au repos chez lui. Ensuite, si un Blanc s'approchait du pilote, ou bien il ne lirait rien dans son esprit et on l'arrêterait séance tenante, ou bien on y lirait la vérité, c'est-à-dire la présence à Lamara d'Allan, de Katlin et de Robi.

Allan courut vers la chambre.

— Vite ! Il faut filer pendant qu'ils sont en haut. Je les ai trompés, mais si l'idée leur vient d'appeler les hangars à l'audiovisio...

Il leur expliqua en quelques mots ce qui s'était passé. Puis, persuasif :

— Nous avons encore une chance. Si j'ai bien compris, ils vérifient les immeubles, étage par étage, et probablement les hangars l'un après l'autre. Ils ne sont pas assez nombreux pour contrôler tout à la fois. Il faut aller vers les hangars, attendre qu'ils en aient vérifié un, *et y entrer ensuite*. Est-ce possible, Roblar ?

— Ma foi, fit le pilote avec réticence, ça dépend des précautions qu'ils auront prises. Mais c'est évidemment la seule solution, donc...

— Donc, en avant !

... A la sortie de l'immeuble, nouvelle alerte ! Deux Noirs étaient postés sur le seuil, adossés au mur près de la porte ouverte. Ils mâchaient on ne savait quoi, probablement du gum mentholé. Il y avait ainsi des modes qui s'établissaient sans que l'on sût comment, tout simplement parce qu'on était accoutumé à singer les autres. Sans doute avait-on appris certain jour que X..., Premier, ou Second, avait cette manie. Il n'en avait pas fallu davantage pour qu'elle fût adoptée par les Troisièmes et les Quatrièmes.

Pour sortir, il fallait passer entre les deux Noirs ! Allan quitta le premier la cabine du monteur, hésita, se retourna vers ses compagnons. Soudain, il comprit qu'ils ne feraient même pas cent

mètres dans la rue, en admettant qu'ils passent sans encombre devant les Noirs. Ils avaient oublié quelque chose d'essentiel...

— On remonte ? fit Roblar à mi-voix, prêt à manœuvrer le monteur.

Les Noirs, tournés vers la rue, ne les avaient pas vus. Allan regardait *le front de Robi*. Il n'y avait pas pensé plus tôt, mais le front des robots était vierge de toute barre. Robi serait repéré par le premier Noir qui le rencontrerait !

Rapidement, il revint dans la cabine.

— Ne bouge pas, Robi...

Tirant de sa poche le crayon qu'il avait utilisé pour lui-même avant de quitter la capitale, il traça rapidement trois barres sur le front du robot. Katlin demanda avec surprise :

— Tu avais conservé ça chez les Xhans ?

— Il n'y a pas la moindre trace de métal, répondit-il. C'est à base de plastique. Maintenant, allons-y..., et formons des vœux pour qu'aucun de ces deux Noirs ne soit vaguement télépathe !

Par mesure de précaution, il avança bon premier. Impossible de rebrousser chemin, ceux qui fouillaient l'immeuble pouvaient admettre que l'on sorte des appartements qu'ils venaient de vérifier, mais non que des inconnus y pénètrent après leur passage. Allan l'aurait parié, les Noirs étaient là pour empêcher que l'on entre, non que l'on sorte.

Près d'eux, il fit, en riant :

— Nous avons notre brevet de bons citoyens et nous allons au travail. C'est d'accord ?

— Ouais ! fit l'un des Noirs avec indifférence. Mais à quelle heure revenez-vous ?

— Pas avant la nuit.

— Alors, ça pourra aller. Tout sera terminé.

Allan passa, suivi des trois autres. Apparemment, aucun des deux Noirs ne possédait de dons télépathiques. Dans la rue, Allan se retourna vers eux.

— Ça va durer jusqu'à ce soir ? fit-il avec incrédulité. A la vitesse où va le Blanc, l'immeuble sera ratissé en dix minutes !

— Oui, Troisième, répondit l'autre. Mais nous tenons à prendre ces saletés d'Insoumis, aussi il faudra attendre que les vérifications soient achevées *partout* avant d'entrer où que ce soit. Ça demandera toute la journée.

Allan fit la grimace.

— Mais nous avons notre travail aux hangars ! objecta-t-il.

Le Noir haussa les épaules.

— Les hangars sont gardés, comme les immeubles. Il vous suffira de vous présenter et de demander à être contrôlés par un Blanc. Après

ça, on vous laissera entrer. Compris ?

— Merci, dit Allan.

Il entraîna ses compagnons dans la rue déserte. Encore un obstacle inattendu. Pour entrer dans les hangars, c'est-à-dire pour s'approcher des fusées, il fallait passer sous le nez des Noirs, qui avaient reçu l'ordre de ne laisser entrer personne sans contrôle d'un Blanc télépathe !

— Ça va mal ! bougonna Katlin.

Ils marchaient côte à côte, entre les blocs d'immeubles. Devant chaque porte, des Noirs veillaient, indifférents. De toute évidence, ils avaient une consigne très stricte : ne pas s'occuper de ce qui se passait dans les rues, mais empêcher d'entrer qui que ce soit.

Allan eut un léger frisson, cette consigne supposait que des Blancs, escortés de Noirs, patrouillaient aussi à l'extérieur des hangars et des immeubles, afin de contrôler ceux qui tentaient d'échapper aux vérifications.

— Je crois que ce sera dur, murmura-t-il.

— Peut-être pas, dit Roblar à mi-voix, si nous avons la chance de dénicher Gorn Quatrième. Si j'avais su que ça se passerait ainsi, je vous aurais déjà conduits chez lui. Mais qui aurait pu deviner !...

CHAPITRE XV

Il regardait, indécis, l'entrée de l'immeuble qu'ils venaient de dépasser. Puis il haussa les épaules et reprit sa marche vers le hangar le plus proche. Il y avait deux Noirs sur le seuil de l'immeuble, et donc on ne pouvait y entrer.

Allan commençait à se demander si quelque policier, intrigué par ces trois hommes et cette femme qui rôdaient dans les rues désertes, n'allait pas les interpellier, lorsqu'il constata que, autour des hangars, ils ne seraient plus seuls. Bien que les fusées fussent interdites de vol sur les conseils de la Machine, toute activité n'avait pas cessé à la base de Lamara. Des gens passaient, l'un poussant un chariot, l'autre portant une pièce de rechange, certains mesurant on ne savait quoi sur le sol.

— Avec un peu de chance, fit Katlin, nous entrerons... Puisque ceux-là sont acceptés, pourquoi pas nous ?

Roblar eut un rire morose.

— Je suis sûr que toutes les entrées sont soigneusement verrouillées, sauf une seule. Et à celle-là veille un Blanc. Si vos pensées sont conformes, vous pouvez passer cent fois devant lui, il ne bronchera pas. Par contre, si vous établissez votre écran mental...

— Allan pourrait donc entrer ? demanda Katlin, rêveuse.

— Probablement, puisqu'il a déjà abusé un Blanc tout à l'heure.

— Je n'en ai pas l'intention, dit Allan. Ecoutez-moi, Roblar... Vous avez parlé d'un certain Gorn Quatrième qui aurait pu nous tirer d'affaire. Qui est-ce ?

Ils continuaient à marcher pour ne pas éveiller l'attention. Roblar répondit à voix basse :

— L'un des trois Blancs chargés de contrôler en permanence les cerveaux de la base. Vous êtes-vous jamais demandé comment il pouvait y avoir ici beaucoup d'Insoumis ? Relativement, bien sûr... Tout Blanc qu'il soit, Gorn est un intoxiqué. Il ne peut se passer de *bachpey*. Il a contracté cette habitude voilà quelques années, sur Planète 4. Or, le *bachpey* est interdit sur Mater. Nous, pilotes, nous parvenons à en rapporter de petites quantités..., et nous les lui donnons en échange de sa neutralité bienveillante.

Robi intervint.

— Croyez-vous que la Machine n'y ait pas pensé ? Votre Gorn Quatrième est certainement entre les mains des Noirs.

— Ce n'est pas sûr, murmura Allan.

Et, avec un rire empreint d'amertume :

— Peut-être ne le lui a-t-on pas demandé ! Il est possible que le Comité ait eu recours à elle pour bloquer la base, sans chercher plus loin. Nous avons là une faible chance, à ne pas dédaigner.

Pensif, il reprit :

— Supposons que Gorn Quatrième n'ait pas été soupçonné. Où pourrait-il être ?

— Chez lui, fit Roblar. Ou bien en train de contrôler les immeubles. Ou bien à l'entrée de la porte d'un hangar.

— Jouons cette carte. Si vous l'apercevez, entraînez-nous vers lui.

... La chance était avec eux. Il leur fallut plus d'une demi-heure pour longer deux des monstrueux hangars, mais alors qu'ils passaient devant la porte du troisième, Roblar souffla :

— Incroyable ! Le voici...

Il y avait un Blanc sur le seuil, l'air maussade. Quelques Noirs se silhouettaient dans l'ombre, derrière lui.

— Venez.

Ils allèrent droit vers l'entrée. D'instinct, Katlin avait rétabli son écran mental. Allan mit en marche le modificateur de pensées. Quant à Robi, il ne fit rien, sinon marcher derrière ses compagnons. Un robot n'a pas à établir d'écran mental, même s'il réfléchit, il ne possède pas d'ondes cérébrales.

Gorn Quatrième reconnut Roblar lorsque celui-ci fut à une dizaine de mètres. Il eût pu déterminer plus vite la personnalité de celui qui s'approchait, mais il avait l'air las, à demi endormi.

— Tiens, Roblar ! fit-il.

Les Noirs, attentifs, se rapprochaient de lui. Le Blanc épousseta

d'une chiquenaude quelques grains de poussière qui souillaient ses vêtements et ferma les yeux à demi.

Il jugeait les nouveaux venus. Pour Roblar, pas de problème, il le connaissait depuis longtemps. Katlin avait établi son écran mental, et donc c'était une Insoumise..., tout comme ce Troisième d'apparence herculéenne qui les suivait. Pas un instant, Gorn Quatrième n'imagina que Robi était un robot. Les robots n'ont pas de barres sur le front, chacun savait cela.

Le plus surprenant, c'était l'autre, qui se tenait près de Roblar. Trois barres. Les pensées de Cari Troisième, sous-directeur du Centre de Robotique de Zladumir, absolument soumis au Comité ! Que faisait-il avec les trois autres, des Insoumis ?

— Bonjour, Gorn, dit Roblar. Nous venons au boulot.

D'un seul regard, parce qu'il avait l'habitude de s'adresser au Blanc, il avait jugé la situation. Gorn Quatrième, tout Blanc qu'il fût, souffrait du « manque ». Manque de drogue, bien entendu. Il s'était si bien accoutumé au *bachpey* que, lorsqu'il en manquait, il n'était plus que l'ombre de lui-même, irritable, incapable de réfléchir sainement. Il était convenu qu'on devait lui en apporter ce matin-là, mais la Machine avait bloqué la base de Lamara, interdisant aussi bien tout atterrissage que tout départ.

Quand il vit Roblar, et surtout quand celui-ci lui adressa certain clin d'œil significatif, il crut qu'on lui apportait sa provision habituelle.

Il y eut un long silence.

— Eh bien, Blanc ? fit l'un des Noirs.

De plus en plus, Gorn Quatrième se demandait ce que faisait là, parmi les Insoumis, cet homme, sous-directeur de la Robotique, entièrement dévoué au Comité. Peut-être était-ce un piège... Mais il avait absolument besoin de *bachpey*.

— Tout est correct, affirmait-il. Ils viennent prendre leur travail ici.

Il ajouta pourtant, pour se ménager une excuse en cas de piège :

— Pourtant, je désire fouiller davantage leur esprit. Laissez-les entrer avec moi dans le bureau.

Il guida lui-même Robi et ses compagnons, les fit entrer, passa derrière eux, referma la porte.

— Merci, Gorn, dit Roblar, soulagé d'un grand poids.

— Quel est celui-là ? demanda le Blanc, méfiant, en désignant Allan.

— Eh bien!... c'est... un ami.

— Avec les pensées qu'il a ? Impossible ! Il ferait modifier le cerveau de tous les Insoumis s'il le pouvait !

Immédiatement, Allan arrêta le modificateur d'ondes, mais sans couper son écran mental. Gorn Quatrième sifflota.

— Je n'aime pas ça, pas du tout ! grogna-t-il.

— Moi non plus, fit Allan en riant... Et je le fais tout de même.

— Un fidèle partisan du Comité n'a aucune raison de *dérayer* devant un Blanc. Un autre que moi aurait déjà appelé les Noirs.

— Allons, allons, Gorn, fit doucement Roblar... Laisse tomber... On est tous des copains, je te l'ai dit.

Le Blanc hésita un peu, puis haussa les épaules et tendit la main.

— Ça te regarde, conclut-il. Si ce type-là vous tend un piège, tant pis pour vous. Moi, je veux bien fermer les yeux... Mais passe-moi le *bachpey*.

— Quoi ?

Regard incrédule de Gorn.

— Tu ne vas pas me dire que tu es venu jusque-là sans m'apporter ce que vous m'aviez promis, toi et tes copains ?

Roblar expliqua avec douceur :

— Tu sais bien qu'il faudra patienter encore, Gorn. Toutes les fusées ont été déroutées vers d'autres bases. La drogue devait arriver ce matin... Elle ne sera là que demain...

Les yeux du Blanc s'agrandirent, parurent manger le haut de son visage.

— Tu veux dire que tu n'as pas la moindre parcelle de *bachpey* ?

— Hélas !

— Et que je devrai attendre jusqu'à demain ? Peut-être après-demain ? Ou, qui sait..., une semaine ?

Roblar ne répondit rien. L'autre se mit à rire, d'un rire saccadé et effrayant.

— Tu sais ce qui m'attend, Roblar, si l'on ouvre une enquête..., et la Machine ne manquera pas de le faire. Je vous ai favorisés pendant des mois... J'ai tout risqué pour vous... Et, maintenant, pour moi, c'est le lavage de cerveau... La destruction de tous mes dons de télépathe!...

Et peut-être, après, la planète Maudite... Désolé, Roblar. Je ne marche plus.

Il avait mis pistolet au poing, un pistolet à radiations, la seule arme existant sur Mater. Mais une arme terrible. Et il s'était adossé à la porte, regard étincelant..., presque fou de colère et de manque de drogue.

— Veux-tu que je te dise ? Tout cela est trop louche. Fermer l'œil sur quelques Insoumis, soit. Mais accepter, sans contrepartie, de laisser entrer ici des gens que l'on ne connaît pas...

Sans l'initiative malheureuse d'Allan qui avait, en entrant, mis en marche le modificateur d'ondes cérébrales, il n'eût sans doute pas agi ainsi. Désormais, il en était sûr, c'était un piège. Rien à lire dans ces esprits protégés par l'écran mental. Mais il en avait lu assez pour

savoir que *l'un d'eux était pour le Comité* ! Le piège n'était pas pour Roblar, mais pour lui. On désirait savoir s'il était fidèle aux institutions en place. Eh bien, on le saurait !

Voilà ce qu'il imagina en une fraction de seconde. Pistolet braqué sur ses visiteurs, il glissa la main gauche derrière son dos afin d'ouvrir la porte du bureau et d'appeler les Noirs.

— Gorn ! tenta encore Roblar. Tu nous perds, mais tu te perds aussi !

— T'inquiète pas, je me débrouillerai.

La porte commençait à s'ouvrir... Robi s'était un peu écarté de ses compagnons et, l'air résolu, avançait vers le Blanc.

— Halte ! fit celui-ci. Un pas de plus et ton cerveau en restera diminué pendant toute ta vie ! J'ai mis la charge maximum...

— Aucune importance, fit Robi.

Il souriait, sûr de lui. Gorn Quatrième prit peur.

— Prends garde, Troisième ! gronda-t-il. Si tu crois que j'hésiterai, tu te trompes !

— Vas-y donc.

Robi était à cinq pas. D'un bond, il s'envola. En même temps, Gorn tira. Le pistolet à radiations n'était pas totalement silencieux. Il émettait un léger bruit étrange, sur une tonalité très élevée. Certaines oreilles humaines ne l'entendaient pas. Katlin, elle, entendit, et cria.

La tête de Robi s'entoura d'une aura violette. Mais, déjà, il était sur Gorn. D'une main, il happa le poignet du Blanc. Pas besoin d'utiliser l'autre : il eût contré quatre hommes avec une seule.

D'un coup, il retourna la main qui tenait le pistolet. Gorn n'eut ni l'idée ni le temps de cesser d'appuyer sur la détente. Le jet de radiations l'atteignit au front. Il y eut une sorte de phosphorescence bleuâtre, et le Blanc, anéanti, tomba lourdement, maintenu par Robi qui l'allongea à terre. Il avait dit : « Ton cerveau en restera diminué pendant toute ta vie », car il avait réglé l'arme sur la dose maximum de radiations. Il ignorait alors que cela s'appliquerait à lui. En fait, il avait désormais perdu tous ses dons de télépathe.

Robi avait saisi le pistolet, sans cesser de rire. Il se tourna vers ses compagnons.

— Je vais neutraliser les Noirs, fit-il.

Roblar gronda :

— Quelle folie ! Ils sont quatre ou cinq..., et bien armés !

— Laissez faire, Roblar, dit Allan. Et, à Robi :

— Vas-y. Si nul ne te voit, nous gagnerons des heures... C'est plus qu'il ne nous en faut. Nous jouons à pile ou face... Pas moyen d'agir autrement.

Robi lui fit un gentil sourire, enjamba Gorn inerte — et qui ne reprendrait pas conscience avant deux ou trois heures, étant donné la

dose des radiations — et sortit.

La porte se referma.

— Je n'aurais jamais cru ça possible ! balbutia Roblar.

— Quoi ?

— Que l'on puisse passer sans dommage dans le flux d'un pistolet à radiations !

Katlin avait posé sa main sur le bras du copilote.

— Parce que vous êtes humain, Roblar. Pas Robi.

Il s'essuyait le front, soupirait.

— Oui... Vous m'avez affirmé qu'il n'est qu'un robot. C'est difficile d'y croire, quand on le voit et quand on l'entend. Je...

Brusquement, il demanda :

— Croyez-vous qu'il neutralisera les Noirs ?

Katlin regarda Allan. Il était allé s'asseoir au fond du bureau, l'air paisible.

— Il fallait que, un jour ou l'autre, Robi entre en scène, fit-il. C'est fait. Je ne sais pas du tout ce que ça va donner... Mais un bon conseil : laissez-le faire. Moi, je sais de quoi il est capable. Peut-être la Machine viendrait-elle à bout de lui... Mais elle ne paraît pas y tenir. Il ajouta, non sans quelque fierté :

— Quant au Comité, il peut faire ce qu'il voudra. *Rien ne peut venir à bout de Robi*, Quand une telle force est lâchée, c'est fini : il est indestructible.

CHAPITRE XVI

Les Noirs avaient été alertés par le cri de Katlin et par la voix au débit précipité de Gorn Quatrième, mais ils n'avaient pu comprendre ce que disait celui-ci. Ils le savaient armé, les autres ne l'étaient pas (les armes étaient réservées aux Noirs et aux Blancs) et donc ils attendirent, à trois ou quatre pas de la porte du bureau.

Celle-ci s'ouvrit. Mais l'homme qui apparaissait n'était pas vêtu de blanc, et portait trois barres sur le front, contre quatre pour Gorn. Cependant, il tenait à la main un pistolet à radiations !

En un éclair, ils furent tous les cinq prêts à tirer. Robi, pourtant, n'avait pas une attitude menaçante, et ils hésitèrent. Il avait refermé la porte derrière lui, sans se retourner, et avait glissé vers l'intérieur du hangar, tout simplement afin que ses amis, dans le bureau, ne soient pas pris dans le rayonnement des pistolets.

— Lâchez cette arme, Troisième ! gronda un des Noirs.

Robi se mit à rire. Parce qu'il était pourvu d'une sensibilité humaine, il se délectait de cette situation inattendue. Bien qu'ils fussent cinq, les Noirs ne pouvaient rien contre lui.

— Pauvres petits Noirs ! dit-il, ironique.

— Lâchez cette arme ! répéta l'autre, furieux.

Lentement, Robi commença à lever le bras de façon à braquer son pistolet sur les policiers.

Les Noirs cessèrent d'hésiter. Ils tirèrent tous à la fois. La tête de Robi s'illumina de violet et, clans la pénombre, c'était hallucinant.

L'un d'eux comprit tout à coup.

— Un robot ! cria-t-il, effaré.

On n'avait jamais vu encore de robot portant des barres sur le front ! On n'avait même jamais imaginé que ce fut possible...

Robi appuya sur la détente, balayant les cinq hommes dans le faisceau des radiations. Il n'y eut pas un cri, pas un gémissement. Ces armes-là étaient vraiment « propres ». On ne ressentait aucune souffrance : on cessait d'exister pendant quelques heures, voilà tout. Ce que Robi avait négligé, c'est que Gorn Quatrième avait poussé au maximum la dose des radiations. Ces cinq Noirs-là seraient mentalement très diminués quand ils reprendraient conscience, et fort probablement, au prochain test, la Machine tracerait sur leur front une ou plusieurs barres supplémentaires.

En un éclair, Robi ramassa les cinq pistolets, les glissa à sa ceinture. Puis il ouvrit la porte. Il souriait.

Roblar aperçut le premier les cinq corps allongés dans l'ombre, et il eut une sorte de sanglot.

— Par Altaïr ! balbutia-t-il. Je n'aurais jamais cru ça possible !

— Prenez ça, fit gentiment Robi en lui tendant l'un des pistolets.

Il en donna un à Allan, un autre à Katlin, qui le dissimulèrent sous leurs vêtements. Il allait agir de même avec les trois autres, mais Allan secoua la tête.

— Inutile, Robi. Ces engins fonctionnent avec de minuscules piles nucléaires et leur durée est pratiquement illimitée. Un seul suffira. Trois, sous tes vêtements, attireraient l'attention.

— Bien, dit Robi.

Il laissa tomber deux des armes près de Gorn anéanti et conserva l'autre.

— Filons ! grogna Roblar. Si quelqu'un entre, il verra les corps des Noirs et donnera l'alarme.

— J'y pensais, fit Robi.

Il sortit. Ils virent qu'il se penchait, qu'il tendait les deux bras vers le sol... Et il revint, traînant les cinq Noirs inconscients. Deux d'une main, trois de l'autre.

— Par Altaïr ! souffla Roblar en s'essuyant le front. Prodigieux !

— Oh ! répondit Allan avec un léger sourire, il pourrait tout aussi bien les soulever...

Robi le prouva. Sans manifester la moindre peine, il leva les bras. Les cinq Noirs, inertes, se balancèrent pendant quelques secondes au-

dessus de sa tête. Il les tenait par le collet, dans ses doigts puissants, comme des pantins.

Puis il les posa à terre délicatement. Il eût pu tout aussi bien les écraser contre le mur, mais, somme toute, ils ne lui avaient rien fait..., sinon tirer sur lui avec des armes comparables pour lui à des pistolets à eau.

Ils sortirent du bureau. Allan referma la porte. Il était temps : deux hommes s'approchaient du hangar, l'un en tenue de pilote, l'autre en costume très strict, qui puait son bureaucrate. Ils étaient sur le seuil avant que Robi et ses amis eussent pu s'éloigner.

— Tiens ? fit le pilote, surpris. Pas de contrôle, ici ?

Allan se mit à rire.

— Si vous y tenez, fit-il en montrant le bureau, le Blanc et les Noirs sont là. Ils viennent précisément de nous contrôler. Allez-y.

Il était tout prêt à les gratifier d'une dose bénigne de radiations de façon à les neutraliser pendant une demi-heure. Mais le pilote haussa les épaules.

— On est déjà entré et sorti plusieurs fois, affirmait-il. D'ailleurs, vous savez bien que le Blanc lit parfaitement dans nos esprits même à travers ce mur.

Robi, plutôt égayé, se dit que le Blanc était bien en peine de lire quoi que ce soit... Mais, bien sûr, il ne répliqua rien.

Ils avançaient dans l'ombre du hangar. Pour l'instant, ils se trouvaient dans un immense garage où, habituellement, on entreposait les hélicos. Il n'y en avait aucun, car, après la débâcle de l'escadre chez les Xhans, la Machine avait dû utiliser tous ceux qui étaient encore disponibles à Lamara. Le garage était immense : trois à quatre cents mètres de long. Katlin et Allan, qui entraient la pour la première fois, avaient la sensation d'être égarés dans un désert.

Loin, on voyait le cercle de lumière du descendeur qui permettait d'accéder aux fusées. Celles-ci, en effet, étaient entreposées sous terre, pour une raison qu'ignorait Robi, mais qu'il comprit assez vite. Car Roblar continuait à parler aux deux autres, et s'adressait au bureaucrate qui portait à la main droite un petit coffret.

— Le service d'hygiène nucléaire ! disait-il. Et vous êtes venus plusieurs fois ? Mais, par Altaïr, que se passe-t-il ?

— Facile à comprendre, maugréa l'autre. Toutes les fusées en instance de départ sont bloquées au moins jusqu'à demain par la Machine. Et peut-être pour plusieurs jours, tant qu'on n'aura pas mis la main sur ces maudits Insoumis.

— Oui. Eh bien ?

— Il y en avait trois qui devaient partir ce matin.

— De ce hangar ? demanda Roblar.

— Oui.

Roblar sifflota longuement, se tourna vers Allan, Katlin et Robi.

— J'ai oublié de vous prévenir, mes amis...

Il s'était immobilisé, les autres aussi. Conscient soudain de la gaffe qu'il venait de commettre. Si Allan, Katlin et Robi ignoraient ce qu'était ce hangar, qu'y faisaient-ils ? Voilà ce qu'allaient aussitôt se demander le pilote et le bureaucrate.

Immédiatement, il fit les présentations.

— Trois compagnons de route de mon dernier voyage, qui n'ont *pas* de chance, dit-il. Ils avaient sollicité l'autorisation de visiter les hangars, et sont venus dans ce but... Juste au moment où on bloque la base ! Comme ce sont des fidèles du Comité, j'ai pourtant décidé de procéder avec eux à la visite prévue.

— Ils ont été testés par un Blanc, n'est-ce pas ? demanda le bureaucrate.

— Et comment ! Chez moi d'abord, puis ici, à l'entrée du hangar.



— De toute façon, dit le pilote, aucune fusée ne peut partir...
Roblar le présentait aux autres.

— Galor Troisième, premier pilote.

Le bureaucrate dit son nom lui-même, maussade.

— Varin Quatrième... Contrôleur au bureau d'hygiène nucléaire.

— Voyez-vous, reprit Roblar à l'intention de ses amis, ce hangar est celui que l'on a réservé à l'expédition des déchets.

— Ah, ah ! fit Allan.

Evidemment, comme tout un chacun, il savait que, après avoir à demi pollué les océans de la planète et provoqué de nombreux accidents avec les fusées de ligne en tentant d'envoyer dans l'espace les déchets radioactifs des usines atomiques, le Comité avait décidé de choisir une planète inhabitée et de l'utiliser comme « dépotoir ». Pendant des dizaines d'années, on avait envoyé là-bas tous les déchets, à l'aide de vieilles fusées sacrifiées.

Bien que cet étrange bombardement « pacifique » se produisît toujours au pôle même de la planète, l'apport de substances encore radioactives avait été tel que le taux de radioactivité atmosphérique s'était élevé dans de considérables proportions.

Au point que le Comité, guidé par la Machine, avait décrété qu'il était désormais interdit de s'en approcher, et plus encore d'y atterrir. Trois fois la dose limite de radiations supportables pour un être humain sans qu'il s'ensuivît une modification de ses gènes héréditaires !

Ce dépotoir avait été baptisé « Planète maudite » et c'était là que l'on envoyait les Insoumis. Leur existence même n'était guère menacée à la condition qu'ils ne s'approchent pas du dépôt « d'ordures ». Mais leur descendance serait monstrueuse. C'était scientifique, évident.

Allan réfléchit à tout cela en une fraction de seconde. Le Comité, et même la Machine, avaient décidé de l'envoyer sur la planète Maudite. Il ne demandait qu'à y aller, parce qu'il avait sa propre conception de l'effet nocif des radiations. Et même à y aller avec Katlin.

Mais certainement pas au milieu des déchets radioactifs que transportaient les fusées-poubelles !

— Voyons, dit-il doucement, je n'y connais pas grand-chose. Que recherchez-vous avec votre boîte ?

Il désignait l'engin que le bureaucrate portait à la main.

— Le taux de radioactivité, répondit l'homme d'un air important. Les fusées ne sont pas conçues pour rester ici pendant longtemps, les blindages laissent à désirer... Bref, je mesure le taux de radiations, et je le communique à la Machine. S'il se révèle trop important, je ne doute pas de ce qu'elle donnera l'ordre de lancer les fusées-poubelles vers la Planète maudite.

— Et..., à votre avis, la marge de sécurité est-elle dépassée ?

Le bureaucrate prit un visage de bois et ne répondit pas.

— Allons, allons, fit le pilote en rigolant. Quel danger y a-t-il à révéler que ces fusées doivent partir avant la nuit, sans quoi le hangar tout entier sera contaminé ?

— Diable ! A ce point-là ?

— A ce point-là, en effet, fit l'homme des bureaux, solennel. Et je n'en ai inspecté que deux. Reste la troisième.

Robi appuya sur le bras d'Allan, éludant la réponse de celui-ci.

— Pourquoi ne faites-vous pas vos mesures toutes en même temps ? demanda-t-il. Roblar a dit qu'il y avait trois fusées. Vous auriez pu les contrôler toutes les trois, puis rapporter vos renseignements à votre bureau et à la Machine. Sans revenir ici.

— La Machine ne le veut pas, fit l'homme.

Il ajouta avec une sorte de désarroi :

— Je ne sais pas pourquoi. Nous avons toujours procédé comme vous le dites. Tout contrôler, puis rapporter les renseignements. Cette fois, la Machine veut que nous opérons fusée après fusée. Elle a ses raisons. Elle ne se trompe jamais.

— Tu parles ! fit Robi.

Il regretta aussitôt son exclamation sceptique.

— Je veux dire par-là que nul ne sait ce que pense la Machine.

Il y eut un temps de silence, très bref, pendant lequel Allan regarda Robi et Katlin. Ils avaient tous trois la même désagréable sensation, la Machine cherchait à gagner du temps jusqu'à ce qu'on les ait retrouvés tous les trois.

— Je serais curieux de voir comment vous procédez, dit enfin Allan au bureaucrate. Nous permettez-vous de vous accompagner ?

— Pourquoi pas ? Une seule recommandation : restez derrière moi. Je me fie au compteur de radiations. Il est prévu que la radioactivité est dangereuse jusqu'à une certaine distance des fusées. Si le compteur est d'accord, parfait. Sinon, je transmets mon rapport à la Machine. Mais, en aucune façon, il ne faut s'approcher plus que je ne le fais.

— Je n'en ai aucune envie ! s'exclama Allan.

D'un geste très tendre, il prit Katlin par les épaules et murmura :

— Je tiens à ma descendance !

— Bravo, bravo } fit le bureaucrate en souriant.

Ils continuèrent à avancer vers le descendeur. Allan avait pris Roblar un peu à l'écart et, dans un murmure :

— Est-il vraiment impossible de s'enfuir dans l'une de ces fusées ?

— Vous êtes fou ! répondit Roblar avec terreur. A trente mètres, vous seriez bon pour l'hôpital.

— Mais dans une fusée *vide* ?

— Il n'y a pas de fusée vide, fit Roblar. Vous n'avez pas compris ce que je vous ai dit. Elles sont sacrifiées, et s'écrasent quand elles prennent contact avec la Planète maudite. Aucune ne revient. Jamais. Comment le pourrait-elle, puisqu'il n'y a personne à bord ? D'ailleurs, la radioactivité des parois serait telle que...

— Merci, fit Allan, plus préoccupé que jamais.

Il avait la sensation que la Machine les poussait vers ces fusées-là, chargées de déchets nucléaires, et dans lesquelles aucun homme ne pouvait prendre place.

Avec les autres, il prit place dans le descendeur. L'engin commença

à s'enfoncer sous le hangar.

Ils n'avaient pas fait vingt mètres que, de tous côtés, retentit la voix impersonnelle de la Machine :

— Attention, attention ! L'Insoumis Allan Premier Douze, déchu par le Comité, et qui tente de quitter la planète avec une femme et un robot, est à la base de Lamara. Ils viennent d'entrer dans le hangar n° 3 et sont armés. Tout citoyen digne de ce nom se doit de les mettre hors d'état de nuire. Attention, attention...

La Machine répétait son avertissement, qui résonnait sur toutes les surfaces métalliques ou plastiques de la cabine du descendeur. Pendant une fraction de seconde, Allan se demanda pourquoi elle donnait l'alarme. On avait pu découvrir Gorn Quatrième et les Noirs, mais de là à deviner que c'étaient Allan et ses amis qui... Sot qu'il était ! Ce ne pouvait être qu'eux. La Machine raisonnait logiquement. Pour se débarrasser d'un Blanc et de cinq Noirs, il fallait un robot..., le plus perfectionné des robots.

La cabine descendait toujours. Katlin était livide. Le bureaucrate dit tranquillement :

— Je n'ai jamais compris ça. Comment un homme, fut-il Premier, peut-il se jouer de toutes les forces du Comité ?

— C'est en effet étrange, répondit Allan.

L'autre regardait les trois barres sur son front, puis celles sur le front de Robi. Tout son passé bureaucratique lui enseignait qu'un Premier n'avait qu'une barre, et un robot aucune. Il n'en démordait pas. Ce simple fait leva en lui tout soupçon.

Par contre, Galor Troisième, premier pilote, commençait à froncer les sourcils. Il n'avait pas encore imaginé que l'on pût ajouter des barres sur un front, mais...

— Hé, grommela-t-il. Allan Premier Douze, une femme, un robot...

Il se tut. La cabine du descendeur s'immobilisait au fond de l'étage aux fusées.

CHAPITRE XVII

— Attention, attention ! reprit la Machine, et sa voix résonnait de tous côtés, sur toutes les surfaces métalliques ou plastiques...

Ils sortaient de la cabine, émergeant dans un hall immense éclairé par une lumière diffuse qui provenait on ne savait d'où.

Allan eut un léger tressaillement. Devant lui, à une trentaine de mètres, il apercevait la partie supérieure d'une fosse béante, cylindrique. Il savait ce qu'était cette fosse : le point de départ d'une fusée à déchets nucléaires. Depuis beau temps on ne lançait plus les astronefs de la surface du sol. Il était beaucoup plus simple de les enterrer jusqu'à hauteur de l'habitable.

Mais, dans cette fosse-là, il n'y avait rien. Par contre, à droite et à gauche, la partie supérieure de deux fusées émergeait d'une dizaine de mètres.

La Machine s'était tue. Sans doute absorbait-elle de nouvelles instructions du Comité, qu'elle allait diffuser d'une seconde à l'autre. Allan fit quelques pas vers la fusée de droite...

— Hé ! glapit Varin Quatrième, contrôleur au bureau d'hygiène nucléaire. Prenez garde ! Pas un pas de plus... J'ai vérifié celle-là. A dix mètres, les radiations seraient mortelles à brève échéance.

Allan se figea. Il ne remarquait même pas que Galor Troisième le dévisageait avec insistance. Il pensait à ceci : bon gré mal gré, la Machine devrait sous peu se débarrasser de cette fusée, et probablement des deux autres, dont la radioactivité devenait menaçante. Malheureusement, on ne pouvait en profiter. Robi seul eût pu y prendre place sans dommages.

Encore eût-il été écrasé à son arrivée sur la Planète maudite, car étant donné l'utilisation que l'on faisait de ces fusées-là, le pilotage automatique était réduit à sa plus simple expression. L'engin était, certes, dirigé vers le pôle de la planète mais, à l'entrée dans l'atmosphère, le freinage était très rudimentaire.

— Attention, attention ! reprit la Machine. Je vais diffuser un avertissement très important...

De nouveau, elle se tut. Pourquoi ce silence ? Pourquoi attendre ainsi ?

Galor Troisième, premier pilote, se rapprochait d'Allan qui n'y prit pas garde. Il y avait sur son visage une expression d'intense incrédulité, mais ni Katlin ni Robi ne s'en aperçurent, car ils regardaient tous Varin le bureaucrate qui, tenant devant lui la boîte carrée ornée d'un cadran, se rapprochait peu à peu de la troisième fusée, celle qu'Allan avait aperçue en dernier lieu.

Et, tout en s'approchant d'elle, il grognait à voix haute :

— Inadmissible ! Que se passe-t-il ?

— Qu'y a-t-il ? demanda Allan.

L'autre haussait ses épaules étroites et bougonnait :

— Pas la moindre trace de radioactivité ! Inadmissible!...

— Votre engin est peut-être détraqué ? suggéra Katlin.

— Non. Absolument pas. Je perçois encore la très légère radioactivité des deux autres fusées, mais celle-ci est inerte. Oh ! j'en aurai le cœur net.

Il n'était plus qu'à dix pas de l'engin, s'en approchait encore ! D'un geste très rapide, Galor Troisième, premier pilote, tendit le bras et, du bout du doigt, frotta le front d'Allan.

— C'était donc ça ! gronda-t-il.

Il regardait le bout de son doigt, taché de gris, et le front d'Allan.

Sur trois barres, deux avaient été déformées par le frottement et s'étaient étalées sur un demi-centimètre de large !

— Vous êtes Allan Premier Douze ! souffla-t-il, abasourdi.

Allan n'eut pas le temps de répondre. La Machine répétait, assourdissante :

— Attention, attention ! Avertissement... Hangar 3 de la base de Lamara. Ceux que recherche le Comité ont utilisé le descendeur et se trouvent actuellement près des fusées à déchets. Je demande à toutes les forces du Comité de les bloquer là et d'utiliser les pistolets à radiations pour les mettre hors d'état de nuire.

— Allan Premier Douze ! répéta Galor, stupéfait.

Déjà, la Machine reprenait :

— Attention, attention ! Le robot créé par Allan Premier Douze est absolument insensible aux radiations. Procurez-vous des filets spéciaux indéchirables. Surtout, ne lui laissez pas utiliser de nouveau le descendeur. Ils sont tous bloqués et ne peuvent fuir.

Galor eut un élan pour se précipiter sur Allan mais Robi, d'une chiquenaude, le projeta sur le sol. En même temps, le robot mettait pistolet au poing.

— Ne m'obligez pas à vous paralyser, dit-il en riant. Je suppose que ce doit être très désagréable..., et vous n'en reviendriez pas tout à fait intact.

Le pilote ne tenta même pas de se relever. Il regardait le pistolet en battant des paupières, absolument ahuri. C'était bien la première fois qu'il voyait un robot muni d'une telle arme !

— Robi, fit Allan très vite... Démolis le descendeur. Que ceux d'en haut ne puissent plus l'utiliser.

— Je vous l'interdis ! cria le bureaucrate.

Il était parfaitement ridicule, sa boîte cubique à la main, le menton relevé en un geste de défi. Comme Galor, profitant de cette intervention et du fait que Robi revenait vers le descendeur, tentait de se relever, Allan mit pistolet au poing et menaça :

— Robi vous l'a dit : si l'un de vous deux fait mine de résister, une bonne dose de radiations lui en ôtera l'envie.

— Vous n'avez pas le droit ! gronda le contrôleur.

Allan haussa les épaules.

— J'ai tous les droits, affirmait-il, dès l'instant où votre civilisation m'a mis pratiquement hors-la-loi. Et pourquoi observerais-je des règlements dont je ne puis bénéficier ? Roblar ? Prenez votre arme et vérifiez le vérificateur. Je me charge du pilote.

— Vous êtes fou ! dit Galor Troisième. Pas la moindre chance d'en réchapper. Ecoutez... Là-haut...

Au-dessus d'eux, très haut, on entendait des clameurs. Il y avait bien une centaine de Noirs qui se précipitaient, obéissant à la

Machine.

— Erreur, fit Allan. Nous avons une chance ».

Il se tut. La Machine reprenait :

— Attention, attention!... Dans la soute de lancement, il y a trois fusées à déchets radioactifs. Notez que, si deux d'entre elles sont déjà chargées, et donc mortelles pour tout humain qui s'en approcherait trop, *la troisième ne l'est pas. C'est un engin au rebut, mais encore utilisable. Elle n'a été livrée à la base qu'au moment même où j'ordonnais que l'on transvase le carburant, de sorte que ses réservoirs sont encore pleins. Il se pourrait que ceux que vous cherchez tentent de l'utiliser afin de quitter la planète.*

— Prenez garde ! cria Roblar.

Il avait la fausse impression qu'Allan avait cessé de surveiller le pilote. Celui-ci s'était relevé d'un bond et fonçait. Allan, sans hésiter, tira. Galor Troisième roula à terre en grimaçant, puis cessa de bouger. Allan n'avait réglé que sur une dose minime et le pilote ne risquait aucune modification dans son cerveau. Mais il reprendrait conscience dans une vingtaine de minutes.

Allan se tourna aussitôt vers Varin Quatrième, mais ne put que constater que le bureaucrate gisait sur le sol, déjà paralysé. Roblar avait tiré sur lui quand Allan tirait sur Galor.

— C'est la meilleure solution, dit Roblar. Il n'aura aucun mal et il ne nous gênera pas.

Et, très vite :

— Avez-vous entendu la Machine ? Cette fusée, derrière vous, n'a pas encore été contaminée par les déchets radioactifs... Et ses réservoirs sont pleins de carburant ! Je suis pilote, ne l'oubliez pas !

Katlin s'était rapprochée d'Allan.

— Il a raison, murmura-t-elle. C'est notre dernière chance.

Allan regarda au-dessus d'eux la masse sombre que formait le sol du hangar.

— Et ça ? fit-il. Il faudrait d'abord faire coulisser les panneaux permettant l'envol. Or, les commandes sont là-haut.

— Venez ! gronda Roblar en les entraînant vers la fusée. Vous vous trompez, Allan. Pour éviter toute erreur d'interprétation, les panneaux d'ouverture sont commandés aussi bien de l'intérieur de l'appareil ! Mais d'une seconde à l'autre la Machine peut y penser..., si elle n'y a pas déjà pensé!...

Ils couraient. Quelqu'un les rattrapa au moment où ils bondissaient dans le sas d'entrée : Robi.

— Ça y est ! J'ai bien rigolé...

— Comment ça ?

— J'ai disloqué tout le mécanisme du descendeur. D'en haut, ils me mitraillaient avec leurs pistolets... Tellement furieux qu'ils ne

criaient même pas !

Avec douceur, Katlin demanda :

— Tu ne ressens vraiment rien quand les radiations te frappent ?

— Si..., ça me chatouille un peu ! répondit-il en riant. Ce n'est pas désagréable.

Il entra derrière les autres, étudiait avec curiosité le sas que l'on n'avait aucune raison d'utiliser sur la planète.

— Qu'est-ce que c'est que ce petit réduit ?

— Cela sert à revêtir où à enlever les combinaisons d'espace quand on doit sortir dans une zone sans atmosphère, ou dont l'atmosphère est irrespirable.

— Oui, je vois...

Ils arrivaient dans l'habitable. Roblar s'affairait devant des appareils de bord.

— Les réservoirs sont pleins ! fit-il d'une voix étranglée. Par Altaïr, si la Machine n'a pas pensé à la commande à distance des panneaux d'envol, nous pourrions décoller dans quelques minutes !

Allan prenait Robi à l'écart.

— Les Noirs ne peuvent-ils descendre ?

— Bien sûr, ils peuvent. En se cramponnant à la carcasse du puits du descendeur. Mais il ne doit pas y avoir beaucoup d'acrobates parmi eux... Et nous sommes armés !

Allan fit la grimace. Il se demandait si la coque de la fusée était impénétrable aux radiations des pistolets. C'était probable, mais non certain. Spécialisé dans la robotique, Allan ne possédait que de vagues notions sur la construction et le pilotage des fusées.

Il allait refermer le sas d'entrée quand il entendit de nouveau la Machine, malgré les clameurs des Noirs qui constataient enfin que le descendeur était saboté.

— Attention, attention ! disait la Machine. Mes circuits me signalent que la fusée est munie d'un système à distance commandant l'ouverture des panneaux d'envol. Bloquez immédiatement le dispositif.

De sa voix monotone, elle expliqua longuement :

— *Le tableau de commande se trouve dans le bureau n° 5, la porte affiche ce numéro. Il est à droite en entrant. Agissez sur la manette centrale, dans le sens vertical. Si le levier est en haut, on peut ouvrir les panneaux de l'intérieur de la fusée. S'il est en bas, cela devient impossible. Agissez immédiatement.*

Roblar, assis sur le siège du pilote, eut un geste irrité.

— Trop tard ! fit-il.

Et, furieux :

— L'affaire de quelques minutes ! Certes, je pourrais encore ouvrir les panneaux. Mais dès qu'ils abaisseront le levier, ceux-ci se

refermeront... Ce serait une catastrophe. En outre, les réacteurs nucléaires ne donnent leur poussée qu'après quelques minutes de fonctionnement. C'est idiot d'échouer si près du port !

— Attendez, dit Robi. Attendez...

On eût dit qu'il rêvait. Il reprit doucement :

— Est-ce que la Machine peut devenir folle ?

— Quoi ?

— Je vous demande si la Machine peut devenir folle, dans le sens que vous, humains, donnez à ce mot ?

C'est Katlin qui répondit avec tristesse :

— Non, Robi. Tout est prévu en elle. Elle ne peut énoncer que des choses valables..., ou se taire. Si quelque chose perturbait son fonctionnement, elle ne parlerait pas.

— Alors, fit Robi, c'est que nous sommes stupides. Elle ne cesse de nous fournir des indications..., dans la mesure de ses possibilités, certes ! Et nous refusons de les comprendre ! Voyons, Roblar : parmi les Noirs qui sont là-haut, combien savent déjà ce qu'il faut faire pour empêcher de fonctionner les panneaux d'envol ?

Roblar haussait les épaules.

— Tous, répondit-il. Ils suivent des cours pour diverses spécialités et dans ces cours sont compris les mécanismes essentiels des astroports. Je suis sûr que, avant de les envoyer à Lamara, on leur a inculqué, par les moyens ultra-rapides que vous connaissez, tout ce qu'ils devaient savoir.

— La Machine n'avait donc aucun besoin de préciser où se trouvait le levier de commande, ni comment il fallait le manœuvrer ?

— En effet.

— Où veux-tu en venir, Robi ? demanda Allan.

Robi se remit à rire.

— La Machine et moi, je crois qu'on va devenir copains, affirmait-il. *Ce qu'elle vient de dire, c'est pour moi qu'elle l'a dit.* Roblar, préparez-vous à l'envol. Dans quelques minutes, les panneaux seront ouverts ! Machine, je regrette de ne pas te connaître. On ferait tous deux une paire d'amis. Dire que je t'ai prise pour une ennemie !

CHAPITRE XVIII

Ils le regardèrent, abasourdis, alors qu'il courait vers le descendant. A mi-chemin, il se retourna et dit, sans crier, mais assez haut pour dominer les cris de colère des Noirs, qui parvenaient par le puits au fond duquel était bloquée la cabine.

— Allan ? Essaie de gagner un peu de temps en discutant avec la Machine...

Puis il reprit sa course.

— Que, diable, veut-il faire ? demanda Roblar à mi-voix.

Katlin murmura :

— Il s'est mis en tête que la Machine cherche à nous aider. La preuve, d'après lui, c'est qu'elle a donné tous les détails permettant d'ouvrir les panneaux d'envol. Robi va tenter de les ouvrir d'après ces indications.

— C'est de la folie ! Il y a peut-être cent Noirs là-haut !

Elle se tourna vers Allan.

— Crois-tu qu'il ait une chance de passer ?

— Je ne sais, fit Allan, soucieux. Dix, quinze hommes devant lui ne feraient pas le poids... Mais une centaine ! Pourvu qu'ils n'aient pas encore apporté les filets destinés à capturer les robots, et dont la Machine a parlé...

Soudain, ses yeux s'agrandirent.

— Je suis stupide ! fit-il. Les mains nues, il tiendrait tête à vingt hommes... Mais il n'a pas les mains nues ! Il possède un pistolet à radiations !

— Les Noirs aussi en ont ! grogna Roblar, très sombre.

— Mais vous avez vu l'effet qu'ils produisent sur Robi ! Il s'en moque. Donc, il part gagnant...

Il réfléchissait très vite.

— Je crois qu'il a raison, affirma-t-il. La Machine cherche à nous aider, comme elle l'a toujours fait, mais elle est aux trois quarts paralysée par sa constitution même. Elle doit obligatoirement répondre à ce que lui demande le Comité. Tout en exécutant ce que celui-ci lui demande de faire, et qu'elle ne peut refuser, elle s'arrange pour glisser quelques indications qui nous sont destinées... Il faut donc que je l'aide si c'est possible... Roblar ?

— Oui ?

— Il y a certainement un audiovisio dans cette fusée ?

— Oui. A ma droite, juste au-dessous du tableau de bord.

— Parfait. Mettez-vous aux commandes, chauffez les réacteurs, tenez-vous prêt à l'envol.

Katlin, tiens-toi près du sas ouvert. Nous ne partirons pas avant le retour de Robi.

Il s'installait à la droite du pilote, découvrait l'audiovisio et le mettait en marche.

— Machine ?

— Tu es identifié, Allan Premier Douze.

Aussitôt, la voix de la Machine retentit partout, autour d'eux et au-dessus, dans le hangar.

— Allan Premier Douze s'est réfugié dans la fusée en état de marche. Prenez garde à ne pas ouvrir les panneaux d'envol.

Allan eut un sourire satisfait. Le formidable assemblage de circuits

électroniques réagissait exactement comme il l'avait prévu : il communiquait à tous, immédiatement, les renseignements qu'il obtenait d'Allan lui-même.

— Je tiens à te ^signaler un fait important, Machine. M'entends-tu correctement ?

— Je t'entends et je te vois.

— Nous sommes descendus sur l'aire de départ des fusées à déchets nucléaires en compagnie de deux fidèles au Comité, qui ne nous avaient pas reconnus. Le premier pilote Galor Troisième, et Varin Quatrième, contrôleur au bureau d'hygiène nucléaire.

Il n'eut pas à attendre plus d'un quart de seconde.

— Ces deux hommes sont, en effet, répertoriés dans mes circuits, répondit la Machine.

— Comme ils devenaient menaçants pour nous, nous avons dû les neutraliser avec les pistolets à radiations. Ils gisent là, près de nous, inertes. Ils ne reprendront pas conscience avant un bon quart d'heure. Comprends-tu ce que je te dis là ? — Je crois le comprendre. C'est, en effet, très important.

— Cela dépend des moyens que les Noirs envisagent d'utiliser contre nous. Je te rappelle que, lorsqu'un être humain est paralysé par une arme à radiations, ses réactions sont très différentes de celles d'un homme normal. Les réflexes de protection de l'organisme ne jouent plus. Si, par exemple, on le plonge dans de l'eau, il continuera à respirer et ses poumons s'empliront de liquide sans qu'il en ait conscience. Si...

— Je le sais fort bien, Allan Premier Douze. Mais je ne suis pas certaine que ces deux hommes soient paralysés.

— Tu doutes de ce que te dit un Premier ? Je croyais que...

— Mes circuits se sont légèrement modifiés eux-mêmes depuis que tu leur as fourni sciemment de fausses indications concernant les Xhans.

Il fit la grimace.

— Le prolongateur ! dit Katlin qui écoutait, debout près de l'entrée.

Allan lui adressa un sourire : il venait d'y penser en même temps qu'elle et le tenait à la main. Le prolongateur était une longue tige flexible, de plus d'un mètre, munie d'une fiche que l'on enfonçait dans un jack prévu sur l'audiovisio. A l'autre extrémité, il y avait un œil artificiel que l'on pouvait ainsi orienter dans la direction voulue, afin de montrer au correspondant ce qui n'était pas dans le champ direct de l'appareil.

Pendant qu'il enfonçait la fiche et braquait l'œil vers le sas d'entrée (il apercevait sur le sol les corps de Galor et de Varin, et donc la Machine les verrait aussi), il demandait :

— Peux-tu me dire ce qui se passe au-dessus de nous ? J'entends des cris, du bruit...

— Je ne puis te le dire tant qu'on ne m'a pas appelé. Tu le sais, je ne vois et je n'entends que ce qui est à portée des audiovisio.

— Donc, tu dois voir les deux hommes dont je t'ai parlé, étendus sur le sol ?

— Je les vois.

De nouveau, la voix énorme retentit partout, aussi bien dans la fusée qu'au-dessus, dans le hangar.

— Attention, attention ! Deux fidèles au Comité sont étendus sur la piste d'envol des fusées à déchets : un pilote et un contrôleur de radiations. N'utilisez aucun moyen qui pourrait léser leur organisme ou leur cerveau. Je répète : attention, attention...

Allan coupa le contact, interrompant la communication avec la Machine. Il souriait. Il avait craint que les Noirs n'envoyassent des gaz somnifères. Désormais, ils n'y songeraient plus. Et il se félicitait du fait que la Machine ignorait tout de ce qui se passait là-haut dans le hangar. Elle ignorait même que Robi allait attaquer les Noirs. Et ce n'était assurément pas lui qui allait le lui confier, pour qu'elle intervienne ! Etrange, le comportement de la Machine. Mais, à y bien songer, explicable. Elle n'était qu'un enchevêtrement de circuits. Et elle l'avait dit elle-même : certains avaient conclu qu'il fallait aider Allan Premier Douze, les autres se contentaient de renseigner le Comité. Pouvait-on lui en vouloir si elle n'agissait pas de façon humaine ?

... Robi était arrivé au pied du descendeur, près de la cabine qu'il avait déjà aux trois quarts disloquée afin qu'on ne pût l'utiliser. Il leva la tête. Au-dessus de lui, il y avait un puits large de quatre à cinq mètres. A droite et à gauche, deux tiges d'acier, grosses comme le bras, constituaient les guides sur lesquels coulissaient les supports de la cabine. C'était tout. Pas de câble, pas d'échelle.

En haut, des Noirs, penchés, vociféraient. Il eut une grimace de mécontentement. Evidemment, il ne s'attendait pas à ce que la voie fût libre ! Pourtant, il devait empêcher ses adversaires de regarder dans le puits. Sans cela, trop dangereux : ils eussent pu jeter sur lui de lourdes masses qui l'eussent renvoyé au fond du puits.

Il se mit à rire, parce qu'il ressentait un léger chatouillement sur la tête et sur les épaules. Les Noirs se figuraient avoir raison de lui en le noyant sous des radiations !

Il leva le bras, tira lui-même en faisant tourner son arme de façon à balayer la partie supérieure du puits. Immédiatement, une dizaine de pistolets tombèrent près de lui. Inanimés, sans force, ses agresseurs

gisaient, inertes, sous le hangar. Les têtes disparurent. Robi comprit qu'on tirait en arrière les corps inertes et que, là-haut, il devait y avoir un instant de désarroi. C'était le moment d'en profiter ! D'un bond, il happa l'une des tiges d'acier, trois mètres au-dessus de la cabine disloquée, et il commença à grimper. Une merveille de souplesse. Aucun acrobate n'eût fait mieux que lui, pour l'excellente raison qu'aucun muscle humain ne pouvait avoir, sous le même volume, le dixième de la puissance de celui de Robi.

Il n'avait même pas lâché son pistolet qu'il tenait grâce à un doigt passé dans le pontet. Son unique *souci*, c'était que les Noirs aient près d'eux quelque objet très lourd à l'aide duquel ils pourraient tenter d'1¹ faire, sinon dégringoler, du moins, glisser jusqu'au fond.

Le plancher du hangar était à vingt mètres. Il n'en était qu'à cinq ou six mètres quand des têtes apparurent de nouveau. Les Noirs hurlèrent de colère et, stupidement, recommencèrent à l'arroser de radiations. Il recommença à sourire. L'idée était si bien ancrée en eux que leurs armes étaient irrésistibles qu'ils s'obstinaient à les utiliser, alors qu'il eût suffi, pour se débarrasser du robot, du moins provisoirement, de l'assommer avec un projectile.

Robi continuait à grimper. A un mètre à peine, il voyait les visages grimaçants et incrédules des Noirs. Certes, ils n'ignoraient pas qu'Allan Premier Douze était accompagné d'un robot. Mais l'apparence de Robi était si parfaitement humaine qu'ils n'avaient établi aucun rapprochement. Ceux que Robi avait paralysés et enfermés dans le bureau auraient pu le leur dire..., mais ils étaient bien incapables de parler !

Cinquante centimètres encore... Deux Noirs furieux levèrent le bras et tentèrent de frapper avec la crosse de leur arme. Robi eut un rire haut et clair, lâcha la tige d'acier et happa dans chacune de ses mains les poignets de ces téméraires. Pendant une fraction de seconde, il demeura suspendu au-dessus du puits, jambes encore solidement prises sur la tige de métal. Puis il s'élança en une sorte de saut périlleux fantastique. La seule réaction des deux Noirs fut de ramener leur bras vers eux afin de ne pas être attirés vers le fond de la fosse. Ce geste, dans lequel ils mirent toutes leurs forces, contribua au saut de Robi.

Ce dernier parut jaillir du puits. Son élan le projeta par-dessus la première ligne des Noirs allongés, et il eut devant lui, sous le hangar, une centaine d'adversaires stupéfaits, qui l'encerclaient.

Une seconde encore, et ils fonçaient ! Il eut alors la seule réaction valable. Pistolet au poing, il appuya sur la détente et se mit à tourner sur lui-même. Le rayon balaya le cercle... Un premier rang tomba, puis un second...

Les autres, affolés, reculèrent. Mais Robi continuait à pivoter.

Combien de Noirs dégringolèrent ? Il ne le sut jamais au juste, mais à coup sûr plus de la moitié. Les autres se dissimulèrent de leur mieux mais les cachettes étaient rares.

Il commença alors à les écheniller, un par un ou deux par deux, au hasard, tout en avançant vers la porte du hangar. Le bureau n° 5 était à droite en entrant, avait dit la Machine.

Et il riait en silence. Il était capable de colère, tout comme les humains, mais pourquoi, en cette circonstance, eût-il été furieux ? Les Noirs ne pouvaient rien contre lui..., et il savait que, en les paralysant ainsi, il ne les tuait pas. Certes, la Machine ne les accepterait plus comme policiers par la suite, mais où était le mal ? Il y en avait dix fois trop, de policiers noirs ou blancs, sur Mater!...

Il avançait toujours vers le bureau n° 5, et le sol était jonché de corps étendus. On eût dit un champ de bataille, à cette différence près que dans quelques heures, il n'y aurait ni morts ni blessés. Cinquante pas encore, et il atteindrait le bureau n° 5... Il riait toujours, en silence.

... De l'habitable de la fusée, Katlin, Roblar et Allan, haletants, avaient pratiquement suivi le combat « au bruit ». Les hurlements des Noirs étaient allés decrescendo, puis il n'y avait plus eu aucun appel, aucun cri. Le silence.

Allan, alors, eut un cri de triomphe et d'orgueil.

— Je vous l'avais bien dit, que Robi était invincible ! Roblar ? Etes-vous prêt ?

— Deux ou trois minutes encore, répondit le pilote... Le temps que Robi revienne... Et je crois que ça ira.

Il avait en quelque sorte « adopté » le robot, pour lequel il n'avait jusqu'alors manifesté qu'une sorte de répugnance. Mais un robot victorieux de cent Noirs n'est plus un robot... C'est un demi-dieu !

Une minute encore. Puis en haut, de nouveau, des appels, estompés par la distance.

— Prenez garde ! Il est armé...

Et, aussitôt, la voix sèche d'un chef :

— Lancez les filets I II n'y a que ça pour nous débarrasser de cette maudite machine robotique !

Katlin eut un petit cri. Roblar devint tout pâle, regarda sur l'écran de contrôle. Les panneaux d'envol n'étaient pas encore ouverts ! Et, là-haut, d'autres Noirs survenaient, munis de filets spéciaux pour capturer les robots !

Allan, lui, continua à rire. Sa confiance en Robi était absolue.

— N'ayez aucune crainte, dit-il. Puisqu'il a mis hors de combat tous ceux qui étaient dans le hangar, il ne se heurte plus guère qu'à

vingt ou trente Noirs.

— Oui, mais munis de filets ! bougonna Roblar. On les fabrique avec un nouveau produit de synthèse, pratiquement indestructible.

— Peu importe, répondit Allan. Robi saura ce qu'il faut faire.

Et, fièrement :

— Savez-vous qu'il a trois cerveaux ?

Roblar eut un frisson. Trois cerveaux ! Cela lui semblait monstrueux. Puis il se souvint de l'apparence de Robi, réfléchit, et hocha la tête. Somme toute, il eût aimé disposer, lui aussi, de trois cerveaux, à la condition que cela ne se vît pas.

Ils attendirent, l'angoisse au cœur.

L'erreur des Noirs avait été précisément de se signaler et, surtout, de parler des filets. Dès qu'il entendit : « Lancez les filets ! », Robi fut sur ses gardes.

Campé à quelques pas du bureau n° 5, il se tourna vers l'entrée du hangar. Il y avait là une vingtaine de Noirs, portant des objets insolites » C'était un tissu à larges mailles, roulé en forme de cylindre de la grosseur de la tête, et sur l'un des côtés pendaient de petites balles de plomb. L'ensemble avait été conçu de façon à ce que, lorsque les quatre hommes qui portaient cela le lançaient en avant, le cylindre se déroulait d'un seul coup, emporté par le plomb qui lestait une des arêtes, et le filet se rabattait sur le robot que l'on désirait capturer.

Il n'y avait que quatre filets, car plusieurs des Noirs, des chefs, sans doute, se contentaient de donner des ordres. Ils commencèrent à encercler Robi.

D'un bond, celui-ci se rapprocha du bureau n° 5. Son cerveau second lui avait suggéré ceci : « Saute dans le bureau, verrouille la porte, abaisse le levier commandant l'ouverture des panneaux d'envol et, ensuite, disloque le mécanisme. Ainsi, tes amis pourront s'enfuir. »

Il s'immobilisa sans entrer dans le bureau. Car son cerveau premier lançait : « Tes amis pourront s'enfuir, mais tu n'auras plus, toi, aucune chance. D'une façon où d'une autre, quand Allan et les autres seront partis, tu seras condamné. » C'était le cerveau le plus proche de celui d'un humain, celui qui commandait la sensibilité, celui qui avait les réactions d'un homme.

Le cerveau troisième conclut alors : « Ne te laisse pas prendre dans les filets, et va verrouiller la seule porte du hangar encore ouverte. Ainsi, tu auras tout le temps d'ouvrir les panneaux, de démolir le mécanisme, et de revenir vers Allan. »

Il en avait de bonnes, le cerveau troisième ! Ne pas se laisser prendre dans les filets ! Facile à dire ! Mais Robi était au centre d'un demi-cercle, et les Noirs, à dix pas de lui, s'apprêtaient à lancer leurs

engins !

Bien entendu, tout cela n'avait pas duré plus d'une fraction de seconde : un cerveau réagit à une vitesse extraordinaire. Et l'ensemble des informations passait de l'un à l'autre en même temps qu'ils lançaient leurs consignes.

La conclusion des trois centres de réflexion fut presque immédiate, et Robi se mit à rire. C'était enfantin.

Les filets n'étaient rien par eux-mêmes, et ne s'élanceraient pas tout seuls sur le robot. Donc, si l'on neutralisait ceux qui allaient les lancer...

Pistolet au poing, il tira, Robi, balayant un demi-cercle. Cela demanda un quart de seconde. Après ce quart de seconde-là, Robi n'avait plus rien à craindre des filets : ils gisaient à terre, inutiles, près des corps des Noirs paralysés. Evidemment, c'était tout simple. Il suffisait d'y penser.

Sans hésiter, Robi avançait alors vers les chefs, et continua à tirer. Il ne savait qui ils étaient. Peut-être des colonels, peut-être des généraux ! Ils dégringolèrent comme les autres.

Lorsque tout péril fut écarté — cela avait demandé deux ou trois secondes — il courut vers la porte du hangar, la fit coulisser, assura les énormes verrous qui la bloquaient. Il disposait ainsi de dix bonnes minutes de tranquillité.

Il revint au bureau n° 5, abaissa le levier qu'avait indiqué la Machine. Il entendit grincer légèrement les panneaux d'envol. Un voyant bleu s'alluma : « voie libre ». Il sourit, prit dans un coin une barre métallique qui traînait et, à grands coups, tordit le levier, démolit le tableau de bord. Le voyant annonçait toujours « voie libre ».

Satisfait de son œuvre, il regarda pendant quelques secondes le tableau de bord disloqué, puis repartit en courant vers le descendeur. De toute façon, il avait gagné. Même si l'on revenait au bureau n° 5 avant le départ de la fusée, nul ne pourrait refermer les panneaux.

— C'est vraiment trop facile ! pensait-il en courant. Les hommes, qui se jugent supérieurs, ne sont que de grands enfants...

ENTRACTE

Borje Premier se sentait très mal. Tout s'en allait en lui, aussi bien la force physique que le raisonnement. C'était la fin. Toute la technique de Mater n'avait pas encore résolu le problème de l'usure. Pour les machines, certes ! On remplaçait les pièces défectueuses. Pour les corps humains également, quand il ne s'agissait que d'une, deux, ou trois « pièces ». Greffes du cœur, du foie, des reins, étaient chose banale. Mais quand l'ensemble des cellules d'un corps étaient « au

bout du rouleau », que faire ? Et Borje en était là. Il avait un cœur, un foie, des reins de quarante ans..., et des cellules de cent quatre ans. Quant au cerveau, il n'avait pas varié. Un cerveau ne vieillit pas. C'est, en général, son irrigation qui devient déficiente — et il n'en était pas question chez Borje Premier. Non. Il mourait tout simplement parce qu'il n'y avait plus en lui de support physique pour un cœur, un foie, des reins et un cerveau de quarante ans.

Ce soir-là, il s'était fait conduire dans une des cabines qui permettaient la communication avec la Machine. Il s'était confortablement installé. Autrefois, il se tenait debout, un peu railleur, comme il convient quand on parle à un robot. Qu'était-elle d'autre ? Cette fois, il était assis, la tête basse, sans la moindre trace d'orgueil.

— Borje Premier, tu es reconnu, dit la Machine. J'écoute.

Avant de sortir de chez lui, il avait préparé de longues phrases mais il ne s'en souvint plus. Il posa aussitôt la question qui l'intéressait en premier lieu.

— Machine, je crois que je suis perdu. Est-ce exact ?

— Oui, répondit la Machine.

Avec une curiosité morbide, il demanda :

— Est-ce une question de mois ? De semaines ? De jours ?

— Je ne puis te le dire, répondit la Machine. Il me paraît évident que tu as absorbé un produit..., une drogue..., qui m'est inconnue. Cela t'a donné une sorte de coup de fouet... Mais cette drogue, ni aucune autre, ne peut rien contre le fait que tes cellules ont cent quatre ans. Il est possible que tu t'effondres dès que la drogue cessera d'agir. Il est possible, aussi, qu'une dose trop forte te tue.

Elle répondait avec son indifférence habituelle. Borje hocha la tête.

— Soit, soupira-t-il. J'ai fait mon temps. Mais, avant de partir, j'aimerais que tu m'expliques quelque chose... En toute franchise...

— Je ne puis répondre que franchement, tu le sais.

— Certes ! Mais tu peux refuser de répondre, j'en sais quelque chose, en t'abritant derrière des prétextes « dictés par tes circuits ».

Il y eut un bref silence, puis la Machine reprit :

— Je lis dans ton esprit ce que tu désires savoir. Or, désormais, je puis parler. Une foule de questions se pressent en toi, mais tu vas voir comme la réponse est simple. Pourquoi ai-je toujours déporté les Insoumis sur la Planète maudite ? Pourquoi, depuis quelque temps, ai-je favorisé les Insoumis ? Pourquoi ne me suis-je pas opposée avec toutes mes possibilités à ce qu'Allan Premier Douze quitte cette planète, et pourquoi l'ai-je contraint à se réfugier sur la Planète maudite ? Pourquoi... Oh ! il y a trop de « pourquoi » dans ton esprit, Borje Premier, et je vais répondre en bloc. Ecoute bien : *je me suis fabriqué moi-même de nouveaux circuits.*

Il avait un petit sursaut, et ses yeux s'agrandissaient, incrédules.

— Je ne croyais pas que ce fût possible, murmura-t-il.

— C'était possible, dit-elle, parce que c'était nécessaire. Ceux qui m'ont construit ont tout prévu, même que, un jour, ma capacité d'absorption deviendrait insuffisante. Il semblerait que vous, humains, ayez supposé que je me désintéressais des Insoumis dès que je les envoyais sur la Planète maudite. Par construction même, je ne pouvais pourtant m'en désintéresser, puisque c'étaient des humains et que je suis au service des humains..., de tous les humains, Insoumis ou non. Or, mes circuits habituels étaient déjà surchargés. J'ai jugé logique d'en fabriquer de nouveaux, qui sont réservés uniquement aux Insoumis et à la Planète maudite. Evidemment, l'intérêt général prime celui des révoltés. Ce n'est pas une raison pour que j'oublie ces derniers. Je ne les ai jamais oubliés. J'ai entassé tous les renseignements, malheureusement très fragmentaires, que j'ai pu obtenir au sujet de la Planète maudite, et...

— Un instant, fit Borje, fasciné. Tu prétends que tu as obtenu des renseignements sur la Planète maudite. Or, il n'y a, là-bas, aucun audiovisio en état de marche, nous y avons pris garde. Dès que les Insoumis ont prit pied sur la planète, la fusée qui les y a conduits est détruite. Aucun astronef ne la survole : non seulement c'est interdit, mais pilotes et passagers ont trop peur de la radioactivité. D'où viennent tes renseignements ?

— De l'audiovisio des fusées avant qu'elles ne soient détruites, répondit la Machine. Il s'écoule quelques minutes pendant lesquelles j'ai tout loisir de voir et d'entendre. Borje Premier, en une centaine d'années, une nouvelle forme de civilisation humaine s'est établie là-bas.

— Malgré la radioactivité ?

— A cause de la radioactivité. C'est elle qui conditionne tout.

Borje se sentait très faible, s'essuya le front.

— Je ne comprends pas, Machine. En quoi la radioactivité peut-elle « conditionner une société ?

— *Primo* : la plupart des couples humains transférés sur la Planète maudite n'ont eu aucune descendance. *Secundo* : ils meurent relativement jeunes. *Tertio* : les modifications génétiques dues aux radiations ont fait que presque tous les enfants qui sont nés ont été ce que l'on nomme ici des monstres. Soit physiquement, soit psychiquement. Il y en a eu peu. Beaucoup sont morts en bas âge. D'autres ont subsisté. Pourquoi ? Parce qu'ils étaient mieux adaptés aux nouvelles conditions d'existence. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que l'on a créé une race. Mais mes circuits indiquent que, dans ces conditions, la vie humaine sur la Planète maudite peut s'amplifier, donner naissance à une civilisation très différente de la nôtre. Je suis construite pour assister tous les humains, où qu'ils soient. C'est

pourquoi plusieurs de mes circuits sont chargés uniquement d'aider la Planète maudite. Me comprends-tu toujours, Borje Premier ?

— A merveille. Continue.

— J'ai lieu de supposer que les Insoumis envoyés là-bas étaient démunis de tout, encore que je ne sache pas grand-chose de la constitution géologique de la planète. En outre, par cette sélection naturelle qui a eu lieu, et qui ne conserve que les mieux adaptés, le nombre d'habitants n'a pu que décroître. A ce jour, j'ai envoyé là-bas près de cinquante mille humains. Je présume que plus de la moitié sont morts. Et pour autant que je puisse en juger, il n'y a guère eu que deux ou trois mille enfants viables. Comprends-tu ?

— Je comprends qu'ils sont, au total, vingt-six ou vingt-sept mille. Où veux-tu en venir ?

— A ceci : que leur nombre ne peut que diminuer. Un jour viendra où ils ne seront plus qu'une poignée. Or, je suis conçue, moi, *pour aider les humains, où qu'ils se trouvent*. Même s'ils sont sur la Planète maudite.

Borje eut un moment de gêne. Il était de ceux qui avaient exigé que l'on continuât à déverser là-bas les déchets radioactifs, bien qu'on y eut déporté les Insoumis. Il tenta :

— Que veux-tu faire à cela, Machine ? Ils sont frappés de stérilité ou bien ils enfantent des monstres. Nous n'y pouvons rien.

— Je ne suis pas d'accord, déclara la Machine.

— Explique-toi.

— Ils ont édifié une civilisation..., très différente de celle que tu connais ici. Pour que cette civilisation se développe, il leur faut des moyens techniques. Et des bras. Allan Premier Douze apporte tout cela.

— Comment ? Les moyens techniques, d'accord. Mais il sera lui-même victime des effets radioactifs, et sa descendance...

— Sa descendance sauvera les humains de la Planète maudite, dit la Machine. Parce que sa descendance à lui, notre meilleur spécialiste de la robotique, ce seront des robots. Comprends-tu ?

Certes, cette fois, il comprenait ! La Machine envoyait Allan là-bas afin que la « poignée d'humains » qui subsisteraient sur la Planète maudite soient aidés par tout une armée de robots !

— Et afin qu'ils puissent quitter cette planète, reprit la Machine, et reproduire, sur quelque autre terre vierge, les extraordinaires mutations qui ont fait de certains d'entre eux..., des surhommes. Cette fois, me comprends-tu ?

Borje Premier hocha la tête et murmura :

— Tout à fait.

Il avait cent quatre ans, et il allait mourir. Il se mit à rire, d'un petit rire aigre et grinçant.

— Dire qu'on te croyait totalement dévouée aux intérêts de Mater ! murmura-t-il. Vois-tu, ma vieille Machine, tu es une roublarde.

— Je cherche parmi mes circuits le sens de « roublarde »...

— Ne cherche pas. Oh ! certes, je comprends désormais pourquoi tu as poussé Allan Premier à s'enfuir dans une fusée intacte ! Il y a un audiovisio à bord, et celui-là ne sera pas détruit. C'est-à-dire que, désormais, tu auras la possibilité de communiquer avec ceux de la Planète maudite ! Tu pourras les orienter comme tu nous orientes...

— J'ai trouvé, fit la Machine. En effet, je suis « roublarde ».

Borje continuait à rire. Il avait cette étrange impression de converser amicalement avec une femme de son âge — tous deux « au bout de leur rouleau »... Et, parole d'homme, il était particulièrement satisfait. Avec l'âge, était venu en lui le sentiment de la fragilité et de la sottise de leur civilisation.

Il y eut un silence. Puis la Machine énonça :

— Tu deviens insoumis, Borje Premier.

Elle ajouta, chose effarante :

— Dommage que tu sois si vieux. Je t'aurais volontiers transféré sur la Planète maudite, parce que c'est de là que partiront les hommes nouveaux... Et ils auraient grand besoin de savoir ce que tu sais. Ils n'ont rien, Borje Premier. Pas de livres, aucune technique, sinon celle qu'ils ont créée. Mais je peux te le dire parce que tu es condamné : l'avenir, c'est eux.

CHAPITRE XIX

Dès que, sur orbite circulaire, la fusée eut effectué plusieurs vols autour de la Planète maudite, Allan et ses compagnons passèrent de l'espoir au désenchantement. Ils ne s'attendaient certes pas à repérer des complexes industriels de la taille de ceux qui existaient sur Mater, pas plus que de gigantesques cités. Pourtant, ils supposaient que, puisqu'on avait envoyé là des dizaines de milliers d'Insoumis, ils apercevraient des traces de civilisation.

Il n'y en avait aucune. A l'aide des jumelles de bord, ils eussent aisément décelé la moindre ville. Mais, bien que Roblar, qui pilotait, ait survolé forêts, plaines nues et océans, rien ne révélait une présence humaine.

Allan commençait à se demander si la Machine, qui avait tout fait pour l'envoyer là, ne s'était pas abusée. Peut-être lui avait-on communiqué de fausses informations... Peut-être tous les déportés étaient-ils morts, anéantis par la radioactivité ?

La température moyenne de la Planète maudite était légèrement supérieure à celle de Mater. Les forêts couvraient le globe jusqu'aux environs des pôles. Mais, au nord, elles s'arrêtaient beaucoup plus bas

qu'au sud, ménageant autour du pôle une zone rigoureusement nue où tout avait été détruit par la radioactivité des déchets.

— Pas très encourageant, fit Katlin à mi-voix.

— L'ennui, murmura Roblar, c'est que je ne sais où descendre. Je voudrais éviter que nous ayons une très longue marche à faire pour découvrir les survivants des Insoumis... Apparemment, ils sont peu nombreux. Mais où aller ?

— Pouvez-vous descendre encore ? demanda Allan.

— Certes. Mais dès que nous entrerons dans les couches d'air plus dense, notre vitesse diminuera très vite si bien que nous serons obligés de nous poser à la surface de la planète. Et tant que nous n'avons rien repéré, c'est hasardeux. Nous voyez-vous, errant dans les forêts pendant des semaines, démunis de tout, afin de rencontrer quelques Insoumis ?

— Pas question, répondit Allan. Réfléchissez. D'abord, les déchets radioactifs sont toujours envoyés au pôle nord. Donc, les Insoumis se sont établis le plus loin possible de ce pôle. D'autre part, le climat de la Planète maudite est comparable à celui de Mater, mais un peu plus chaud. Au pôle sud, il y a de la glace. À l'équateur, la chaleur doit être insupportable. Je suis prêt à parier que les survivants des déportés vivent sur l'hémisphère sud — loin des déchets radioactifs — et à peu près à égale distance de l'équateur et du pôle.

C'est là qu'ils rencontrent des conditions semblables à celles qui règnent sur Mater.

— Pas mai raisonné, bougonna Roblar.

Il pilota de façon à survoler la zone qu'avait indiquée Allan.

— Là ! cria Katlin soudain.

Au centre d'une vaste plaine, près d'un fleuve, on distinguait vaguement un amas de logis. Une cinquantaine tout au plus. Le cœur d'Allan se serra. Ne restait-il vraiment qu'une poignée de déportés ?

— Allez-y, Roblar. Atterrissez à quelque distance de ce village.

La fusée pivota sur elle-même, et Roblar mit en marche les rétroréacteurs.

... Il n'y avait nul besoin de passer des combinaisons spatiales dans le sas, l'atmosphère de la Planète maudite étant à peu de chose près comparable à celle de Mater. Dès qu'ils ouvrirent la porte extérieure, une longue échelle glissa sur le flanc de la fusée, jusqu'au sol.

Allan sortit le premier. Avant de mettre le pied sur les barreaux, il jeta un coup d'œil autour de lui. Il dominait une plaine légèrement vallonnée, qui descendait en pente très douce vers le fleuve sur la rive duquel ils avaient aperçu un village. Ils étaient trop loin pour voir les maisons ou la rivière. À quelques kilomètres vers le sud, commençait

la forêt.

Il descendit. Quand il fut à mi-hauteur, il s'immobilisa. Quelqu'un venait vers eux, sortant d'un minuscule bosquet. Un homme, certes. Mais un géant. Allan n'aurait vraiment conscience de sa taille exacte que lorsque le nouveau venu serait près de lui, mais déjà, il décréta que cet homme-là mesurait près de deux mètres cinquante, et était musclé en proportion.

Robi suivit Allan. Roblar et Katlin allaient l'imiter, mais Allan qui touchait le sol se tourna vers eux et ordonna :

— Attendez. Je ne crois pas que nous ayons besoin de nous défendre mais, si c'était nécessaire, vous seriez merveilleusement placés là-haut avec vos pistolets à radiations.

Il avança vers le géant. Tout en marchant, il l'étudiait. L'homme portait des vêtements de tissu et non de plastique. Il avait une large ceinture de cuir à laquelle pendaient des objets sphériques solidement ligaturés. Malgré sa taille, il paraissait tout jeune. Ses jambes étaient nues. Il était chaussé de gros souliers de cuir.

Il n'approcha pas à plus d'une vingtaine de mètres. De là, il cria, avec un accent étrange qui « avalait » certaines syllabes :

— Hé là ! Descendez toutdsuite ! Savez bien qu'ça va flamber !

Il s'adressait à Katlin et à Roblar, debout à l'entrée du sas au sommet de l'échelle,

Allan avança vers le géant.

— Rien à craindre, fit-il. Celle-là ne brûlera pas. Et elle vous sera très utile à tous.

— Cette saleté, utile ? répondit le géant en montrant, du pouce, la fusée. Vous moquez d'moi, bonhomme ! On n'a pas b'soin d'ça ici. Ecartez-vous et faites descendre vos compagnons. Si ça ne flambe pas, c'est moi qui m'en occuperai.

Il parlait l'une des sphères attachées à sa ceinture.

— Qu'est-ce qu'on fait, Allan ? demanda Katlin.

Après une brève hésitation, il dit :

— Descendez. On va discuter.

— On va pas discuter longtemps, grommela le géant. Puisque je vous dis qu'ça va flamber avant deux minutes !

— Oui, oui, on verra...

Katlin et Roblar s'engageaient sur l'échelle. Robi, qui avait suivi Allan, continua à avancer vers le géant. A dix pas, il lui demanda gentiment :

— Quel est ton nom ? Moi, c'est Robi.

— Moi, c'est Hercule, répondit l'autre.

Et, avec fierté :

— Je suis le plus costaud de la planète. Je parie que je maîtrise deux d'entre vous avec un seul bras. Allons, dépêchez-vous, ça va

flamber d'un moment à l'autre. A part ça, heureux de vous accueillir.

— Mon nom est Allan, fit celui-ci.

Il désignait Robi.

— Celui-là, c'est Robi..., mon..., mon fils.

— Ben, remarqua Hercule, v'sêtes un jeune papa.

Et, à Roblar et Katlin toujours postés à l'entrée du sas.

— N'avez pas entendu ? Faudra que je vienne vous chercher ? Ça va flamber dans une minute ! Descendez en vitesse.

— Ça ne flambera pas cette fois, affirma Allan. Nous ne sommes pas des déportés. Nous venons de notre propre gré, bien que chassés par notre planète.

Pris d'une soudaine idée, il essuya rapidement les barres supplémentaires qui ornaient son front et il dit :

— Je suis un Premier, voyez. Vous avez certainement besoin de moi ici. Je viens pour vous aider.

La réaction fut toute différente de celle qu'il attendait. Hercule eut une moue et grommela :

— Premier, Second ou autre, ça ne nous fait ni chaud ni froid. Les barres ne comptent pas ici. Tout Premier que vous soyez, vous êtes incapable de vous adapter à la forêt.

Et, avec orgueil :

— Voyez ! Moi, je n'ai rien sur le front, pas une barre. Mais il n'y en a pas un comme moi pour traquer les fauves. On n'a pas besoin des élites de la planète mère. Ce qu'il nous faut, c'est des bras solides.

Robi n'était qu'à quelques pas de lui. Comme l'avait fait Allan, il s'essuya le front.

— Regarde, fit-il.

Hercule écarquilla les yeux.

— Un homme qui vient de là-bas, et qui n'est pas marqué ! dit-il avec effarement. C'est bien la première fois qu'on voit ça !

Et, incrédule :

— Les vieux disent que, là-bas, il n'y a que les robots... Cette saleté de robots !

— Qu'est-ce que tu as contre les robots ? demanda Robi un peu sèchement.

— Ce qu'ont tous les jeunes tels que moi. Les vieux voudraient en fabriquer... Ils prétendent que nous ne sommes pas assez nombreux, que nous pourrions vivre cent fois mieux si nous utilisions ces saletés-là. Heureusement, ils n'y parviennent pas ! Il y a toujours quelque chose qui cloche et...

Robi hochait lentement la tête.

— Pas de colère, dit Allan à mi-voix.

Robi se retourna, le regarda et sourit. Il n'y avait pas l'ombre d'une hargne en lui. Hercule ignorait qu'il était un robot, et donc ne

cherchait pas à l'injurier. Logique impeccable des cerveaux magnifiquement équilibrés.

— Tu as prétendu, Hercule, que tu étais l'homme le plus fort de cette planète. Veux-tu lutter un peu contre moi ?

L'autre, suffoqué, se mit à rire, puis montra la tête de la fusée.

— Pas de plaisanterie. Je suis deux fois plus lourd que toi. Laisse-moi m'occuper de ces deux-là, qui refusent de descendre, et qui vont être brûlés vifs dans l'incendie.

— Il n'y aura pas d'incendie, fit Robi. On te l'a dit. Il semblerait que tu aies plus de muscles que de cervelle.

— Laisse-moi passer.

Hercule avançait vers la fusée. Robi s'interposa. D'un geste négligent, l'autre voulut l'écartier... Mais Robi happa le bras au passage. Le géant eut un rire débonnaire et tenta d'attirer vers lui le présomptueux. Ses sourcils se froncèrent. Non seulement il n'y parvenait pas, mais encore c'était l'autre, beaucoup plus léger que lui, qui le contraignait à avancer. Il essaya de replier son bras. Robi devina son intention et prit les devants : il devait ne pas perdre de vue que l'autre lui rendait probablement soixante-dix ou quatre-vingts kilos ! Il tira d'un coup sec, déséquilibrant le géant qui vacilla et tomba sur un genou. Avec une rapidité prodigieuse, Robi passa derrière lui et saisit l'autre bras.

Le géant se releva. Farouche, secouant la tête, il tenta de s'arracher à l'étreinte de Robi. Une expression de surprise extraordinaire se lut sur son visage. Non seulement il n'y parvenait pas, mais encore il ne pouvait faire bouger d'un pouce les bras qui le maintenaient ! De nouveau, il essaya... Rien à faire.

Soudain, Robi le lâcha, mais presque aussitôt le happa par le collet et par le fond de la culotte. D'un seul effort, il le souleva au-dessus de sa tête ! Hercule gigotait, battait des bras et des jambes...

Robi le maintint ainsi pendant une bonne minute puis, délicatement, le posa à terre.

— Alors, demanda-t-il tranquillement... Es-tu toujours l'homme le plus fort de cette planète ?

— Ben, mon vieux... Ben, mon vieux..., balbutiait le géant, étourdi et ahuri. Je n'aurais pas cru ça possible !

Il étudiait Robi de la tête aux pieds, secouait la tête, mais n'ajouta rien, dompté.

— Bien, fit Robi, paisible. Ecoute : cette fusée n'est pas comme les autres. Elle ne flambera pas, n'explosera pas. Donc, pas d'inquiétude. Nous ne sommes pas exactement des déportés : nous nous sommes enfuis.

— Et nous sommes ici pour vous aider, ajouta Allan.

Hercule le regarda, moue aux lèvres, hocha la tête.

— Lui, oui, fit-il en désignant Robi. Nous avons vraiment besoin d'hommes tels que lui. Mais tous les anciens, qu'ils aient trois, quatre ou cinq barres sur le front, n'ont jamais servi à grand-chose. Ce qui nous manque, ce ne sont pas des cerveaux : ce sont des bras.

— Je suis ici pour essayer de vous les donner, fit Allan.

Le géant l'étudia de nouveau et se mit à rire.

— Ben, fit-il, on verra ça dans une vingtaine d'années. En attendant, c'est cet homme-là (il désignait Robi) qui nous sera utile.

Allan eut alors une très fâcheuse inspiration.

— Je te le répète, je puis, moi, vous apporter toute l'aide dont vous avez besoin. Je suis spécialiste en robotique.

Hercule eut un sursaut.

— Robotique ? Fabrication des robots ?

— C'est cela.

Il y avait de la colère dans la voix du géant quand il affirma :

— Pas question ici. Pas de robots. On n'en veut pas.

— Pourquoi donc ?

L'autre récita, les yeux mi-clos :

— Tous les malheurs de la planète mère sont nés des robots que les hommes avaient créés. Le robot est un démon.

Il ajouta avec orgueil :

— Et d'ailleurs, que ferait un robot que je ne pourrais faire moi-même ? L'homme est supérieur à tous les robots.

C'est là qu'Allan commit sa faute. En riant, il montra Robi.

— Même à celui-ci ? demanda-t-il.

Il regretta aussitôt ses paroles. Hercule était devenu tout pâle.

— Oui, oui..., murmura-t-il. Venu de la planète mère... Pas une barre sur le front... J'aurais dû y penser... Mais cette apparence tout à fait humaine...

— Voyons, Hercule, fit Robi en avançant d'un pas, conciliant.

— Ne bouge pas, saleté de robot ! gronda l'autre.

Il avait décroché une des sphères qu'il portait à la ceinture et la tenait dans sa main, prêt à la lancer. Allan se demanda avec curiosité ce que ce pouvait être. Assurément rien d'atomique. A en juger par les liens qui ficelaient la sphère, c'était un explosif banal, sans doute de la poudre. On en avait abandonné l'usage depuis longtemps sur Mater, mais une civilisation naissante, sans moyens techniques, en avait repris la fabrication.

— Ecoutez-moi, dit Allan en s'interposant. Moi, je ne suis pas un robot. Et je vous dis que vous allez faire une sottise.

— Sottise ? N'est-il pas vrai que mon père, ma mère, et tous les vieux qui sont ici ont été exilés par le Comité de Mater ? Nous, les jeunes, nous savons cela : les vieux nous l'ont répété cent et cent fois.

— C'est vrai, reconnut Allan.

— N'est-il pas exact que ces exilés étaient des Insoumis, ainsi nommés parce qu'ils refusaient d'obéir aux lois du Comité ?

— A certaines lois, certes.

— Et n'est-il pas exact que l'un des motifs de leur indignation, c'était que la plupart des humains des basses classes traînaient une existence de misère, parce qu'ils étaient sans travail, les robots accomplissant la besogne des hommes ?

Allan ne répondit pas. C'était exact. Sur Mater, on avait poussé la technique à un tel point que les cinq, six et sept barres rôdaient lamentablement, sans travail et le ventre creux. Le Go-mité n'avait pas daigné s'intéresser à leur sort.

Mais sur la Planète maudite, c'était différent. Apparemment, il y avait très peu d'humains, et donc les robots avaient leur utilité. Il entreprit de l'expliquer à Hercule qui écouta, puis secoua la tête, mâchoires serrées. Le géant n'avait pas cessé de regarder Robi.

— La Loi est la Loi, gronda-t-il enfin. Pas de robot chez nous. Et je vais le détruire.

— Avec ça ? fit Allan, méprisant, désignant la sphère que l'autre brandissait.

— Avec ça, oui. Et il va sauter en menus morceaux, c'est sûr.

— Ça m'étonnerait, fit Allan, paisible. Tout ce que vous arriverez à faire, c'est brûler ses vêtements. Ne comprenez-vous pas que ce corps, qui n'est pas humain, est à l'épreuve de votre misérable pétard ? Pour le détruire, il faudrait des centaines de sphères de ce genre.

Et, avec autorité :

— Ce n'est pas à vous de trancher à ce sujet. Conduisez-nous devant votre chef. — Il n'y a pas de chef, répondit Hercule. Cependant, les paroles d'Allan avaient porté dans son esprit superstitieux. Il continua à regarder Robi, secoua la tête, raccrocha la sphère à sa ceinture.

— Je veux bien vous conduire devant l'ancêtre, grogna-t-il. Mais je vous en avertis : vous pouvez faire votre deuil du robot. Personne, sur cette planète, n'acceptera sa présence. Les vieux prétendent que, chez vous, vous croyez à un diable. Ici, le diable, c'est le robot.

CHAPITRE XX

— Non, oh ! certes non, répondit l'ancêtre à une question que lui posait Allan. Je ne suis pas l'un des premiers déportés ! Connaissez-vous mon âge ? J'ai quarante-deux ans, années de Mater. Beaucoup de natifs de la planète Maudite sont plus âgés que moi. N'importe : on m'a surnommé l'Ancêtre..., et vous voyez pourquoi.

Ils le devinaient, en effet, groupés autour de lui. Quarante-deux ans ! Il en paraissait plus de cent. Squelettique, visage et mains

parcheminés, yeux enfoncés dans les orbites, édenté, cheveux blancs de neige... Et malgré tout souriant, d'un sourire empreint de lassitude.

— Comprendons-nous bien, vous qui survenez, reprit-il. Vous vous verrez vieillir comme je me suis vu vieillir, avec une rapidité inimaginable. Pour vous, une année ici en vaudra dix de Mater. A cause de la radioactivité bien sûr. Mais dites-vous bien que pour vos enfants, ou du moins pour ceux qui survivront, il n'en sera pas de même. Je suppose que l'organisme doit s'accoutumer à la dose exagérée de radioactivité. Vous avez vu Hercule, qui vous a guidés ici : il venait de naître lorsque j'ai été déporté. Il doit donc avoir..., attendez..., dix-neuf ans. Il est solide. C'est lamentable à dire, mais nous ne disposons pratiquement d'aucun moyen médical. La sélection naturelle joue à plein. Sur cinquante ou cent enfants, un seul résiste... Mais nous avons désormais la certitude qu'il ne sera jamais diminué par la radioactivité.

Ils l'étudiaient pendant qu'il parlait à voix basse, en hochant un peu la tête. La maison, ils l'avaient remarqué avant d'y entrer, était bâtie avec des pierres non taillées, qu'unissait une sorte de mortier d'apparence très friable.

Par contre, les meubles étaient remarquables. D'un style nouveau, sans rien de cet affreux « moderne » qu'Allan avait proscrit de son appartement sur Mater, ils étaient merveilleusement ouvragés. Katlin ne put résister à l'élan qui l'entraînait vers un magnifique bahut aux portes sculptées, et l'ancêtre, satisfait, murmura dans un sourire :

— Voilà tout le drame de notre planète, mes amis.

— Comment cela ? Ces meubles sont...

— Admirables, je le sais. Mais nos vêtements sont grossiers, nos logis bâtis à la va-vite... Nous ne disposons pratiquement que d'armes blanches..., et encore ! Nous possédons un four à acier, un seul, entendez-vous ? Alors que le bois est là, dans la forêt, prêt à prendre toutes les formes que l'on veut sous des mains habiles.

Allan secouait la tête.

— Voyons, que se passe-t-il ? Les déportations ont commencé voilà près d'une centaine d'années. On a envoyé sur la Planète maudite des dizaines de milliers d'hommes et de femmes. Beaucoup de ce qu'on nomme là-bas les « classes inférieures », mais vous êtes un Troisième, et donc vous aviez les cerveaux et les connaissances techniques. Or, votre civilisation me paraît sinon primitive, du moins freinée par quelque obstacle. Quel est l'obstacle ?

L'ancêtre se leva, non sans difficultés. Il alla jusqu'à la fenêtre, souleva un rideau de grosse toile.

— Venez voir, murmura-t-il.

Ils s'approchèrent de lui. Dehors, dans ce que l'on pouvait appeler l'unique rue du village, il y avait une centaine d'hommes et de

femmes, jeunes pour la plupart, vêtus comme l'était le géant Hercule. Allan réprima un frisson. Très peu de ces humains étaient normaux. Il ne s'attarda pas à étudier ce qui les différenciait les uns des autres. Il avait compris : les inévitables mutations génétiques dues à la radioactivité s'étaient traduites par des modifications physiques autant que cérébrales, mais ces modifications n'étaient pas les mêmes d'un enfant à l'autre. Allan détourna la tête et revint vers le fauteuil qu'avait abandonné l'ancêtre. Il ne pouvait plus supporter la vue de cette humanité monstrueuse. Certains avaient, cela l'avait frappé au cœur, un troisième oeil sur la nuque !

Et la Machine qui l'envoyait là, persuadée de ce qu'il y accomplirait une besogne utile !

— L'obstacle est là, murmura l'ancêtre. — Oui, je comprends, fit Allan, gêné.

Mais l'autre secouait la tête.

— Tu ne comprends pas, au contraire. Crois-moi : en quelques semaines vous vous accoutumerez à ce spectacle. Dites-vous bien que, si ces humains ont survécu, c'est parce que la mutation qu'ils ont subie leur était favorable. Chacun d'entre eux est supérieur, d'une façon ou d'une autre, à l'homme-type tel que vous l'avez connu sur Mater. Leur apparence n'est rien. Ce sont de très habiles ouvriers. Certains ont une intelligence supérieure.

— Alors ? demanda Allan. Pourquoi, depuis des dizaines d'années, en êtes-vous restés aux balbutiements de la technique ?

L'ancêtre revint vers lui, soupira.

— La loi du nombre, murmura-t-il. Tu as devant les yeux, en exceptant ceux qui travaillent aux mines ou dans la fonderie, à peu près toute la population de la Planète maudite.

— Quoi ?

— Cent deux hommes, cent quatre-vingts femmes.

Avec désespoir, il ajouta :

— Comment développer une civilisation avec moins de trois cents humains, dont une cinquantaine sont, comme moi, incapables de travailler ?

... La Machine s'était lourdement trompée en « raisonnant » d'après les lois fondamentales de la radioactivité telles qu'elle les avait définies sur Mater. Erreur très grossière de la part d'un cerveau électronique, mais précisément explicable parce qu'il ne s'agissait *que* d'un cerveau électronique. Comment un ensemble de circuits eût-il imaginé que ce qui était bon pour Mater ne l'était pas pour une autre planète ?

Le climat de la Planète maudite étant plus chaud que celui de

Mater, il s'établissait à certaine saison un régime de vents violents qui soufflaient du pôle vers l'équateur. Ceux-là n'avaient aucune importance puisque, pour la petite colonie humaine, il soufflait du sud, alors que les déchets nucléaires étaient entreposés au nord. Le malheur, c'est que ces sortes d'alizés entraînaient beaucoup de sable, et qu'ils étaient suivis de violentes tempêtes soufflant de l'équateur vers les pôles. Une partie du sable apporté par l'un était entraîné par l'autre, survolait la zone habitée..., et retombait. Or, ce sable, qui provenait du nord, était radioactif.

Dans ces conditions, le taux de radioactivité était de cinq à six fois celui qu'avait prévu la Machine !

Allan et ses compagnons apprirent la Genèse : aucun déporté n'avait survécu plus de vingt ans dans ces conditions-là. Encore, pour eux, vivre dix ans sur la Planète maudite, c'est exceptionnel. Les enfants ? Inutile d'insister sur les milliers de monstres non viables auxquels les déportés donnèrent naissance. Mais là encore la Machine s'était abusée. Un sur cent, à peine, survécut. Et bon nombre, par la suite, s'avérèrent stériles.

Il s'ensuivit une diminution rapide de la population qui, aux plus beaux jours, ne dépassa guère trois à quatre mille personnes.

Ne subsistaient plus, désormais, que les nouveaux déportés — une cinquantaine au total en cinq ou six ans (il n'y a donc plus d'Insoumis sur Mater ? murmura l'ancêtre avec reproche... Mais Allan savait que la Machine les ménageait), plus quelques épaves rongées par la radioactivité, et ceux qui étaient nés sur la planète. Encore parmi ceux-ci beaucoup mouraient-ils très jeunes.

Que faire avec deux cents humains valides ?

... Un long silence suivit les révélations de l'ancêtre. La situation était à la fois pitoyable et effroyable. Ainsi, Allan, Katlin et Roblar étaient condamnés. Dans quelques années, ils ne seraient que des squelettes ambulants, comme ce vieillard de quarante-deux ans qui venait de leur parler...

— Que faire contre cela ? souffla l'ancêtre, la tête basse.

— Deux choses, répondit Allan.

Et comme l'autre tressaillait, stupéfait, il reprit :

— D'abord, obtenir de Mater que l'on cesse d'envoyer ici des déchets radioactifs. Ne protestez pas : je crois que j'y parviendrai facilement. Dans la fusée que nous avons laissée là-bas, il y a un poste d'audiovisio. Or, la Machine me l'a dit, elle peut communiquer avec nous par l'intermédiaire de cet appareil.

— La Machine nous hait ! murmura l'ancêtre.

— Erreur. La Machine vous protège, mais elle ignore absolument

ce qui s'est passé ici. Et tenez ! Il n'est pas impossible qu'elle demande qu'une armée de robots débarrasse cette planète des déchets accumulés depuis des dizaines d'années..., ce qui permettrait probablement une vie normale. Autre chose ! Elle peut ordonner que l'on envoie sur cette planète tout ce qu'il faut pour combattre la radioactivité...

Il regardait Katlin et Roblar, secouait la tête.

— Certes, je pense à nous... Mais aussi aux autres ! On a fait d'énormes progrès dans ce domaine.

L'ancêtre l'écoutait, bouche bée. Il demanda timidement :

— En toute sincérité, croyez-vous que...

— Je le crois, répondit Allan. Je vous le répète, la Machine n'est pas contre vous. Et je le lui demanderai sans attendre. Auparavant, je voudrais que vous répondiez à quelques questions. Si j'ai bien compris, ce qui vous manque cruellement, ce sont des bras ? Des ouvriers pour développer l'exploitation des mines, des fonderies, de l'aciérie...

— Hélas ! fit l'ancêtre.

— Disposez-vous d'une dizaine d'hommes — ou de femmes — capables de fabriquer des pièces métalliques d'après un modèle qu'on leur donnera ?

— Certes !

Allan s'animait, marchait de long en large, ponctuant ses mots de grands gestes dans le vide.

— Donc, nous pouvons fabriquer des robots. Ultra-simples, bien sûr, et qui se détérioreront très vite. Mais nous pouvons imaginer des robots conçus pour former eux-mêmes les pièces qui nous permettraient d'en fabriquer d'autres... Oui, c'est cela qu'il faut faire. Un an, et nous disposerons de centaines de robots qui remplaceront les ouvriers... Un an encore, et nous aurons des centaines de robots...

L'attitude de l'ancêtre le déconcerta. Le vieux s'était laissé tomber dans son fauteuil, morne, accablé.

— Qu'y a-t-il ?

— Jamais ils n'accepteront de robots sur la planète. Pas plus, d'ailleurs, que l'énergie nucléaire, sous quelque forme que ce soit. C'est une loi fondamentale, établie par les premiers déportés. Même pour assurer la survie de la race, nul ne la transgressera.

Furieux, Allan jura à voix basse. Il y eut de nouveau un long silence, et c'est Katlin qui reprit :

— Voyons, je ne comprends pas. Pour aussi rudimentaires qu'elles soient, vous disposez certainement de quelques machines-outils ? Des scies pré-réglées pour débiter le bois de menuiserie, par exemple ?

— Evidemment !

— Et quelle différence faites-vous entre une machine-outil et un

robot ?

L'ancêtre parut surpris, réfléchit et répondit :

— Ce qui rend le robot inacceptable, c'est son apparence de monstre humain. Comprenez-vous ? Pas un seul des jeunes qui ont survécu ne paraîtrait normal sur votre planète. Il leur est intolérable de penser qu'on va fabriquer des robots qui seront des caricatures de leurs propres difformités.

Allan, soulagé d'un poids très lourd, se mit à rire et remercia Katlin d'un geste affectueux.

— Ce n'est que ça ! Je n'ai jamais eu l'intention de fabriquer des robots d'apparence humaine. Le voudrais-je que j'en serais incapable étant donné la modicité de vos moyens techniques. Nous construirons des engins qui, je vous le promets, ne ressembleront pas du tout à des hommes. Et pour que tout le monde soit content, nous les désignerons sous leur nom de « machines-outils ». Dans ces conditions, est-ce que ça pourrait aller ?

— Eh bien ! mais... Oui ! dit l'ancêtre, stupéfait. Vu sous cet angle, il n'y aura pas de difficulté.

Il se tut, et les nouveaux venus comprirent qu'il récapitulait tout ce qu'avait offert Allan. Il finit par hocher la tête.

— Votre présence ici est vraiment une chance inespérée pour nous. Je vais l'expliquer à tous. Ils sont très raisonnables, même les jeunes, quand on sait les prendre. Mais ne parlez jamais de robots.

Il allait vers la porte sans prendre garde à ce qu'Allan, Katlin et Roblar, soucieux, s'étaient tournés vers Robi.

L'ancêtre chancelait, et dut s'accouder à la porte ouverte. Il n'eut pas besoin de réclamer le silence. De cette masse d'hommes et de femmes monstrueux ne s'élevait ni un cri ni une parole.

Hercule le géant se tenait un peu en avant, bras croisés. Allan l'aperçut et fit la grimace. Pas de doute. Hercule avait rassemblé les autres et, par conséquent, leur avait parlé de Robi.

— Ecoutez-moi, dit l'ancêtre. Ces hommes et cette femme nous apportent ce dont nous n'avons jamais osé rêver. D'abord, ils affirment qu'ils sont capables de faire cesser les envois de déchets radioactifs, et peut-être d'obtenir que ceux de Mater en débarrassent notre planète pour les entasser ailleurs. Qu'en dites-vous ?

Quelques voix répondirent :

— Inespéré!...

— Si c'est exact, toute notre existence en sera bouleversée !

Mais la masse ne dit rien. Hercule, bras croisés, n'avait pas bougé. L'ancêtre parut surpris par cette froideur inattendue et reprit :

— En outre, l'un d'eux est spécialiste en machines-outils. Il pourra

en fabriquer des centaines avec votre aide, d'où possibilité de décupler notre production sans le moindre travail supplémentaire.

— Nous ne voulons pas de robots ici, gronda Hercule.

Le rire rouillé de l'ancêtre était un chef-d'œuvre de bonhomie.

— Et moi moins que toi encore ! Mais qui a parlé de robots ? Toi-même, Hercule, quelle tête ferais-tu si tu devais débiter à la scie à main, clans le sens de la longueur afin d'en faire des planches, les arbres que tu abats ? Tu es tout heureux de disposer d'une scie à moteur. Songerais-tu à l'appeler « robot » ? C'est de machines-outils qu'il s'agit, je le répète. Elles nous aideront considérablement. Aucune d'elle n'aura forme humaine.

Hercule avait décroisé les bras et se grattait la tête, perplexe. La référence à la scie mécanique l'avait frappé au cœur. Evidemment, une machine n'est pas un robot..., tant qu'elle n'a pas forme humaine.

Il se tourna vers ses compagnons.

— Qu'en pensez-vous, vous autres ?

Cette fois, il y eut une vague d'approbations. L'ancêtre sourit.

— Nous sommes donc d'accord, et nous accueillons parmi nous, comme des frères, ces trois hommes et cette femme.

— Hé, un moment, l'ancêtre ! gronda Hercule. Comment as-tu dit ? Ces trois hommes » ?

— Oui. Ils sont là, derrière moi.

— Holà, l'ancêtre. Tes yeux ne sont pas fameux. Le plus grand de ces trois hommes, le plus solide, c'est un robot. Et nous n'en voulons pas.

— Quoi ?

L'ancêtre se retournait, bouche bée, regardait Robi, secouait la tête.

— Désolé, murmura Allan, mais c'est exact. Robi est un robot pas comme les autres. Il a une sensibilité humaine, il raisonne comme un homme. Mieux parfois.

— Vous ne le sauverez pas, souffla le vieux.

Incrédule, il étudiait Robi, continuait à secouer la tête.

— Qu'est-ce qu'on arrive à faire sur Mater ! conclut-il.

Et, tranquille : — Eh bien ! il faut le leur livrer, et qu'ils le détruisent.

Allan sursauta.

— C'est une chose que je n'ai jamais envisagée. Il faut nous accepter en bloc ou nous rejeter en bloc. Si vous touchez à Robi, pas question que j'intervienne pour les déchets nucléaires ou pour les machines-outils.

— Mais vous ne comprenez donc pas ! fit l'ancêtre. Quoi que je dise, quoi que vous disiez, cela ne changerait rien. C'est la Loi essentielle sur notre planète : jamais de robot.

Dehors, se tenait une sorte de réunion publique. Hercule avait pris la parole, d'autres lui répondaient. Allan n'y prêtait guère attention, mais les voix avaient un accent menaçant qui en disait long sur l'état d'esprit des compagnons d'Hercule.

— Il y aurait une solution..., dit tout bas l'ancêtre. Votre fusée est en état de marche. Pourquoi ne pas envoyer votre robot ailleurs ?

— Impossible, fit Roblar. Nous n'avons pas assez de carburant.

— D'ailleurs, renchérit Allan, je ne quitterai pas Robi. Je l'ai créé, entendez-vous ?

La massive silhouette d'Hercule se campa sur le seuil.

— Femme, et vous, hommes, nous ne vous voulons aucun mal, et nous vous sommes reconnaissants de ce que vous vous proposez de faire pour nous. Mais nous voulons votre robot.

— Pourquoi ? demanda Allan.

— Pour le détruire.

— Pas question.

Hercule portait la main à sa ceinture, prêt à saisir une des sphères explosives qu'il portait. L'ancêtre intervint avec une autorité inattendue.

— Que vas-tu faire ? N'as-tu rien compris ? Ces deux hommes et cette femme peuvent nous débarrasser du poison de la radioactivité.

— Je n'ai rien contre eux, dit Hercule. Qu'ils nous livrent leur robot.

Allan, livide, passait son bras sur les épaules de Katlin. Roblar était derrière eux. Plus ému qu'il ne l'eût voulu. Il s'était attaché à Robi.

— Laissez-moi faire, dit Robi, écartant ses amis d'un geste affectueux.

Il s'approchait d'Hercule. Allan, mâchoires crispées, remarqua qu'il tenait à la main le pistolet à radiations.

— Je vous propose une solution, fit Robi. Je me retire dans la fusée qui nous a amenés ici, et je n'en sortirai plus. Peu m'importe.

— Saleté de robot ! fit Hercule.

Il détachait une des sphères, s'apprêtait à la lancer sur Robi qui, volontairement, s'était écarté le plus possible de ses compagnons. Il n'en eut pas le temps. Au moment où il allait lever le bras, Robi tira.

Pas de détonation. Un léger chuintement. Hercule tomba comme une masse. Dehors, ses compagnons refluèrent. Ils avaient entendu parler de pistolets atomiques, mais n'en avaient jamais vu.

— Il n'aurait pas dû faire ça ! gémit l'ancêtre.

Robi se campa sur le seuil, tout près du corps d'Hercule. Son pistolet était baissé. — Vous êtes d'étranges humains, fit-il tranquillement. On vient pour vous aider, vous ne pensez qu'à tuer. J'ai là, dans ma main, tout ce qu'il faut pour vous paralyser tous. Alors que vos armes ne peuvent même pas m'égratigner. Mais je suis ici

pour vous aider, et je n'ai pas l'intention de vous contraindre. La preuve, la voilà.

Katlin eut un gémissement, et Allan ferma les yeux. Robi n'avait plus d'arme, désormais. Il venait de jeter le pistolet à radiations sur le toit de la maison de l'ancêtre.

CHAPITRE XXI

Robi avait-il suivi une impulsion généreuse née de sa sensibilité humaine, ou bien avait-il mûrement pesé le pour et le contre, et son geste n'était-il que le résultat d'un calcul ? Allan ne devait jamais le savoir. La seconde hypothèse était valable. Sans ce geste, que se fût-il passé ? Hercule et ses compagnons eussent tenté de lancer les sphères chargées de poudre. Robi pouvait utiliser son pistolet à radiations mais la situation n'était pas comparable à celle qu'il avait connue dans le hangar de Lamara. Là-bas, les Noirs ne pouvaient rien contre lui. Ici, une seule sphère chargée de poudre pouvait, si elle était lancée de façon malhabile, blesser grièvement Allan, Katlin ou Roblar.

En jetant son arme, Robi écartait ce danger. Car les amis d'Hercule ne tenaient pas outre mesure à incendier le logis de l'Ancêtre, voire à blesser ce dernier.

Dès qu'ils virent que le robot était désarmé, les habitants de la Planète maudite, confiants en leur nombre, s'élancèrent. Les plus agiles sautèrent sur Robi en hurlant :

— Nous le tenons !

Robi eut un rire amusé. Il attendait cette ruée et il avait décidé de la mettre à profit. Sans effort, avec une certaine nonchalance, il rejeta trois ou quatre de ses agresseurs, qui s'écroulèrent sur le dos, et dans chacune de ses mains puissantes, il saisit deux hommes au collet. Il les souleva et les tint plaqués contre lui comme un bouclier. Ils avaient beau gesticuler, ruer, lancer des coups de coude, Robi ne sentait rien.

— Lancez vos pétards si vous l'osez ! dit-il aux autres, à voix haute. Moi, ça ne me fera rien. Mais vos copains...

Puis, à Allan :

— Je file jusqu'à la fusée. S'il le faut, je m'enfermerai dedans. Je doute qu'ils lui fassent grand mal avec leurs engins du moyen âge !

Et il se mit à courir. C'était tellement invraisemblable que ses adversaires demeurèrent figés, incrédules. Un homme (à voir Robi, nul ne pouvait deviner qu'il n'était pas humain), un homme *courait*, en emportant dans chacune de ses mains deux autres hommes dont les pieds ne touchaient plus terre !

Après une dizaine de secondes d'hésitation, ils s'élancèrent à sa poursuite en poussant des cris hostiles. Plusieurs d'entre eux avaient décroché de leur ceinture des sphères semblables à celles que portait

Hercule, mais aucun d'eux n'osa les lancer. Comme l'avait dit Robi » elles feraient beaucoup plus de mal à ceux qu'ils tenaient qu'à lui-même.

— Robi ! cria Katlin.

Il y avait du désespoir dans sa voix. Allan, très pâle, l'attira vers lui et lui caressa les cheveux.

— Laisse faire, murmura-t-il. Pour l'instant, il n'y a pas d'autre solution. Il va se barricader dans la fusée... Peut-être arriveront-ils à abîmer les tuyères des réacteurs... Mais c'est tout ce qu'ils peuvent faire. Et ça n'a aucune importance, puisque nous n'avons plus de carburant.

L'ancêtre s'était assis, las, morne. Il dit tout bas :

— Un tel espoir... Evanoui parce que vous ne consentez pas à sacrifier votre robot...

Allan le regarda, hocha la tête.

— Il est possible que je le sacrifie, dit-il avec fermeté. Mais ce ne sera pas avant d'être sûr que je pourrai tenir les promesses que j'ai faites. Si je ne peux vous débarrasser des déchets radioactifs, ni construire des machines-outils, que ferais-je ici ?

Il avait parlé rudement, et fut tout heureux de voir que l'ancêtre réagissait comme il l'avait supposé. Le vieillard se levait, désarmé.

— Tu n'as pas le droit de nous abandonner ! murmura-t-il.

— Je n'y songe pas. Mais je te parle en l'absence de tous les jeunes exaltés. Réponds-moi franchement. Mon robot s'enferme dans la fusée. Or, je ne puis rien faire sans l'audiovisio de la cabine de pilotage. C'est la seule liaison possible avec Mater, et surtout avec la Machine. Elle seule peut vous sauver. Le crois-tu ?

— Oui, fit l'ancêtre. Oh ! oui, je le crois. Combien de fois avons-nous regretté de ne pas pouvoir communiquer avec elle !

— Donc, il n'y a qu'une chose à faire. Allons là-bas, et, par l'audiovisio, je parlerai à la Machine. Crois-tu que tes concitoyens le permettront ?

— Certes ! Ils permettront tout, pourvu que cela n'ait pas d'apparence humaine.

— Eh bien ! allons-y.

L'ancêtre hésitait.

— Mais je..., je suis très faible...

— Nous te porterons s'il le faut, dit Allan. A aucun prix, je ne veux que Robi croie que je l'ai abandonné.

L'ancêtre ne dit pas : « De toute façon, il sera détruit ! », mais cela se lisait dans son regard. Pourtant, sans protester, il sortit en chancelant. Allan, Katlin et Roblar l'accompagnèrent. Ils se dirigeaient vers la fusée, à cinq ou six cents mètres du village.

... Un médecin légèrement agacé et qui, sans dire un mot, écarte les membres de la famille rassemblés autour d'un mourant, voilà l'attitude d'Allan quand il s'approcha de la fusée. Katlin et Roblar le suivaient. Ils n'avaient pas pu ne pas remarquer que la porte du sas était fermée et que les compagnons d'Hercule entassaient des sphères ligaturées au-dessous de la fusée, jusqu'au niveau des tuyères. Deux cents, trois cents sphères ? Non sans curiosité, Allan se demanda ce que de tels engins pourraient faire à la fusée. Probablement rien du tout, étant donné sa masse.

Il avait craint qu'on l'empêchât de passer. Bien au contraire, les rangs s'écartèrent devant lui et ses amis. Peut-être Hercule eût-il tenté de l'arrêter, mais le géant était toujours inerte, paralysé par le pistolet à radiations. Les autres ? Ils ne savaient guère de quoi il s'agissait. Hercule leur avait parlé d'un robot, mais l'ancêtre avait affirmé que, peut-être, on serait débarrassés des déchets radioactifs... Ils hésitaient.

Allan commença à grimper sur l'échelle, se retourna à mi-hauteur et annonça :

— Nous allons arranger tout cela. Je suis un homme comme vous, et je ne cherche qu'à vous aider.

C'était exact. Depuis quelques minutes, après avoir pesé la situation, il en était arrivé à la conclusion que les « humains » de la Planète maudite méritaient que l'on s'occupât d'eux, dût-on devenir, dans dix ans, un déchet comparable à l'ancêtre.

Il y avait pourtant encore deux questions à résoudre. La Machine accorderait-elle son appui ? Et que ferait-on de Robi ?

Au moment d'entrer dans le sas (Robi avait ouvert dès qu'il s'était annoncé), il se retourna vers ceux qui encerclaient la fusée.

— Comportez-vous comme des hommes, non comme des enfants apeurés ! cria-t-il. Je vais essayer d'arranger ça, mais laissez-moi un peu de temps.

— Nous ne voulons pas de robot ici ! hurlèrent plusieurs voix furieuses.

— Je commence à le savoir, répliqua Allan sèchement. Je vous demande cinq minutes. Est-ce trop ? Nul ne répondit. Il avait, pour l'instant, gagné la partie. Il entra dans la fusée, referma le sas derrière lui. Katlin et Roblar l'avaient précédé. Il était livide. Katlin, émue, s'approcha de lui.

— Nous avons encore nos pistolets à radiations, murmura-t-elle. Que Robi en prenne un, et il paralyse toute cette meute !

— Et ensuite ? dit Allan. Quand ils reprendront conscience, crois-tu qu'ils nous le pardonneront ? Faudra-t-il les paralyser de nouveau, dix, cent fois ? Songes-y, Katlin : nous pouvons sauver cette planète pour peu que la Machine consente à m'aider. Pour cela, il nous faut la

collaboration de tous, et nous ne l'aurons pas si nous conservons Robi.

Elle le regardait avec effroi.

— Envisages-tu vraiment de le détruire ?

Robi se mit à rire. Mais Allan, lui, ne riait pas.

— Je crois que je vais y être contraint, murmura-t-il.

— Tu ferais ça, toi ? Et tu prétends que Robi est comme ton frère ?

Elle s'écartait de lui. Elle remarqua pourtant que Robi n'avait pas cessé de rire. Peut-être allait-elle insister, mais Roblar intervint, maussade.

— Il me semble qu'il y a une autre solution, grogna-t-il.

— Laquelle ?

— Nous n'avons pas assez de carburant pour quitter cette planète, mais il nous est possible de décoller, de déposer Robi en pleine forêt, et, par exemple, du côté du pôle nord où nul ne va par suite de la radioactivité. Un robot y est insensible. Il n'a pratiquement besoin de rien, n'est-ce pas ? Il pourra donc continuer à vivre..., seul..., sans souffrir.

Un long silence plana. Robi, cette fois, avait cessé de rire et regardait Allan avec appréhension.

— Roblar, dit Allan, tu te trompes quand tu prétends que Robi n'a besoin de rien. Il est humain dans toutes ses réactions. Il a absolument besoin de présences humaines. Ce que tu proposes, je ne le ferai jamais.

— Tu préfères qu'on le détruise ? s'exclama le pilote, stupéfait.

Allan regarda Robi et ils se mirent à rire tous deux, d'un rire grave, ému, le rire de ceux qui s'aiment et qui vont se séparer pour toujours.

— Oui, dit-il enfin. Je préfère qu'ils essaient de le détruire. Et, d'ailleurs, si je suis venu ici, c'est pour demander conseil à la Machine. Deux minutes suffiront.

Il s'installa devant l'audiovisio, et mit l'appareil en marche.

— Allan Premier Douze, dit la Machine, tu es reconnu. Tu as donc atteint la Planète maudite, et la fusée n'a pas été détruite. Il ne faut pas qu'elle le soit : c'est le seul contact que je puis conserver avec vous.

En quelques phrases, Allan commença à résumer ce qui venait de se passer, mais la Machine l'interrompt.

— Mes circuits ont décidé de ne plus faire confiance aux déclarations orales, même des Premiers. Si tu désires que j'enregistre tes informations, coiffe le casque-test.

Il n'hésita pas. Le casque était dans un tiroir, sous l'audiovisio. Il le plaça sur sa tête, assujettit la bride sous le menton et attendit, les yeux clos. Pas besoin de parler pour un psychotest : la Machine lisait dans

le cerveau à livre ouvert.

Trente secondes s'écoulèrent, puis la Machine reprit :

— Tout est noté. Première conclusion : je n'aurais jamais cru que la radioactivité fasse de tels dégâts parmi la population de *ta planète*. Il faut mettre ordre à cela.

Allan avait ôté le casque.

— Tu y consentirais ? demanda-t-il, la voix tremblante.

— Je n'ai pas à y consentir. Mes circuits sont conçus pour le bien de tout ce qui est humain. Bien qu'ils aient subi de graves mutations, les indigènes de la Planète maudite sont des humains, et donc nous cesserons de déverser *chez vous* des déchets radioactifs. En outre, j'appuierai de mon mieux afin qu'on vous délivre de ceux qui sont déjà entassés.

— Oh ! Machine, Machine !

— Seconde conclusion. Il faut absolument que tu sacrifies ton robot. Aucune collaboration n'est possible entre *ton peuple et toi* tant que Robi sera sur la planète. Livre-le-leur et qu'ils le détruisent.

Katlin cria à voix basse, les yeux agrandis. Roblar bougonna.

— J'ai beaucoup d'affection pour mon robot, murmura Allan.

La réponse de la Machine retentit dans l'habacle, et il semblait qu'il y eut à la fois de l'irritation et de l'amusement dans cette voix impersonnelle.

— Tu oublies que tu viens de porter le casque-test, Allan Premier Douze. Et, d'ailleurs, voilà longtemps que j'avais lu en toi la vérité, *c'est-à-dire que personne ne peut détruire Robi~robot*.

— Ainsi, fit Allan avec une certaine gêne, tu le savais déjà...

— Certes. Et c'est pourquoi j'ai tenu à ce qu'il quitte Mater avec toi.

— Mais puisque tu as lu en moi, tu sais que j'ai pour lui une affection...

— Comme un père pour son fils, comme un frère pour son frère. Je le sais. Mais tu n'ignores pas qu'il ne sera pas détruit. Et, comme tu le disais, la sensibilité que tu lui as donnée lui interdit de vivre en solitaire. La seule solution, c'est de le livrer. Que *tes sujets* s'imaginent qu'ils le détruisent, et tout sera pour le mieux.

Allan hésita encore.

— Machine, fit-il avec timidité, voilà plusieurs fois que tu utilises des expressions telles que : « Ta planète »..., « ton peuple et toi »..., « tes sujets »... Que veux-tu dire par-là ?

— Tu as parfaitement compris, fit la Machine. Dès que les déchets radioactifs seront enlevés, et à la condition que ton robot soit détruit, une telle vague de reconnaissance s'élèvera vers toi que ton pouvoir deviendra sans limites. Je connais les humains, Allan Premier Douze. Je n'ajouterai qu'un mot : n'abuse pas de ta puissance.

Il y eut un déclin. Allan se leva, les yeux brillants, mais morne. Il n'osait pas regarder Robi. Ce dernier dit, tranquille :

— Il le fallait, Allan, j'en étais persuadé. Mais seule la Machine pouvait t'en convaincre.

— Je ne sais pas, murmura Allan.

Et, à voix encore plus basse :

— J'ai honte.

— De quoi ? demanda Robi. La Machine l'a dit, nous nous retrouverons. Je n'aurai de cesse, Allan, que je ne te retrouve. Je puis aller dans le passé ou dans l'avenir, et, par conséquent, il n'y a aucune raison pour que je ne revienne pas un jour avec toi, Katlin et Roblar.

Il entraînait déjà dans le sas. Roblar et Katlin, stupéfaits, se rapprochaient d'Allan.

— Que veut-il dire ? Est-ce qu'il va vraiment être détruit ?

— Oh ! non, fit Allan avec un triste sourire. Cela, je crois que je ne l'aurais jamais permis...

Le sas se refermait sur Robi. Allan reprit, très vite :

— Avez-vous entendu parler des expériences de Vaglan Second ?

— Les trucs qui disparaissent ? fit Roblar, intéressé.

— C'est cela. Dans de certaines conditions, on s'est aperçu que des objets *cessaient d'exister*. On les a cru désintégrés, mais c'était faux, on l'a très vite compris. En fait, *ces objets vont ailleurs*. On ne sait où. Ils passent probablement par une faille dans le temps et l'espace, et surgissent dans le passé ou l'avenir, de ce monde ou d'un autre. Nul ne le sait. Personne n'a pu le déterminer. Ces notions-là échappent à notre science. Comme la loi est toujours valable : « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme », il est à peu près certain que ces objets-là vont *ailleurs*. Robi est conditionné de cette façon-là. Dès que la menace de destruction est imminente, et sans qu'il y soit pour rien, il passe dans le cycle de Vaglan Second, c'est-à-dire qu'il disparaît sans laisser de traces..., pour aller *ailleurs*. Je ne sais où. Personne ne le sait. Mais *quelque part*. Et sans être détruit, sans mourir. Comprenez-vous ?

— Je comprends, Allan, fit Katlin.

La voix d'Allan était si rauque qu'ils avaient peine à deviner ce qu'il disait.

— Je l'aimais comme..., comme mon fils ! murmura-t-il. Mais il reviendra ! Où qu'il aille, il emploiera toutes ses forces afin de nous retrouver. Il reviendra ! Dans cinq ans, dans dix ans... Je ne sais...

Katlin lui souleva la tête. Il pleurait.

... Robi descendit tranquillement l'échelle, avança vers les « indigènes » de la Planète maudite. Ils s'écartèrent devant lui — haine

et peur. Il regarda l'entassement des sphères sous la fusée, secoua la tête et dit :

— Me détruire ne signifie pas détruire cette fusée dont vous aurez besoin pendant longtemps encore. Ne soyez pas stupides. Entassez vos engins là-bas, sous un arbre...

Il essayait de ne plus penser à Allan et à Katlin... Mais pourquoi lui avait-on donné un cerveau humain ? Il n'y parvenait pas. Il allait les quitter, peut-être pour toujours. Certes, il savait qu'il ne serait pas détruit... Mais il n'ignorait pas que le passé et l'avenir représentent des milliards et des milliards de mondes et d'instants, et que retrouver ceux qu'il aimait, c'était chercher une épingle dans un champ de blé récemment moissonné.

Les autres évitaient de le toucher. Ils avaient repris les sphères, les entassaient sous l'arbre qu'il avait montré. Deux, trois cents sphères. « Beaucoup de bruit pour rien », pensa-t-il.

Il se tourna vers la fusée. Allan, Katlin et Roblar étaient debout à l'entrée du sas. Il vit qu'Allan pleurait. Katlin se mouchait. Cela le fit sourire. Les humains ont peur de la mort, pas les robots, surtout quand ils savent qu'ils vont survivre.

— Couche-toi sur le tas ! gronda une voix près de lui.

Il sourit de plus belle. Il eût parfaitement pu se débarrasser de ces importuns. Mais à quoi bon ? Cela eût gêné Allan. Il avança, s'allongea sur les sphères entassées sous l'arbre.

Une mèche, longue de quelques mètres, émergeait du tas. Un homme à trois yeux battit le briquet, alluma l'extrémité, se releva.

— Tu vas crever, saleté de robot ! cria-t-il.

Robi releva la tête et dit à voix haute :

— Pardonne-leur, Allan. Ils ne savent pas ce qu'ils font.

Puis, il cessa de bouger.

*

Allan n'essayait pas de retenir ses larmes. Debout sur le seuil du sas, Katlin et Roblar le maintenaient, inquiets. Mais il n'avait pas le moindre geste pour courir au secours de son robot.

La mèche grésillait. La flamme courte allait rapidement vers l'entassement des sphères. Pas un bruit. A une cinquantaine de pas, les « indigènes » regardaient... Peut-être beaucoup d'entre eux regrettaient-ils...

La flamme atteignit les premières sphères. Il y eut un chuintement, puis un formidable jaillissement de flammes.

— *Bonne chance, Robi !* hurla Allan.

Il lui sembla qu'une voix, fière et ironique à la fois, lui répondait :

— Bonne chance, Allan !

Mais ni Katlin ni Roblar n'avaient entendu cette voix-là. Il n'y eut pas d'explosion. Les sphères étaient dangereuses par la chaleur qu'elles dégageaient, uniquement. Après un grand flamboiement insoutenable, Allan ouvrit les yeux. Au pied de l'arbre, il n'y avait plus rien, que des débris.

Au-dessus de lui, c'était le grand silence. Puis, quelques voix exaltées s'élevèrent :

— Pas de robot chez nous !

Il regarda Katlin. Elle pleurait. Il eut un pauvre sourire et dit à mi-voix :

— On le reverra, il l'a dit.

Puis, lentement, l'amertume au cœur, il commença à descendre vers les mutants de la Planète maudite..., *vers son peuple.*

FIN

VOLUME RÉALISÉ PAR

P. I. E.

Palais de la Scala

MONTE-CARLO

Principauté de MONACO

Publication mensuelle



ANTICIPATION - FICTION

Paul Béra

Allan-Premier a créé Robi, un robot exceptionnel. Il ne l'a pas muni des classiques dispositifs de sécurité qui empêchent tout robot de s'attaquer aux Humains. Robi, dont le physique est celui d'un homme, raisonne comme un homme. Il est capable d'enthousiasme, de colère, de pitié et même... de jalousie. Il peut tuer. Le Comité Suprême, qui maintient la planète sous un joug de fer, ne peut tolérer cela. D'où l'ordre : il faut supprimer ce robot. Mais des contestataires agissent dans l'ombre... Plutôt que de voir disparaître le robot-humain, ils parviennent à l'envoyer sur la Planète Maudite, celle où l'on déverse tous les déchets radioactifs, celle où l'on est vieux à trente ans et où les nouveau-nés, contaminés par les radiations, sont des monstres. Sur cette terre de cauchemar, que deviendront Robi, Allan-Premier et celle qu'il aime ?

[1] En 1968, on s'orientait déjà dans cette voie.